This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

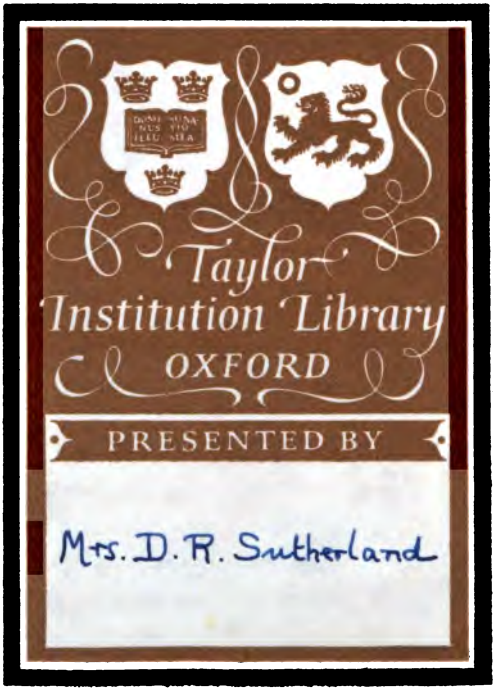
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II B. 1214



TRAITÉ
DU
VRAI MÉRITE
DE L'HOMME,

Considéré dans tous les âges & dans toutes les conditions :

AVEC DES PRINCIPES D'ÉDUCATION propres à former les jeunes Gens à la vertu.

Par Mr LE MAITRE DE CLAVILLE, ancien Doyen du Bureau des Finances de Rouen.

NOUVELLE ÉDITION, revuë, corrigée & considérablement augmentée par l'Auteur.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Aux dépens DE LA COMPAGNIE,
1748.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
13 FEB 1978
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE

Des Chapitres & Matieres contenuës dans la seconde Partie.

CHAPITRE V.

Récapitulation du premier Tome, 1
Des plaisirs de l'esprit à la Ville & à la Campagne ; & combien les plaisirs de l'esprit & de l'ame sont préférables aux plaisirs des sens, 15
De la justice, de la reconnoissance & de la générosité, 32 & 33
Episode sur les gens de robe, 36
De la justice dans la vie privée, 44
Des fausses vertus, 49
Grands exemples de générosité & de reconnoissance, 54

CHAPITRE VI.

S'Attendre à l'iniquité des hommes & aux caprices du sort, 61
Contre le trop d'attache aux richesses, & le desir trop vif de faire fortune, 69
Du choix d'un état de vie, 76
Contre la dissipation, 87
Contraste de la dissipation & de l'avarice, 90
Du bon usage des richesses & du crédit, 91
De la fermeté dans les disgraces, 94
Combien les disgraces sont utiles à la Religion, à la raison, à la fine volupté, 101

CHAPITRE VII.

DU Mariage : de ce qu'on doit à ſes proches & à ſon prochain & à ſes amis, 109
Précautions qu'on doit prendre avant & après le Mariage, 110
Des ſeconds Mariages, 120
Devoirs réciproques des peres & des enfans, 122
Devoirs de l'homme à l'égard de ſes proches, 129
Devoirs à l'égard du prochain, 133
Devoirs de l'amitié, 137

CHAPITRE VIII.

DE la Morale, 144
Le caractere de l'homme de bien eſt préférable aux autres, 147
Du reſpect humain, 154
Combien il eſt important de ſçavoir ſa Religion, 170
Contre les Athées, 171
Sentimens des Anciens ſur la Divinité, 174
Contre les impies, les incrédules, les eſprits forts & les Déiſtes, 178
Contre les Hérétiques, 216
Des bonnes œuvres, 228

Fin de la Table de la ſeconde Partie.

TRAITÉ
DU VRAI MÉRITE,
Pour tous les âges & les conditions.

CHAPITRE V.

Récapitulation du premier Tome ; des plaiſirs de l'eſprit à la Ville & à la Campagne ; combien les plaiſirs de l'eſprit & de l'ame ſont préférables aux plaiſirs des ſens ; de la juſtice, de la reconnoiſſance, & de la généroſité.

Le ſuccès de ce Traité eſt le premier bonheur de ma vie ; on n'auroit pas dû me l'envier : mais comment deſarmer les jaloux & les cauſtiques ? Le plaiſant Livre diront-ils : quoi de plus aiſé que de multiplier des Volumes aux dépens des anciens & des modernes, des vivans & des morts ? Se faire Auteur ſans compoſer, c'eſt la ſeule nouveauté qu'on trouve dans cet Ouvrage.

Je conviens, avec ces Meſſieurs, que je pouvois m'épargner la peine d'amaſſer des matériaux pendant quarante ans, pour n'être qu'un plagiaire à leur égard : mais parce qu'ils ſçavent tout,

eſt-il défendu aux autres de s'inſtruire? Eux-mêmes peuvent-ils ſe plaindre de ce que je rapelle à leur eſprit ce qui les flatoit tant autrefois? Que dans un Sermon, au lieu d'un ſtile de ruelle, on reconnoiſſe par-tout l'Evangile, les Peres & David : que dans une cauſe importante l'Avocat nourriſſe ſon plaidoyer des Ordonnances de nos Rois, du ſentiment des plus habiles Commentateurs, & d'exemples déciſifs; ces Orateurs ne ſeront-ils que des plagiaires? Quoiqu'on en penſe, j'ai mieux aimé rajeunir d'anciennes beautés, que de hazarder des ſottiſes nouvelles. Ceux qui ſont d'un autre goût trouvent tous les jours de quoi ſe ſatisfaire.

Nous avons de grandes obligations aux hommes habiles qui nous donnerent en 1732. le Dictionnaire Univerſel. Ces Livres précieux contiennent la plus profonde érudition ; on n'en peut trop vanter l'utilité & la beauté : mais ces grands Ouvrages ne ſont propres que dans le Cabinet. Cet inconvénient, auquel il eſt impoſſible de remédier, fait encore mieux ſentir le mérite d'un Livre portatif, dont on peut jouir en tout tems & en tous lieux. Il eſt donc vrai qu'on enrichiroit beaucoup la République des Lettres, ſi on réduiſoit en petit une infinité de volumes immenſes, dont le précis ſuffiroit pour l'inſtruction de ceux qui ſçavent lire. C'eſt ſurtout à cette préciſion que je me ſuis attaché; je laiſſe une idée de nos meilleurs Ecrivains dans tous les genres ; &, ſi j'avois été bon paraphraſte, j'aurois fourni auſſi aiſément huit volumes que huit Chapitres : mais

Parler beaucoup & ne rien dire,
L'ennuyeuſe fécondité.

Il ſera toujours des gens de mauvaiſe humeur, & des critiques de toute eſpece : on ſe fait

honneur de n'être content de rien. Je veux préſerver les jeunes gens de ce défaut ; j'ai redoublé mes ſoins en leur faveur ; ils ſont mon principal objet. Peut-être aimeront-ils ou ma façon de penſer ou ma maniere d'écrire : Eh ! pourquoi ne s'en trouveroit-il pas un à qui je pourrois inſpirer le deſir de devenir homme de mérite ? & ſi j'en trouve un ſeul, ne ſerai-je pas bien vangé des cenſeurs ? Mais il arrive tous les jours qu'on rencontre ſous ſa main le ſecond Tome d'un Ouvrage ; on l'ouvre au hazard, & quand on tombe ſur quelqu'endroit qui pique la curioſité, on eſt fâché de n'avoir pas lû ce qui précéde. Je répete donc ici pour ceux qui pourroient être dans ce cas, que dans le premier Volume je m'attache plus à l'eſprit qu'au cœur : dans celui-ci, plus au cœur qu'à l'eſprit. J'ai rendu cette eſpece de diviſion imperceptible, parce qu'il faut faire entrer la vertu dans l'ame à meſure que la raiſon ſe dévelope : cet heureux concert dépend en partie d'une bonne éducation. De-là vient que je la recommande ſi ſouvent dans tout mon Livre : c'eſt au pere à la procurer, au fils à en profiter.

Je prens mon Eleve en ſortant du College : je l'introduis dans le monde ; mais je le conduis pas à pas, & comme par la liſiere. Je commence par lui aprendre à penſer noblement : cette premiere impreſſion ne tend aſſurément pas à lui inſpirer de l'orgueil, mais à le préſerver pour toujours de la crapule & de la baſſeſſe. A côté des ſentimens nobles je place la politeſſe, la complaiſance, la douceur & l'égalité : à ce moyen je ſaiſis mon jeune homme tout à la fois par le cœur, par l'eſprit, par l'humeur & par les manieres. Je tâche de le former à l'honneur, à la raiſon, à la Religion. Après ces idées générales je lui fais ſentir la fauſſeté de la plupart

des vertus humaines & le prix de la vraye vertu : je lui aprens à s'y connoître, & à distinguer le galant homme, l'honnête homme, l'homme de mérite, & l'homme de bien. Enfin, je le presse par les motifs les plus puissans, de devenir un *virtuosus* : j'ai pensé à cet égard comme le Pere Courbeville quand il a traduit l'*el Discreto* de Balthasar Gracian, sous le titre de l'homme Universel.

De-là je passe à l'érudition : cet article m'a coûté des soins, & je me suis permis un peu d'étenduë. Il n'est pas aisé de conduire les jeunes gens, des premiers élémens de la bonne littérature jusqu'à la délicatesse du goût. J'aime fort le laconisme, mais les matieres importantes demandent des détails. Les conseils méthodiques m'ont paru plus rebutans qu'instructifs : je me suis servi d'exemples & de paralleles. Le stile suranné & le Phébus, les expressions impropres ou populaires, les pensées fausses, tous ces défauts mis à côté du beau, du juste & du naturel, forment un contraste qui fait une double impression sur l'esprit. Plus on se dégoûte du ridicule, plus on s'attache à la perfection. Les traits diamétralement opposés, que je cite, doivent produire la justesse, & cette justesse produire un sentiment cent fois plus efficace pour l'instruction, que tout le progrès de la plus heureuse mémoire.

La plupart des Précepteurs ne connoissent pas toute la beauté du Rudiment : ils en sçavent la méchanique sans en faire sentir l'esprit. L'enfant met sa mémoire à la torture pour distinguer le nominatif de l'ablatif : & quand, après mille efforts, il est parvenu à ne les pas confondre, il n'en sçait pas encore l'étimologie. Voilà le premier desordre d'une mauvaise instruction & le principe de l'ignorance. De-

là le retardement de la jeuneſſe : on a beaucoup étudié, & l'on n'a rien apris. C'eſt ce qui fait que tant de gens ne ſçavent ni parler ni écrire. Les ſuites fâcheuſes de ce défaut ont ranimé mon zéle : ceux qui voudront eſſayer des remedes que je propoſe, ne me reprocheront pas d'avoir été trop long ; &, ſi j'ai réuſſi, je ſerai trop payé de mes ſoins.

Plus ce qu'on fait coûte de peine,
Plus le ſuccès fait de plaiſir.

J'ai fini le premier Volume par le bon uſage des plaiſirs. Je ne ſçai rien de plus important pour la jeuneſſe, que d'éviter la débauche & de ſe garantir des grandes paſſions en ſe bornant aux plaiſirs délicats. Je fais ſentir toute l'horreur de l'yvreſſe & les dangers du gros jeu : j'arme les cœurs trop tendres contre les pieges de l'amour ; mais je conſeille l'uſage modéré des ſpectacles. Ces deux propoſitions ont paru un paradoxe à mes frondeurs. Combien de ſophiſtes préferent de faux préjugés à la droite raiſon ? De ce qu'autrefois quelques ſpectacles faiſoient horreur, eſt-ce une raiſon de conclure aujourd'hui que le Tartuffe, le Miſantrope, l'Avare, le Grondeur, le Joueur, & les Précieuſes ridicules, ſoient l'occaſion prochain du péché ? Je ſuis perſuadé que tout homme de bien, qui a de l'uſage du monde, regardera ce que je dis des plaiſirs plus comme une leçon de bon eſprit & de bon goût, que comme un ſujet de ſcandale. Voilà en deux mots la récapitulation, j'ai penſé dire la peroraiſon, de mon premier Tome.

Quoique j'aye diviſé mon Livre par Chapitres, il eſt pourtant vrai que d'un Chapitre à l'autre on trouve à peu près la même liaiſon que dans les chants différens d'un Poëme. Puiſque j'écris pour tous les âges, j'ai dû commencer

par le plan d'une bonne éducation, & finir par les moyens de parvenir à une heureuse fin. La vie est courte : cependant depuis quinze ans jusqu'à quatre-vingt, que de choses à aprendre ! que de passions à craindre ! que d'évenemens à essuyer ! J'ai tâché d'abord de faire d'un homme brusque un homme poli, & d'un ignorant un homme de Lettres. Aujourd'hui je veux faire d'un homme foible un homme fort, & d'un mauvais Philosophe un homme de bien. Mais que le plaisir que j'ai trouvé à m'étendre sur ce qui regarde la Religion, va m'attirer de nouveaux Censeurs !

J'ai deviné tout ce que diroient les Déistes & les *Esprits forts* que je démasque. Quel fond d'orgueil, s'écrieront-ils, se trouve caché sous le vernis trompeur d'une fausse modestie ! De quel front ce parasite littéraire ose-t-il faire tour à tour le Grammairien, l'Orateur, le Poëte, le Philosophe & le Théologien ? Nulle proportion dans ses Chapitres : sa Préface, qui est plutôt une Comédie Italienne que l'Argument d'un Livre instructif, étoit plus que suffisante pour nous ennuyer. Quoi ! le Protecteur des Spectacles fait le Missionnaire & le Prédicateur ; un Sectateur des plaisirs paraphrase ensemble le Décalogue & Quinault, Moliere & l'Evangile ; quelle contradiction ! Effleurer tant de matieres, n'est-ce pas prouver au Public qu'on ne sçait rien ? Quand on fait tant de métiers, il n'en est pas un qu'on sçache bien faire.

Eh ! Messieurs, miséricorde ! Si je ne vous plais point ne me lisez pas. Ceux qui m'attaquent si vivement ne pensent pas qu'ils me font bien de l'honneur. Est-ce ma faute à moi, si la vérité les offense ? Et de quoi se fâchent-ils ? Je ne les peins tels qu'ils sont que pour les engager à devenir tels qu'ils devroient être. Qu'ils re-

gagnent l'estime des honnêtes gens, & nous serons d'accord. Deux maximes sont également inconteſtables pour eux & pour moi; on ne peut arrêter les progrès de la gangrene qu'en employant le fer & le feu, & on ne refute point des démonſtrations par des injures.

Rien n'eſt plus étonnant dans la nature, que de voir tous les hommes tendre à la même fin, & prendre des chemins tout contraires pour y parvenir. Nous cherchons le bonheur, & nous vivons comme ſi notre unique étude étoit de l'éviter. D'où vient ce déſordre? De ce que nous préferons les caprices ridicules à la droite raiſon, l'entêtement à la docilité, les inquiétudes devorantes au repos intérieur, l'inſatiabilité à la modération des deſirs, les paſſions brutales aux plaiſirs de l'eſprit, & l'impiété à la Religion. Il me ſemble pourtant qu'il eſt bien gracieux de s'attirer l'eſtime & la bienveillance des gens de mérite, de ſe croire aſſez riche avec une fortune médiocre, de pouvoir ſans orgueil ſe ſuffire à ſoi-même, de s'élever au-deſſus des évenemens, de gagner tous les cœurs, & de vivre de maniere qu'en craignant Dieu nous ne nous rendions pas indignes de ſa miſéricorde. Voilà l'eſprit de mon ſecond Tome. Si ce ſiſtême eſt faux, je ne connois ni la raiſon ni la Religion.

J'ai peut-être un peu trop allongé mon dernier Chapitre, mais auſſi c'eſt le ſeul où je parle des devoirs du Chrétien, qui ſont le principal objet des hommes ſenſés, parce qu'entre un petit nombre de jours & les jours éternels il n'y a pas d'équateur comme dans nos deux hémiſpheres. Rendons-nous heureux dans ce monde, mais ſur-tout occupons-nous du bonheur éternel: ces deux points eſſentiels doivent partager la vie de l'homme en obſervant les regles de la proportion. A l'égard de cette félicité mo-

mentanée à laquelle nous aſpirons tous, je ſuis perſuadé qu'elle dépend bien plus du cœur droit & du bon eſprit, que des hazards de la fortune. Nous en ſerions tous également convaincus, ſi l'expérience & la réfléxion nous aprenoient à bien penſer.

Il y a plus de quarante-cinq ans qu'on me reçoit avec bonté au Château de Bailleul, près de Fécamp : ſi j'avois été copiſte entendu, j'y aurois apris à peindre mieux le vrai mérite. C'eſt-là que j'ai trouvé depuis peu un diſtique fort ancien : on y reconnoît le goût d'Horace & le ſtile de Bertaut : je ne le crois pas imprimé, & on le lira avec plaiſir : c'eſt un précis de la meilleure Philoſophie : le ſtile uſé ni les caſuels de la deſtinée, n'effacent point le mérite des ſentimens judicieux.

Voici, ami, ſi tu le veux ſçavoir,
Qui fait à tous joyeuſe vie avoir.
Biens ſuccedés & non acquis à peine,
Feu en tout tems, maiſon plaiſante & ſaine;
Jamais procès, les membres bien diſpos,
Et au-dedans un eſprit en repos,
Contraire à nul, n'ayant aucuns contraires,
Peu ſe mêler des publiques affaires,
Sage, ſimpleſſe, amis à ſoi pareils,
Table couverte & ſans grands apareils,
Facilement avec toutes gens vivre,
Puis, ſans grand ſoin, n'être point pourtant yvre;
Femme joyeuſe, & chaſte néanmoins :
Dormir ſi doux que la nuit dure moins;
Plus haut qu'on n'eſt ne vouloir point atteindre,
Ne deſirer la mort & ne la craindre.
Voilà, ami, ſi tu le veux ſçavoir,
Qui fait à tous joyeuſe vie avoir.

Si l'Auteur avoit parlé d'érudition & de Religion, ne reconnoîtroit-on pas-là l'abregé go-

thique de ce que j'ai étendu en ſtile nouveau. Cette Poëſie, que Marot ne deſavoueroit pas, eſt une eſpece de rondeau qui contient des maximes & des ſouhaits. Tous les hommes ne cherchent qu'à ſe rendre la vie agréable ; les ſoins qu'on ſe donne, les peines qu'on s'épargne, les plaiſirs qu'on ſe procure, tout tend au vrai bonheur ; mais ce monde eſt un ſéjour de trouble & de miſeres, &

Il faut paſſer par les peines
Pour arriver au plaiſirs. (Quin)

En attendant que nous devenions impaſſibles, incorruptibles, impeccables, nous ne ſçaurions mieux faire que d'égayer ſagement notre exil. La traverſe d'une vie à l'autre eſt aſſez difficile :

Sur ce paſſage au moins ſemons des fleurs.

Rien de plus judicieux que ce conſeil, ſi on le prend bien ; rien de plus dangereux ſi on l'empoiſonne. S'élever au-deſſus des peines de la vie par le ſecours du bon eſprit, aimer la regle & le bon ordre, bien remplir tous ſes devoirs, être à tous égards d'un commerce ſûr & d'un caractere aimable, éviter comme la peſte l'injuſtice & la groſſiereté, à toutes ces conditions ſemez des fleurs dans un chemin rabotteux, livrez-vous aux plaiſirs délicats. Je l'ai conſeillé dans le Chapitre précédent : ſi on a pris mal ma façon de penſer, le diſtique que je viens de citer la juſtifie. En effet,

Biens ſuccedés & non acquis à peine.

Qu'il eſt doux de pouvoir jouir d'un patrimoine honnête, quand on ſçait ſe meſurer ſur ſon état ; & qu'il eſt triſte d'être toujours devoré de deſirs & agité d'inquiétudes ! Il n'eſt pas vrai que la néceſſité contraigne la loi, elle ne contraint que le

cœur qui s'égare, & rien ne peut juſtifier ſa prévarication. Je ferai voir dans le Chapitre ſuivant, que le deſir de faire fortune eſt un grand écueil pour la vertu, & combien les avares & les diſſipateurs ſont à plaindre.

Feu en tout tems, maiſon plaiſante & ſaine.

L'hyver grand feu, l'été une allée ſombre, un réduit commode & riant, que faut-il davantage? Le Philoſophe chrétien, l'homme moderé ne veut rien de plus. *Jamais Procès.* Bien-tôt je vous ferai voir combien ils ſont à craindre. *Les membres bien diſpos.* Rien n'eſt plus flateur que ce ſouhait. L'Auteur a bien ſçu qu'un tempérament robuſte ne dépend pas de nous : mais cette réfléxion, qui paroît inutile à ceux qui liſent mal, eſt une leçon bien importante pour les hommes qui penſent. Elle leur aprend à ne pas ſacrifier à la débauche, de quelque eſpece qu'elle ſoit, un tréſor auſſi précieux qu'une bonne ſanté. *Et au-dedans un eſprit en repos.* Dans ce point ſeul conſiſte toute la ſageſſe humaine. Suivez de près ces chercheurs d'or & de diamans dont parle Madame Deshoulieres, & ces calculateurs éternels qui gagnent cent francs par minute, vous trouverez que tous les tréſors de la fortune & que tous les plaiſirs qui bleſſent l'innocence ne valent pas la modération des deſirs.

Contraire à nul. Que ce mot eſt beau! Cette partie de caractere eſt ce qui aproche le plus l'honnête homme de la divinité. C'eſt le dernier période de la malignité, de nuire à ſon prochain, & de l'inhumanité de ne vouloir obliger perſonne. *N'ayant aucuns contraires.* La vertu ne procure pas toujours ce bonheur : je crois même que le mérite fait plus de jaloux que de ſectateurs; ainſi, ce ſouhait eſt plus de ſpé-

culation que de pratique. Le nombre des pervers, qui groſſit tous les jours, me fait croire qu'un ſcélérat a autant de plaiſir à faire du mal à un honnête homme, qu'un honnête homme en trouve à ſecourir un malheureux.

L'Auteur nous aprend enſuite que les affaires d'autrui ou de l'Etat ne ſont pas les nôtres : que l'homme ſage doit ſe reſſerrer dans ce qui le concerne : qu'une noble ſimplicité eſt infiniment préférable à tous les dehors faſtueux : que nous devons bien choiſir nos amis, & vivre poliment avec tout le monde : ſçavoir à table répandre de l'eſprit ſans orgueil, des graces ſans affectation, de bonnes manieres ſans embarras, & du vin ſans yvreſſe. *Sapias, vina liques*, dit Horace : mais *ſapias ad ſobrietatem*, la ſageſſe & la gayeté ne ſont point incompatibles.

Femme joyeuſe, & chaſte néanmoins.

Celui qui trouve ce tréſor eſt bien riche : mais celui qui, l'ayant trouvé n'en connoît pas le prix, eſt un étourdi ou un libertin, qui ne ſçait pas la valeur des choſes. De même la femme qui ſe dérange, ruine ſes enfans & deſole ſon mari : & celle qui pleure toujours, devient le fleau de la ſociété civile. Ne ſçauroit-on rire modérément ? eſt-ce un mérite de bouder ? la ſageſſe, la raiſon & le bon eſprit ſont-ils des chimeres ? Si tout le monde penſoit comme moi du mariage, on verroit plus de gens heureux.

Dormir ſi doux que la nuit dure moins.

Les eſprits inquiets, les cœurs obſédés par des paſſions trop vives & les humeurs attrabilaires ne connoiſſent gueres ce précieux repos. Perſonne n'a mieux peint que Boileau un forçat ſurchargé de ſoucis.

Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

Ce Vers eſt d'une beauté infinie : ce n'eſt qu'une traduction, mais préciſe & ſublime de quatre Vers d'Horace, qui repréſente avec la force & les graces qui lui ſont naturelles, ce bourreau des hommes, le chagrin, tantôt voltigeant ſur tous les agrès d'un Vaiſſeau, tantôt pourſuivant pas à pas le Galérien qui rame ſur la terre. Horace ne connoiſſoit gueres les peines de la vie : l'honneur des Latins & favori de Mœcène, il n'avoit rien à craindre ni à deſirer. Auſſi toujours éloquent & fécond, on lui retrouve la même énergie quand il vante les charmes de ce dormir ſi doux, *Nec leves ſomnos fordidus aufert cupido.* Les ſonges legers ne ſont point faits pour les cœurs qui ſont toujours eſclaves de leurs deſirs.

Plus haut qu'on n'eſt ne vouloir point atteindre.

Quel fond de réfléxions pour ceux qui ne cherchent qu'à s'oublier eux-mêmes! Si, comme Eſope, les nouveaux parvenus mettoient dans leur coffre fort les ſabots de leurs peres, on ne verroit pas tant de faquins bâtir des Palais : & ſi les gens de conſideration faiſoient uſage d'une maxime auſſi ſaine, ils ſeroient plus attentifs à conſerver le bien de leurs ayeuls, & on ne verroit pas tant de Châteaux en décret. Qu'une belle terre coûte à faire! l'arrondir, l'annoblir, la bâtir, la planter; quelle dépenſe, que de ſoins! mais on jouit ſans réfléxion; l'inattention produit la négligence, l'une & l'autre conduiſent à l'abus : De là patrimoine mutilé, reputation flétrie, ſanté uſée, amis & parens égarés, & peut-être perdus. Que de réfléxions pour les jeunes gens!

Ne deſirer la mort & ne la craindre.

Ce dernier Vers fournit un beau champ à la

plume délicate qui nous donne *le pour & le contre*. Le ſentiment général eſt que les hommes les plus malheureux ne deſirent point la mort, & que les plus vertueux la craignent. Pour moi je penſe que les peines de la vie, la néceſſité de mourir, la force de l'eſprit, les bonnes mœurs & l'eſpérance devroient bien calmer nos frayeurs.

Que nos Docteurs les plus ſcrupuleux, ceux qu'on apelle Rigoriſtes, faſſent une analyte ſévere de toutes les parties du diſtique que je viens de citer, ils n'y trouveront pas des conſeils Evangéliques : mais on ne parle pas toujours de Religion : & ils conviendront que dans ce plan d'une deſtinée heureuſe on reconnoit la force de l'ame, la bonté du cœur, la juſteſſe de l'eſprit, la délicateſſe du goût, & une correſpondance parfaite entre la droite raiſon & les plaiſirs des ſens dont j'ai conſeillé l'uſage, mais l'uſage toujours moderé, toujours délicat. Je déclare donc à mes Cenſeurs que ſur le chapitre des plaiſirs ce diſtique eſt mon ſiſtême ; je crois que juſqu'ici le grand nombre eſt pour moi : heureux ſi ce qui me reſte à dire ne me dérobe point de ſuffrages.

Enjoindre aux hommes d'être inſenſibles aux plaiſirs des ſens, c'eſt, à l'exemple des Stoïciens, vouloir refondre la nature : ſe livrer inconſidérément & ſans choix aux plaiſirs groſſiers, c'eſt vivre en bête fauve : mais épurer les plaiſirs & réduire les paſſions en amuſemens, c'eſt accorder la nature & la raiſon : enfin ſubordonner la raiſon à la Religion, c'eſt à quoi je réduis le vrai bonheur de l'honnête homme & du chrétien pour le tems & pour l'avenir. Il ne s'agit pas d'anéantir les ſens, mais de les épurer.

Sur ce plan j'aurois pû conduire mon Traité juſqu'à trois volumes. Les uſages de la vie, l'érudition & la religion méritoient bien chacun

le leur : je n'avois qu'à étendre mes matieres dans tous ces jours précieux que j'ai passez chez M. le Marquis de Bailleul. Le Parc aprend à penser, la Bibliotéque aprend à écrire, la conversation y est une leçon tendre & pathétique de douceur, d'égalité, de politesse & de sçavoir : mais c'est sur-tout aux exemples que je dois ce qu'on trouve de meilleur dans mon Livre. Si j'y avois lû plutôt le beau morceau dont je fais part au public, j'aurois pris un grand plaisir à le paraphraser : quoiqu'il en soit, le public s'est accommodé à l'idée que je m'étois faite, & dès la premiere édition je me suis attaché à démontrer combien les plaisirs de l'esprit & de l'ame sont préferables aux plaisirs des sens. Cette seconde proposition m'avoit paru réfuter radicalement la fausse interprétation qu'on avoit donnée à la précédente, & je ne croyois pas qu'un Ecrivain public pût me tourner en ridicule pour avoir offert à Dieu ma maniere de penser. J'aime le monde & les plaisirs délicats, j'aime sur-tout les gens de mérite ; mais je suis chrétien & je ne rougis pas de l'Evangile : que peut-on trouver de contradictoire dans ce formulaire de conduite & dans cette profession de Foi ?

Mais sur toutes les choses de la vie les goûts sont si différens, qu'on ne doit pas s'étonner si les sectateurs d'une sagesse sombre & mélancolique, si les hommes presques inabordables, toujours hérissés d'épines & comme ennemis de tout le genre humain, se sont scandalisés de ce que dans un même Traité j'aye osé allier la sagesse avec les plaisirs. Pour moi, dont le système est tout différent du leur, moi qui crois les plaisirs un spécifique dans ces crises violentes de chagrin qui jettent l'ame dans une sorte d'abattement ; moi qui crois l'usage des plaisirs aussi gracieux que l'abus en est funeste ; moi enfin, qui

veux faire de vous un homme vraiment ſage, mais un ſage ami de la ſociété, & aimant les bonnes choſes, j'ai dû parler aſſez des plaiſirs pour les faire connoître, & je me ſuis bien gardé d'effleurer la vertu & d'amollir le cœur par des images ſéduiſantes. J'ai crû devoir propoſer aux jeunes gens des remedes contre le poiſon que trop de goût pour les plaiſirs, ou le choix pernicieux des plaiſirs pourroit introduire dans l'ame; & je me flate que l'idée qui reſtera de ma Philoſophie, c'eſt que les plaiſirs n'y ſervent que comme d'envelope à la vertu. On voudra bien faire grace à quelques tours plus égayés dont je me ſuis ſervi, je n'ai penſé qu'à procurer aux jeunes gens un temperament qui les garantiſſe de la débauche, nón pas un moyen qui produiſe la corruption. On ſe ſouviendra donc pour toujours que la morale que je prêche conſiſte principalement à s'éloigner du vice, & à pratiquer la vertu.

Sur ce principe, j'ai conſeillé l'uſage des plaiſirs, mais on n'a pas pû démembrer ma propoſition : j'ai toujours ajoûté que les plaiſirs des ſens, quelque délicats qu'ils ſoient, n'aprochent pas des plaiſirs de l'eſprit & de l'ame. Les uns ne ſont, ſi j'oſe ainſi les nommer, que ſuperficiels & extérieurs, ils peuvent bien charmer nos chagrins ou fixer pour un moment la joye fugitive, mais ils ne ſont qu'effleurer le cœur, ils ne le rempliſſent pas. Eſſayons des plaiſirs de l'eſprit & de l'ame, nous y trouverons le comble de la ſatisfaction. Ce goût n'eſt pas ſenti de tous : le petit nombre à qui il eſt donné connoit la volupté la plus parfaite, la ſeule qui mérite le nom de vertu.

La Bruyere a dit, que rien ne rafraîchit plus le ſang que d'avoir ſçû éviter de faire une ſottiſe. Par-là, nous nous épargnons le remords, &

c'eſt une exemption de peine qui produit en nous un commencement de plaiſir ; mais une bonne action que nous nous gardons bien d'éventer de peur que le mérite ne s'en évapore, c'eſt-là ce que j'apelle la plénitude de la volupté.

Que tous les plaiſirs où il entre de l'eſprit ſoient préférables aux autres, c'eſt une vérité de ſentiment qui n'a pas beſoin d'être démontrée. Les ſtupides ne connoiſſent de plaiſirs que ceux qui leur ſont communs avec la bête, & qui ſont bien plus une preuve de l'infirmité humaine, qu'une marque de la diſtinction & de l'élévation de l'homme. De-là il eſt aiſé de conclure que celui qui a plus d'eſprit eſt capable de plus de plaiſirs. Je conviens auſſi qu'il en peut mieux ſentir l'amertume des peines ; mais enfin, il eſt ſûr qu'un homme d'eſprit eſt plus flâté qu'un ſtupide dans le choix des plaiſirs qui leur ſont communs ; & j'ajoûte que les plaiſirs qui ſont purement de l'eſprit, ſont infiniment préférables aux autres qu'on goûte même avec eſprit. L'expérience nous aprend bien que la plûpart des gens d'eſprit tirent de leur eſprit même une corruption plus rafinée dans la jouiſſance des plaiſirs : mais elle nous aprend auſſi que l'homme d'eſprit vertueux tire de la corruption même de la nature de quoi élever ſon eſprit pour le choix de ſes plaiſirs : Ainſi l'on n'eſt point en danger de ſacrifier ou de faire ſervir l'eſprit aux ſens, quand dans le choix des plaiſirs on préfere ceux qui ſont purement de l'eſprit.

Que les plaiſirs de l'eſprit ſoient moins ſujets à de fâcheux retours, c'eſt une vérité dont on ne ſcauroit diſconvenir, & c'eſt une aſſez bonne raiſon pour leur accorder la préférence ; mais ſi votre volupté eſt auſſi délicate qu'elle doit l'être, vous les trouverés encore les plus piquans. Figurez-vous que vous jouiſſez encore de ces

mêmes momens où vous avez été comme accablé par les plaisirs, mais par les plaisirs des sens quoique délicats & variés. Passez de-là à ces instans de solitude gracieuse, où débarrassé des objets ; vous vous êtes trouvé ne jouissant que de vous-même ; où la lecture amenant ou nourrissant la réfléxion, vous avez sçû vous livrer tour à tour à l'amusant où au solide ; où vous avez mis à profit la fatuité des uns & la dureté des autres ; où l'idée des grands Hommes vous a tourné & fixé du côté du grand : rapelez ces momens, où revenu à vous-même, & dépouillé de toute prévention, vous avez regardé le spectacle étonnant de la nature avec tant de plaisir, mais avec tant de respect pour l'infinité d'un Etre sans principe & sans fin ; où l'ordre des choses vous a donné du goût pour la sagesse ; où la faculté de jouir de ce qui semble n'être fait que pour vous, a piqué votre reconnoissance : comparez toutes ces heures si differemment & si utilement employées, avec tous les momens perdus dans le tourbillon du monde, & convenez avec moi qu'une imagination sagement ingénieuse vous fournit des plaisirs plus piquans, soit par des réfléxions profondes, soit par de legeres impressions, que tous vos sens satisfaits ne vous ont flâté.

Dans tous les lieux du monde, à la ville, à la campagne, jusques dans les desers, on lit, on medite, & l'on trouve par tout des ressources contre l'ennui, quand on sçait s'amuser utilement. Je conviens que, pour mettre à profit ce moyen infaillible de bonheur, il ne faut pas être de ceux dont l'Horace du tems a dit :

Des créanciers, une Maîtresse
Le tiraillent comme un Forçat. (M. Rousseau)

Je suppose un homme né heureusement, ou

aguerri contre les grandes passions par la réflexion & par l'expérience : je suppose un homme raisonnable qui a toujours aimé à compter avec lui-même, & qui, victime de ses propres écarts, ou des crimes d'autrui, sçait se relever avec courage & trouver dans sa vertu un spécifique contre le malheur : dans tous ces cas, le cœur droit, l'ame tranquile, le Sage *solutus omni fœnore* jouit, par les plaisirs de l'esprit, de cette félicité parfaite, que le faux brillant & le tumulte ne sçauroient procurer, *quam mundus dare non potest pacem.* Il n'est pas difficile de jouir de cette situation précieuse, même au milieu du fracas : il ne faut que deux choses : se prêter au monde par politesse, & se livrer par goût à la vertu.

Qu'il est doux de bien tenir sa place dans une petite société de gens délicats, où les plaisirs innocens sont toujours conduits par la raison & gouvernez par la sagesse ! L'amour même, que trop de gens font parler en libertin, ne laisse pas de mesurer ses termes quand il rencontre ensemble la distinction, les graces, les plaisirs & la vertu. Il me dit un jour, à l'occasion des fêtes brillantes que donnoit souvent Madame de Stahrenberg, Princesse de Lowestein.

Mes freres les Amours sont toujours de la fête ;
Mais ces petits mutins ont un air circonspect,
Et pour les contenir j'ai prié le Respect
De marcher toujours à leur tête.

Quand on connoît la delicatesse des sentimens & les regles de la subordination, on ne s'émancipe jamais. Heureux celui que son mérite introduit chez les Grands, plus heureux celui qui s'en passe.

Dans toutes les capitales de Province on est sûr de rencontrer des hommes qui pensent bien,

& qui ſeroient en état de faire profeſſion de vrai mérite : que les jeunes gens ſe faſſent admettre parmi eux en qualité d'aſpirans ou de ſurnuméraires : ils deviendront Maîtres à leur tour. Si cet uſage s'établiſſoit dans un grand Etat, ſeroit-il impoſſible d'y renouveler le tems des Cicerons & des Horaces ?

Les Miniſtres, les Magiſtrats, tous ceux qui ſe ſacrifient au bien public, ſont bien charmés quand ils peuvent donner quelques inſtans à la Littérature. Pourquoi dans une ſituation moins glorieuſe, mais plus indépendante, aimons-nous ſi peu à jouir de nous-mêmes ? Nous ne faiſons point aſſez d'attention au bon emploi du tems. Cependant quoi de plus beau, de plus ſage, de plus utile que de pouvoir mener une vie retirée au milieu de Paris ? Les dedans, les dehors, tout y eſt enchanteur : c'eſt le centre de l'érudition & de la politeſſe. Riches Bibliotheques, Nouvelles littéraires, Pieces fugitives, Diſſertations, Sermons, Plaidoyez, Diſcours Académiques, Pieces de Théâtre, le plus beau François, la meilleure Latinité, les Langues orientales, Proſe & Vers, on n'a qu'à choiſir dans le meilleur. Peut-on imaginer une deſtinée plus heureuſe que de pouvoir y raſſembler quelquefois les Racine & les Patru de nos jours, & de les recevoir alternativement dans le ſallon à manger & dans le cabinet des Muſes. Sentir le prix d'un genre de vie ſi pur & ſi délicieux, & n'en pouvoir jouir, c'eſt un beau ſacrifice à faire.

Dans ces cercles rares & choiſis, tout nourrit la politeſſe des manieres & du diſcours, tout éleve l'eſprit, tout enrichit l'ame. Mais il eſt permis à peu de gens de ſe faire un hermitage auſſi gracieux dans la capitale de l'Univers : il faut tout enſemble un grand uſage du monde, un diſcernement bien épuré, beaucoup de fa-

geſſe, de l'indépendance & de la fortune. L'eſprit le plus délié & le connoiſſeur le plus délicat, ne ſçauroit mettre à profit un plan ſi beau, s'il eſt réduit à un bien trop médiocre, ou fixé ailleurs par des engagemens indiſſolubles, ou garrotté d'inquiétudes, même ſur le pavé de Paris : mais indépendamment de l'avenir que nous ne ſçaurions prévoir, je crois fort utile à l'éducation d'un jeune homme de ſe trouver lié de bonne heure avec quelqu'un des predeſtinés dont je parle. C'eſt le plus ſûr moyen d'apprendre à diſtinguer Paris de Paris même ; & cette connoiſſance eſt tellement eſſentielle, qu'elle eſt le principe preſque infaillible de la perverſité & de la perfection.

Un homme tout neuf, un éleve docile peut-il comprendre que Paris ſoit l'aſſemblage confus de tout ce qu'il y a de plus pernicieux dans le monde, & de tout ce qu'on peut imaginer de meilleur ? Il faut donc qu'un pere attentif fourniſſe à ſon Telémaque un Mentor zélé, qui, comme un bon tuteur, ſçache ménager la vertu de ſon pupille, & améliorer les fonds qu'il vient d'acquérir au College. Il n'eſt plus tems de captiver ce jeune cœur, il faut le gagner par les plaiſirs innocens, & par les charmes de la Littérature. Bien-tôt de tendres inſinuation accoutumeront l'eſprit à ne pas écouter le tempérament, ou à lui réſiſter : bien-tôt les Diſcours de Cicéron ſur l'amitié & ſur la nature des Dieux, éleveront ce mérite naiſſant au-deſſus de la bagateſle : bien-tôt on verra un jeune Cyrus s'inſtruire avec Eleazar à la Cour de Babylone : Bien-tôt enfin la politeſſe & le ſçavoir travailleront de concert à la perfection de celui qui, n'étant encore que ce qu'on apelle un bon ſujet, ſera peut-être un jour honneur à la ſocieté, à quelque métier qu'on le deſtine. Un arbre de bonne eſ-

pèce, cultivé avec soin, & planté au meilleur espalier, ne tarde guéres à raporter de bons fruits.

Mais j'entrevois déja le grand mystere de la vocation à un état de vie. Peres de famille prenez-y bien garde. L'établissement de vos enfans est peut-être le point de conduite le plus important pour vous & pour eux. Ecoutez-les d'après le Pere Porée.

Peres cruels & parricides
Arrêtez un coupable effort,
Songez que vous êtes nos guides,
Non les maîtres de notre sort.

Vous pouvez nous montrer la route
Où nous devons porter nos pas :
La raison veut qu'on vous écoute,
Mais conduisez, ne forcez pas.

Je le répete en vingt endroits, les commencemens de l'éducation sont décisifs. Plus on s'éloigne du vice, plus on prend de goût pour la vertu : la folie rehausse le prix de la raison, & les belles-Lettres sont un préservatif contre les grandes passions. Il faut pourtant se faire peu-à-peu une idée de toutes les horreurs qui gâtent le monde, mais cette matiere est bien délicate à traiter : on a besoin de figures & d'allégories. J'ai été étonné que celui qui nous a donné les Amusemens sérieux & comiques, n'ait pas conduit son Siamois à l'endroit le plus élevé de l'Observatoire, non pour contempler, encore moins pour mesurer les astres ; mais pour lui faire remarquer dans Paris tous les Palais du vice & le réduit négligé de la vertu. Qu'on a de risques à courir quand on marche quelques années sur les bords escarpez & glissans d'un précipice affreux ! Le monde est un labyrinthe dont il n'est pas aisé de démêler tous les détours, si l'on n'est

pas conduit par un bon guide. Connoître à fond le bien & le mal, c'eſt l'effet d'une bonne judiciaire : préférer les plaiſirs de l'eſprit aux plaiſirs des ſens, c'eſt l'effet d'un diſcernement délicat, c'eſt dequoi charmer les plus grands malheurs de la vie, c'eſt le moyen de ne ſe corrompre, de ne ſe rouiller, de ne s'ennuyer jamais.

Ce n'eſt pas ſeulement au milieu de Paris qu'un homme bien élevé, & tout-à-fait formé, peut recueillir le fruit de ſes peines & goûter toujours les plaiſirs de l'eſprit ; on trouve en Province quelques Maiſons qui ſont autant d'Ecoles du vrai mérite, & dont les exemples ſont bien plus efficaces que mes conſeils. L'homme ſage ne peut-il pas ſe perfectionner de jour en jour au milieu de ſes Lares paternels ? Qu'il eſt doux de cultiver en paix le champ de ſes ayeuls, & de feuilleter ſans diſtraction une Bibliotéque bien choiſie ! Quand une fois on a ſenti le mérite des Patru & des la Bruyere, on ne penſe plus gueres aux *Tevenars* : on ſe partage entre d'illuſtres morts & les merveilles de la nature : on trouve dans l'Agriculture un treſor inépuiſable, & l'eſprit groſſit ſon patrimoine à chaque inſtant du jour. Le cœur ſe détache par degrez de tous les objets ſéduiſans, il rougit des premieres bouraſques qui l'ont ébranlé, & il ſe porte par choix à toutes le vertus : on les met en œuvre tour à tour, & ſans y penſer on fait chef-d'œuvre du vrai mérite.

Je ne comprens pas qu'on puiſſe s'ennuyer un moment, & regretter la vie de Paris dont j'ai parlé, quand on a des fleurs & des fruits, des chevaux & des pepinieres. L'Eternel, toujours bienfaiſant, a attaché des agrémens dans toutes les ſituations : les goûts ont leur viciſſitude, & il eſt des quarts-d'heure où la Quintinie eſt bien plus utile qu'Ablancourt & Madame Dacier.

Ne faut-il pas ſe connoître en chevaux pour n'être pas trompé tous les jours ? Qu'un fat de trente ans éleve des vers à ſoye, j'y conſens : mais je veux qu'un galant homme ſçache bien choiſir un cheval, le monter encore mieux, & le guérir dans le beſoin : je veux qu'un pere entendu puiſſe tirer de ſes écuries de quoi recruter la compagnie de ſon fils ; on entend bien que je ne parle pas des grands accidens : je veux enfin qu'à tout âge & en tout état on puiſſe ſe ſecourir les uns les autres, & ſuffire à ſoi-même. Quand on eſt né avec un bon eſprit, un parterre bien émaillé, & un fruitier commode plaiſent plus dès vingt ans, que la Foire Saint-Germain.

Le feu Roi aimoit fort à élaguer un arbre à ſon retour de Mons & de Namur. M. le Maréchal de Catinat, après une campagne glorieuſe, ne dédaignoit pas de cauſer avec ſes maçons : au contraire, un ſot veut toujours parler de ſon métier, un faſtueux craint de ſe communiquer aux hommes, il ne veut commercer qu'avec les demi Dieux, ou il s'imagine que c'eſt une mécanique honteuſe d'allonger une avenuë & d'orner un jardin : la prudence & le goût fin lui paroiſſent un pédantiſme, la Geométrie lui paroit une ſcience de manœuvre, & il croiroit ſe deshonorer par les détails de l'ingénieuſe & fertile agriculture, qui nous éloigne du danger & qui nous procure d'utiles plaiſirs. On perd bien des amuſemens & des reſſources quand on ne ſçait point accorder l'art avec la nature, & l'eſprit avec la raiſon. Combien de remords on ſe prépare quand on ne veut point aprendre le grand ſecret de meſurer ſa dépenſe ſur ſa fortune ! Ceux que la diſſipation, des penchans malheureux, & de funeſtes habitudes éloignent de tous leurs devoirs, ne ſeroient pas devenus les victimes honteuſes de la débauche, s'ils avoient eſſayé des plaiſirs de l'eſprit.

Tout le monde aime les fleurs, mais quand on penſe grandement, on préfere l'émail des prés à celui du plus gracieux parterre. C'eſt une foibleſſe de ſe donner des ſoins infinis pour découvrir le premier œillet, & d'acheter bien cher une tulipe nouvelle. Il y a de l'eſprit à s'amuſer de tout, & de la ſottiſe à regarder un amuſement comme une affaire ſérieuſe. Je penſe des oiſeaux comme des fleurs : aimons les uns & les autres, mais modérément & ſans trop nous en occuper. Il eſt cent fois plus ſage, plus noble, & plus utile de planter des allées, des maſſifs, des taillis, des boſquets, des remiſes : ce goût, tout innocent qu'il eſt, n'en eſt pas moins piquant ; & le pere qui s'en amuſe, prépare des agrémens & des reſſources à ſa poſtérité. Il y a de l'eſprit & de la raiſon à tirer parti d'un terrain ingrat, & tout homme entendu peut ſe faire un Marly dans ſa chaumiére.

Le goût du bâtiment eſt encore bien flâteur, mais il eſt très-dangereux. Tel entreprend un Château dont la terre eſt ſaiſie réellement avant qu'il en ſoit aux lambris. Plantez jeune, & bâtiſſez vieux : ce proverbe eſt ſage. On plante beaucoup à bon marché, & peu de gens ſçavent bâtir ſans gâter leurs affaires. Si vous êtes dans la néceſſité de vous loger, amaſſez vos matériaux de longue main : aſſortiſſez la maiſon à la terre, au nom, à la fortune : aſſujettiſſez-vous aux conſeils d'un Architecte qui ait du goût & qui compte juſte : conſultez un ami fidele : ne précipitez pas l'exécution : ſur-tout attachez-vous au coup d'œil & à toutes les beautés de la nature, elles ne ruinent jamais. Je n'aime plus la dorure ni le marbre dans une ſituation lugubre, & je ne m'ennuye jamais dans un tivoli bien placé. On paſſe d'heureux jours ſous un toît ruſtique : Biblioteque & vin vieux, mérite perſonnel

& beau païſage, tout cela ne vaut-il pas mieux que le Palais d'un fat ?

Je connois toutes les reſſources & tous les deſagrémens de la campagne : j'y jouis aſſez ſouvent de commerces délicieux, & je ſçai quantité de bonnes maiſons qui ſeroient, même au milieu de Paris, un excélent noviciat d'eſprit & de politeſſe : chaque régle a ſon exception. Mais j'oſe dire qu'en général la campagne n'eſt pas la ſource du vrai mérite : Heureux d'y pouvoir nourrir le mérite déja formé. En recompenſe on y jouit du doux repos, on y mene une vie commode, on y trouve de la ſûreté & de la probité, & c'eſt l'eſſentiel. Pour l'ordinaire on eſt fort content de démêler un homme de mérite dans un tourbillon de fâcheux. Que de gens y ſont incommodes ? Tel mange fort bien qui parle fort mal, & qui pis eſt, une aimable maiſon devient quelquefois un cabaret de village. Enfin, on n'y rencontre guéres de ſçavans qui ſoient polis, encore moins de ces hommes dont Madame Deshouliéres a dit :

Dans plus d'un réduit agréable
On voyoit venir tour à tour
Tout ce qu'une ſuperbe Cour
Avoit de galant & d'aimable.

J'ai tâché de vous peindre en laid & en beau la campagne & Paris. Optez, ſi votre état vous le permet ; & ſi votre choix eſt fait, fixez-vous : mais ſur-tout préférez en tous lieux & dès quinze ans, les plaiſirs de l'eſprit à tout ce qui pourroit interreſſer votre ame, votre ſanté, votre fortune. Repaſſez ici tout ce que je vous ai dit de l'érudition : réparez le tems perdu, aprenez à penſer & à vivre ſeul, vous en ſentirez bientôt l'importance. Si vous voulez vivre auſſi longtems que l'Abbé Regnier, élevez-vous au-deſſus

des desirs : lisez, méditez ; mais égayez la sagesse, amusez la vertu, pourvû que dans le choix de vos plaisirs vous vous souveniez toujours que ceux de l'esprit sont les plus piquans, les moins dangereux & les plus utiles. J'ajoûte par le même principe, que toutes les grandeurs de la vie ne valent pas la noblesse des sentimens.

Quand l'ame est de part dans les plaisirs de l'esprit, quelle volupté ! En effet, si l'ame est bien disposée, elle se sent frapée, & savoure ce que l'esprit a goûté ; & c'est peut-être dans cette situation que l'ame & l'esprit ne sont qu'une même chose : un sentiment plus intime perfectionne la premiere impression : on en est-là, quand on se sent saisir à de certains traits dont la justesse, le sublime, le tour délicat ; & l'élévation, semblent se réunir pour vous enlever de toutes parts, mais ce n'est pas à cette sensibilité plus parfaite & plus délicate, que je restrains les plaisirs de l'ame : le don de réfléchir plus juste & de mieux sentir ce qu'on a pensé, doit être regardé comme le plaisir de l'esprit ; vous en serez plus flâté, mais il ne flatera que vous, & la vertu demande des actions qui soient utiles aux autres. Pensons bien, voilà les fonctions de l'esprit ; sentons bien ce que nous avons bien pensé, voilà le premier plaisir de l'ame : mais trouvons notre bonheur dans celui des autres, voilà le dernier période de la fine volupté.

Je vous ai placé tantôt au milieu de vos amis, & vous goûtiez tous avec délicatesse le plaisir de la table. Rien n'est plus pur que ce plaisir ; j'en ai suprimé tout excès, toute médisance, toute obscénité, & j'y ai supposé tout ce que d'honnêtes gens peuvent imaginer de meilleur en sentimens & en pensées : mais il faut convenir que la partie intime de l'ame n'est pas frapée de volupté. Tantôt je vous ai fait rire avec Moliére,

tantôt j'ai varié vos plaiſirs par le ſecours de Lully ; tantôt je vous ai fait ſur le haut d'une colline un fauteuil de gazon, où le plus beau coup d'œil du monde vous a fait jouir d'une tranquille ſupériorité ſur toute la nature : mais dans toutes ces ſituations vous n'avez vécu que pour vous. L'homme affligé, le malheureux ne jouiſſoit pas de vous, & par-là vous avez perdu la mere-goute de la volupté. Vivons pour nous, vivons encore plus pour nos amis ; vivons ſurtout pour placer le mérite ; pour protéger l'innocence, pour ſecourir l'homme qui ſouffre : ſongez que vous ne ſçauriez être heureux, qu'autant qu'on vous verra attentif au bonheur des autres, attentif à étudier toutes les occaſions de leur épargner du mal ou de leur procurer du bien. Mais il ne faut pas que cette étude ſoit infructueuſe, mettez-la en œuvre cette heureuſe occaſion quand vous l'aurez trouvée, & vous goûterez une ſatisfaction plus complette que celui-là même que vous aurez ſecouru. N'eſt-ce point parce que le plaiſir d'obliger eſt au-deſſus des expreſſions, qu'on le regarde comme une chimere ? On évite de comprendre ce qu'on craint de ſentir.

Cette dureté de cœur, qui domine preſque tous les hommes, vient moins de ce qu'on ne vit que pour ſoi, que de ce qu'on ignore comment on dévroit vivre pour ſoi : en effet, ceux qui n'ont pas dans l'ame aſſez d'élévation & de bonté pour être bienfaiſans, dévroient au moins avoir aſſez d'étendue de génie pour comprendre que la politique la plus rafinée & l'intérêt perſonnel le mieux entendu & le plus avantageuſement ménagé, conſiſte principalement à faire plaiſir. On ne ſçauroit mettre ſes conſeils, ſes ſoins, ſon crédit & ſon argent à plus gros in-

térêt, qu'en les faiſant ſervir aux beſoins des autres.

La bonté de l'ame peut, comme la Religion, trouver des incrédules; & dans un ſiecle auſſi corrompu que le nôtre, je ne ſerai pas étonné qu'on prenne mon opinion pour l'enthouſiaſme d'un viſionnaire. Apprenez néanmoins, malgré les préjugés du grand nombre, combien la politique ſeule eſt intéreſſée à nous rendre bienfaiſans. Si je vous amene à croire que ce que vous avez crû d'abord une viſion eſt un principe, mais un principe avantageux pour vous, ne me ſera-t-il pas permis d'exiger que ce principe établi de ma part produiſe de la vôtre, ou un ſentiment réel, ou une réflexion qui vous faſſe agir en conſéquence? Or, que je vous rende ou cordialement ou politiquement officieux, le fruit ſera le même pour la perſonne obligée, la plus grande perfection du motif n'interreſſe que vous. Quel eſt donc ce principe? Le voici. Quelque ſervice que vous rendiez aux autres, en le rendant vous vous ſervez encore plus vous-même.

Vous pour qui j'écris, & en qui je ſupoſe une ame de la meilleure trempe, j'aime à croire que vous n'aurez pas beſoin pour devenir bienfaiſant, de réfléchir ſur les profits qu'on en tire. Livrez-vous tout entier à la bonté du cœur, le ſentiment peut plus, pour mettre l'homme en mouvement, que toutes les démonſtrations.

Vous étiez dans votre capitale comme aſſiegé par les plaiſirs, mais ce qu'ils avoient de plus fin, de plus piquant, de plus ſéduiſant, n'a pu vous ſéduire. Vous avez volé dans un coin du monde au ſecours d'une famille affligée. Dans cette ſituation dites-nous tout ce qu'a ſenti votre ame; vous êtes devenu comme le pere de l'homme ſecouru, comme le pere de ſes enfans & de toute ſa famille; mais en cela d'autant plus flâté,

que la vraie qualité de pere ne vous obligeoit pas au ſervice rendu. Le plaiſir que vous avez goûté n'eſt pas un plaiſir fugitif, comme les ſons harmonieux d'une bonne Muſique, ou comme la lecture d'un Ecrivain ſublime, c'eſt le plaiſir de tous vos jours; vous avez beau vous en dérober le ſouvenir par modeſtie, votre action eſt peinte ſur le viſage de ceux que vous avez ſervis; elle eſt écrite dans le Livre de vie. Quoi de plus parfait & de plus exquis qu'un plaiſir qui eſt au gré du Créateur, & qui vous concilie les créatures!

Le parfait bonheur ne conſiſte (L'Ab. R.)
Qu'à rendre les hommes heureux.

M. Rouſſeau dit en parlant des Rois :

Combien plus ſage & plus habile
Eſt celui qui, par ſes faveurs,
Songe à s'élever dans les cœurs
Un trône durable & tranquile:
Qui ne connoît point d'autres biens
Que ceux que ſes vrais citoyens
De ſa bonté peuvent attendre,
Et qui, prompt à les diſcerner,
N'ouvre les mains que pour répandre,
Et ne reçoit que pour donner.

Le défaut d'occaſion ou de moyens ne peut pas être une excuſe; c'eſt un menſonge de ſe ſauver par là; convenons de notre dureté, il y aura du moins de la franchiſe. Oui, les plus diſgraciés trouvent occaſion de faire des graces: tant de gens ont beſoin d'un conſeil ſage, d'un mot de conſolation, d'un morceau de pain; il ne faut pas de prodiges pour montrer qu'on eſt bienfaiſant.

Si vous ne trouvez pas matiere aux actions du premier ordre: auſſi n'eſt-ce pas dans les plus

brillantes qu'on doit trouver plus de plaiſir. De ces repas ſomptueux que vous donnez ſouvent par amour propre, ſuprimez-en le ſuperflu pour ſecourir ce pauvre homme, qui languit de miſere, & preſque ſous vos yeux ; un rien lui rendroit la vie, & de ſa vie dépendent celles de ſa femme & de nombre d'enfans : ſuprimez ce faſte ſouvent importun aux autres & à vous-même. Par ce moyen devenez le Pere de tous ; c'eſt ſauver des malheureux à bon marché.

Je ne comprens pas comment les hommes, qui aiment tant les plaiſirs, ne veulent point eſſayer des plaiſirs de l'ame : ſi vous ne les trouvez pas durables, ſi vous trouvez une ſeule eſpece d'amertume dans le ſouvenir d'une bonne action ; ſi vous vous la reprochez, n'y retournez plus, nous ſommes d'accord ; commencez du moins par une ; les frais d'une expérience ne vous ruineront pas.

Mais ne ſeroit-on pas bien fondé à me dire que je travaille à la ruine de l'homme même que je voudrois perfectionner, ſur le fondement que la probité & la bonté de l'ame ſont des moyens les plus ſûrs d'être la dupe de tout le genre humain ? En effet, tous les hommes vivent comme s'ils avoient fait entr'eux une convention de ſe tromper, de ſe nuire, de ſe déchirer ; la convention eſt tacite, mais elle eſt preſque générale. On avoue bien qu'il ſeroit plus beau dans l'ordre des choſes, de voir une même bonté, une même ſincérité, une même probité, faire cette uniformité de conduite ; mais parce que le grand nombre eſt gâté, on ne veut pas ſe corriger ſeul, dans la crainte d'être la victime des autres. A la vérité cette exception, qui eſt le plus fort argument du vice, ſeroit aſſez importante, ſi quelque choſe pouvoit autoriſer la corruption. Mais le mauvais exemple

eſt une mauvaiſe excuſe : & parce que les plaiſirs de l'ame ſont ignorés preſque de tous les hommes, ces plaiſirs en ſont-ils moins piquans pour le vrai voluptueux ?

N'attendez pas que la viſciſſitude des tems & la révolution des choſes ramenent le regne de la droiture & du bon cœur, le ſiecle d'or & l'eſprit bienfaiſant ne reparoîtront plus chez les hommes. Il naît ſeulement de tems en tems quelqu'ame privilegiée, pour perpétuer dans le monde l'idée de ce qu'étoit la nature dans ſa pureté. Ah ! qu'il vous ſeroit glorieux d'avoir une ame telle, qu'on put dire de vous que vous êtes comme chargé d'enhaut du ſoin de juſtifier les intentions du Créateur quand il fit le monde, en montrant par votre vertu quelle étoit celle des premiers tems.

C'eſt donc dans la pratique de la vertu que je fais conſiſter les plaiſirs de l'ame. Toutes les qualités qui ſont néceſſaires au galant homme ne ſont que la moindre partie du mérite perſonnel, & ne produiſent que de legers plaiſirs ; ce ſont de gracieux accidens, qui ne doivent entrer que comme par addition dans le caractere de l'honnête homme ; mais l'honnête homme & le galant homme ne ſçauroit être parfaitement vertueux, qu'autant qu'il remplira tous les devoirs de l'équité, de l'humanité, de la bonté : dans ce point ſeul conſiſte la vraie vertu & la ſource des vrais plaiſirs : ce doit donc être le principe de toutes nos vues, & la matiere de toutes nos actions. Ce ſeroit un beau champ pour pluſieurs volumes, mais j'ai dû reſſerrer un projet ſi vaſte, & donner ſeulement, en petit l'idée des devoirs eſſentiels. Attachons-nous ſur-tout à la juſtice, à la reconnoiſſance, à la généroſité : de-là dépend tout l'arrangement d'un parfait caractere & toute l'œconomie de la fine volupté.

La juſtice nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous-mêmes, & la généroſité nous fait faire pour les autres ce que nous ſerions bien aiſes qu'ils fiſſent pour nous ; par conſéquent, l'un & l'autre nous rendent reconnoiſſans.

La juſtice eſt moins une vertu que l'ame & le motif de toutes les vertus ; on ne ſçauroit, ſans la bleſſer, manquer à la reconnoiſſance ; l'une & l'autre conduiſent à la généroſité : mais helas ! la juſtice, la reconnoiſſance & la généroſité, ne ſont preſque plus que de beaux noms.

Il eſt peu d'hommes reconnoiſſans, mais enfin il en eſt ; on en voit peu de généreux, mais enfin on en voit : & où manque la généroſité, on eſt diſpenſé de reconnoiſſance. Mais en quoi l'homme me paroît plus bizarre dans ſa corruption, c'eſt que tel eſt reconnoiſſant ou généreux, & peut-être l'un & l'autre tour à tour, qui ne ſçait point être juſte.

Etre généreux ou ſe paroître, ce ſont deux choſes. Celui qui paſſe pour tel, joue un rôle bien plus flâteur pour l'amour propre que l'homme reconnoiſſant. Souvent il enviſage plus d'honneur qu'il ne ſent de plaiſir a faire de bonnes actions. S'il n'eſt pas aſſez fat pour les publier lui-même, eſt-il aſſez pur pour n'aimer pas qu'on les ſçache ? En ce cas j'adore ſa vertu ; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il eſt des hypocrites en généroſité comme en piété & en bravoure. La reconnoiſſance n'eſt pas ſuſceptible de la même fauſſeté ; c'eſt ce qui fait qu'on voit tant d'ingrats, & par la même raiſon encore plus d'hommes injuſtes.

La reconnoiſſance eſt un devoir eſſentiel, on ſe couvre d'une ſorte d'ignominie quand on y manque ; mais n'en étalons pas l'accompliſſement avec trop d'éclat, l'aparat gâteroit une vertu qui doit être ſimple & naturelle, & il y a

un faſte orgueilleux à vouloir être vertueux aux yeux de tous.

Ne cherchons point dans l'ingratitude des hommes une excuſe à notre dureté. Les bienfaits ne changent point de nature ; & quoique les ingrats en perdent le ſouvenir, ils ne ſçauroient en effacer la gloire. Plus on eſt en pouvoir de s'acquitter, plus l'ingratitude eſt odieuſe. Il n'y a point de loi pour la punir, mais l'horreur qui l'accompagne fait ſon ſuplice. Ariſtote, interrogé quelle choſe vieilliſſoit le plutôt dans l'homme, répondit que c'étoit le bienfait reçu. Il eſt pourtant vrai que la reconnoiſſance eſt la vertu des gens ſages & habiles ; & que m'importe après tout, ſi je ne fais que des ingrats : ne ſuis-je pas aſſez flaté quand j'oblige ? Obligeons donc toujours, & après le ſervice rendu, ne fourniſſons jamais par nos mauvais procédés une diſpenſe légitime de la reconnoiſſance qui nous eſt due.

La généroſité me paroît ſupérieure à la reconnoiſſance, en ce qu'elle eſt plus vertu que devoir, & la reconnoiſſance plus devoir que vertu ; mais auſſi elle m'eſt plus ſuſpecte, en ce qu'elle eſt plus brillante. On ſe livre avec trop d'attention à l'eſpoir ſéduiſant de s'attirer l'aprobation publique, & dès-là on ne la mérite plus. Cette aprobation doit être la récompenſe du bien, & non le motif qui le faſſe faire ; il faut même ſçavoir ſe paſſer de cette récompenſe, il ſuffit de la mériter.

La juſtice eſt bien moins équivoque & bien plus étendue que la reconnoiſſance & la généroſité. Plus étendue ; on eſt en devoir & dans l'occaſion de la mettre en œuvre tous les momens du jour, dans tous les états de la vie, dans tous les degrés de fortune ; moins équivoque, parce que de cette foule innombrable

de devoirs de toute eſpece que la Juſtice impoſe, la plupart, ſi j'oſe ainſi parler, ſont remplis *incognito*. Dans preſque tous les détails de la vie, on ne ſçauroit être flaté ni ſoutenu par les louanges, ni par l'eſpoir de ſe faire de la réputation, on eſt réduit à ſe contenter d'avoir l'ame ſans reproche; mais auſſi ce témoignage intérieur fait la plus exquiſe volupté des cœurs vraiment droits. O Juſtice à qui ſeule il apartient de faire goûter à l'homme les plus parfaits plaiſirs, pourquoi vous communiquez-vous ſi peu? J'oſe en deviner la raiſon, on aimeroit trop la vie ſi l'injuſtice n'en dégoûtoit.

On ne peut être heureux ſans être juſte: & on ne peut ignorer ce qui eſt juſte, parce que le droit naturel eſt à l'eſprit ce que la lumiere eſt aux yeux. La juſtice & la Religion ſont deux ſœurs qui s'aiment uniquement, elles ſont nées au même inſtant, & ne peuvent vivre & mourir qu'enſemble; nous vivons à l'avanture & ſans principes, ſi nous cherchons ailleurs les principes de notre volupté.

Celui qui craint d'être généreux eſt bien près d'être injuſte; mais celui-là eſt déja injuſte qui n'eſt pas reconoiſſant, il refuſe ce qu'il doit à ſon bienfaiteur. Il eſt vrai qu'on n'a contre lui ni parole d'honneur, ni contrat pour le contraindre; mais les ſervices reçus ne ſeroient-ils pas des titres plus que ſuffiſans ſi l'on étoit honnête homme? Je ne pouſſerai pas plus loin cette eſpece de parallele entre les trois vertus que je traite. Si je ſuis aſſez heureux pour inſpirer du goût pour la juſtice, je n'aurai pas grande peine à faire aimer la reconnoiſſance; &, par une gradation de vertus preſque néceſſaire, on ſentira du penchant à devenir généreux.

La juſtice conſiſte uniquement à accomplir ce

que nous devons à Dieu, & ce que nous nous devons les uns aux autres. L'Evangile, les Livres de piété, la Chaire, tout cela nous aprend ce que nous devons à Dieu. C'eſt-là qu'il faut étudier le plus important des devoirs, c'eſt par ce devoir qu'il faut commencer. Je ne m'étendrai point ſur ce que nous nous devons à nous-même; c'eſt de nous aimer, mais de nous aimer comme il faut. Abadie vous aprendra la bonne maniere de vous aimer, avec l'art de vous connoître. J'en parlerai dans le dernier Chapitre, après vous avoir expliqué ce que nous devons à nos proches, à notre prochain & à nos amis.

La juſtice que nous nous devons les uns aux autres peut être diviſée par l'obſervance de deux ſortes de devoirs auſquels tout aboutit. Devoirs généraux & communs de l'équité naturelle, devoirs de l'état qu'on a choiſi. Il n'eſt perſonne qui ne connoiſſe les devoirs de l'équité naturelle; ils ſont imprimés dans tous les cœurs, & il n'eſt point de juge plus incorruptible & moins flateur que la conſcience. Ces devoirs ne ſont pas moins une loi pour les Payens que pour nous: il eſt vrai que nous avons des devoirs de Religion qu'ils n'ont pas; mais auſſi c'eſt à l'obſervance de ces mêmes devoirs que nous devons les lumieres, les ſentimens & les ſecours qui rendent la condition du Chrétien ſi heureuſe, en fortifiant le goût qu'il avoit déja pour l'équité naturelle. Le joug du Seigneur eſt ſaint, il eſt raiſonnable, il eſt doux.

J'ai déja poſé ce premier principe: Ne faiſons aux autres que ce que nous voudrions bien qu'on nous fit à nous mêmes: c'eſt le principe de l'équité naturelle, il s'étend loin. Je paſſe aux devoirs de l'état qu'on a choiſi, & je perds de vue pour un moment l'injuſtice des hommes

en général, pour examiner avec un peu plus d'attention quels ſont les devoirs des Juges de la terre; car quoiquela juſtice en ſoi ſoit une regle, ou ſi l'on veut une loi univerſelle, à laquelle on eſt aſſujetti dans toutes les conditions de la vie : il eſt pourtant vrai que cette loi, qui ſemble impoſer également à tous les hommes, exige encore plus de ceux qui ſont chargés d'adminiſtrer la juſtice; non-ſeulement par raport à ce que chacun doit à ſon état particulier, mais encore parce que ce titre reſpectable de Miniſtre de la juſtice demande à celui qui en eſt honoré un plus grand fond de vertu.

Les Juges doivent être l'ame & l'eſprit de la Juſtice; au lieu que les Loix n'en ſont que le corps; ils ſont comme les dépoſitaires du bon ordre, du repos public & de toute l'œconomie de la ſociété; ils ſont tout à la fois diſpenſateurs & interpretes de la Loi, placés à la tête des Peuples, pour éclairer la vérité, couronner la vertu & perſécuter le vice; mais ſouvent l'homme chargé de rendre juſtice, & l'homme juſte, ſont deux hommes.

On ſent aſſez la différence qui ſe trouve entre l'eſprit de juſtice qui doit être l'ame de nos actions, & le ſoin qu'on prend de pourſuivre une action en Juſtice. Palais, Tribunal, Chambre, Juſtice; termes dans un ſens ſinonime, qui ſuposent moins le ſanctuaire de la Juſtice, que le rendez-vous de la diſcorde & de la cupidité; rendez-vous, où ſouvent la prévention, la corruption & l'ignorance illuſtrent le vice aux dépens de la vertu, & où le mauvais riche accrédité, groſſit ſes treſors des dépouilles de l'honnête homme.

Qu'il ſeroit grand & juſte de ne confier l'adminiſtration de la Juſtice qu'à ces perſonnages reſpectables par le ſçavoir, par la probité, par

le travail, qui sacrifient au bien public leurs dons, leurs talens, leurs plaisirs, & presque tous les momens de leur vie! Magistrats vénérables, dont la porte est ouverte à chaque instant du jour à la veuve & à l'orphelin, & dont l'exemple, cent fois plus persuasif que l'Ordonnance & la Coutume, conduit les hommes à la vertu, tandis que l'autorité contient le vice!

Qu'on ne s'imagine pas que la vénalité des Charges soit un titre justifiant pour ceux qui n'en auroient jamais été pourvus sans la quittance de finance. La volonté des Rois souvent forcée par les besoins de l'Etat n'est pas une dispense de mérite; & celui qui remplit indignement une dignité, n'en est pas moins un composé monstrueux d'ignominie personnelle & d'honneur accidentel. Croit-on pouvoir remplir une Charge importante comme on jouit d'une Terre ou d'une Maison? Ne faut-il pas un plus grand fond d'esprit, de sçavoir, d'intégrité? Mais un homme de rien veut se faire honorer, un pere veut que son aîné tienne sa place, & fait un Magistrat d'un ignorant, d'un stupide, d'un débauché: de-là le Public est injustement jugé; & celui qui croyoit cacher sa turpitude sous les replis d'une longue robe, ne fait que la mettre dans un plus grand jour.

David crioit aux Juges de la Terre; instruisez-vous. Depuis son siecle jusqu'au nôtre, combien de jugemens iniques, combien de familles remises en honneur après coup, combien de restitutions faites au lit de la mort par des gens qui ne pensent à la Justice, qu'ils ont vendue, que dans le moment critique, où ils se flatent de désarmer celle de Dieu!

J'entens les enfans se justifier de leur manque de vocation à la Magistrature, sur l'orgueil, ou sur le mauvais discernement de leurs peres: mais

je ne reçois cette excuſe que comme un ſophiſme en fait de conduite, ou plutôt comme un aveu ſincere, mais honteux, qu'on ſe ſent incapable de tout bien. Il eſt encore plus aiſé de juſtifier la conduite d'un pere qui croyoit, en plaçant ſon fils au milieu de gens diſtingués, lui inſpirer, par émulation, le goût de l'étude & de la vertu.

Un vraiment honnête homme, qui n'a pas aſſez connu le monde, commence par ſe révolter contre l'iniquité publique; il a peine à digérer les premiers procédés indignes qu'il eſſuïe; il ſe croiroit complice du tort public, s'il ne cherchoit les moyens de ſe garantir de celui qu'on veut lui faire; & il attache une ſorte de vertu au ſoin qu'il prend de demander juſtice, preſque ſûr que la juſtice triomphera; mais à la premiere épreuve d'un petit procès, dès qu'il voit les écrits ſe multiplier, l'acceſſoire engloutir le principal, & l'Avocat faire prendre le change aux Juges; quand il réflechit à la corruption de celui-ci, à la ſtupidité de celui-là, à l'humeur ſombre & féroce de cet autre, aux menées ſouterraines, aux ſollicitations nocturnes, au pouvoir des femmes & de l'argent; alors il rougit de s'être embarqué. En vérité, l'on eſt bien ſot & bien neuf quand on croit que les hommes ſont juſtes.

Vous êtes Juge, vous êtes né d'honnêtes gens, vous n'avez gâté ni vos affaires ni votre nom, & le Plaideur ne vous prend pas pour un concuſſionnaire. Cela ſupoſé, il ne vous offrira pas un ſac plein d'or ou brillant de mille écus; mais s'il eſt adroit, il vous prendra par vos plaiſirs, par votre humeur, par vos amis, par vos parens, par quelque puiſſance; en ce cas, redoublez de vigilance, défiez-vous de vous-même, craignez juſqu'aux flâteurs, examinez l'affaire

de plus près, suivez la procédure dans tous ses détours jusqu'au fond du labirinthe. Parmi tant de pieges plus ou moins délicats & tous également à éviter, craignez sur-tout l'intérêt & les plaisirs.

La sollicitation rafinée, qui s'insinue le verre à la main, est bien séduisante, les parties de jeu ne le sont pas moins. Dans plus d'une grande Ville on trouve une société de faiseurs d'affaires & de solliciteuses, qui vivent aux dépens du Plaideur nouvellement débarqué. Il perd son argent au quadrille, il paye la Comédie & le soupé, au moyen de quoi on l'introduit avec une lanterne sourde dans le Cabinet des graces.

O! vous Juge incorruptible & toujours en garde contre les préjugés, démêlez toutes les ruses du Plaideur: sur-tout gardez-vous bien de croire que ce seroit une vertu trop hérissée, ou manquer à la bonté du cœur que de refuser, après le procès jugé, une bagatelle, qui n'est offerte que comme une legere marque de reconnoissance, & comme un hommage qu'on rend à la justice que vous professez. J'ose avancer pour principe inconteſtable, que tout Juge qui, avant ou après le jugement, reçoit un présent quel qu'il soit, & sous quelque couleur que ce puisse être; je soutiens, dis-je, qu'avec toutes ses exceptions, un tel Juge fait les premiers pas d'un fripon. Il n'est encore qu'aprentif, il est vrai, mais il sera bientôt maître. Cette vérité trouvera bien des frondeurs, & je m'en console par avance, ils seront discrets.

Un intime ami, un proche parent, un patron, vous sollicite; disons tout, une femme, qui n'avoit déja les yeux que trop beaux, prend des yeux plus vifs pour vous solliciter? Oubliez jusqu'au nom de ceux qui vous ont parlé: ne vous contentez pas même d'opiner pour la justice, em-

pêchez encore, s'il ſe peut, que l'injuſtice ne l'emporte.

Ce dernier conſeil eſt délicat. Si vous le prenez mal, il vous conduira à deux défauts que vous ne ſçauriez trop éviter dans vos jugemens, l'entêtement & la prévention. Quand vous avez décidé juſte, à la rigueur, vous êtes quitte; & ſi pour faire plus d'honneur à la Juſtice, vous tâchez d'amener vos Confreres à votre opinion, qui vous a paru la plus ſaine, vous avez beſoin de toute votre politeſſe, de toute votre douceur. Joignez-les à la juſteſſe de vos remarques & à la force de vos raiſonnemens, & qu'on reconnoiſſe en vous l'eſprit de Juſtice: au contraire, l'eſprit de cabale, l'entêtement & la prévention ſe font ſentir dans le Juge partial, par un Commentaire diffus & étranger, par une paraphraſe captieuſe & bruyante, par des manieres dures, par le haut ton; petits ſecours dont un raiſonnement juſte & précis n'a pas beſoin, mais par leſquels le Caboliſte croit faire valoir une conſéquence fauſſe.

Je ne prétens pas qu'une grande politeſſe dans les manieres & dans le diſcours, ni que beaucoup de douceur, ſoient les qualités les plus eſſentielles d'un bon Juge; mais auſſi je dis que dans un Juge la douceur & la politeſſe ſont moins des ornemens, que des parties principales de caracteres: en effet, dans les procès criminels, dont les preuves doivent être plus claires que le Soleil en plein midi, s'il y a partage d'opinions, c'eſt une loi de décider pour le parti le plus doux; donc en ce cas la douceur eſt une loi.

Un Juge doit au Plaideur, en toute affaire, de la politeſſe & de la douceur. S'il gémit ſous le poids du crédit & de la vexation n'eſt-il pas aſſez malheureux? Voulez-vous ajoûter à l'amertume de ſa vie, vos dédains, vos hauteurs, vos bruſque-

ries, & peut-être vos refus de l'entendre & de le voir ? Pouvez-vous ſuporter de ſang froid qu'il pleure intérieurement dans votre antichambre, tandis qu'il vous entend rire dans votre Cabinet ? Un peu d'affabilité, & vous lui ferez paſſer une nuit tranquille. Si au contraire, il eſt la premiere cauſe de ſes diſgraces, s'il eſt dévoué à la phrénéſie diabolique du procès, ne lui devez-vous pas un redoublement de pitié ? Qui pourra lui remettre l'eſprit, & calmer l'agitation de ſon ame, ſi ce n'eſt la douceur ? C'eſt bien aſſez que ſa fureur lui coute le repos & les aiſes de la vie. Que deviendra-t-il ſi, vous livrant à votre impatience, vous êtes toujours inacceſſible pour lui ? Songez que c'eſt un poſſédé, & que vous auriez peut-être chaſſé le démon de la chicane, ſi vous l'aviez exorciſé par un accueil gracieux, & par de bons conſeils.

Il eſt vrai que de tous les fâcheux, il n'en eſt point de plus accablant que le Plaideur. Pour l'ordinaire c'eſt un importun qui vous aſſiege de toutes parts : il ſe multiplie pour vous retrouver par-tout & pour vous interrompre à tous propos. Plein de ſa furie, il voudroit que vous n'euſſiez des oreilles que pour l'entendre, que vous ne vécuſſiez que pour lui. Et que vient-il vous dire ? A-t-il fait quelque découverte judicieuſe ? A-t-il recouvré quelque piece avantageuſe ? Non. Il vient vous dépoſer ſes frayeurs & ſes défiances, il vient calomnier ſa partie, ou il vient vous répéter les mêmes impertinences que vous avez entendues cent fois. Juge, voilà la peine de votre état ; elle eſt grande, j'en conviens ; mais vous avez le bien, il faut payer les Charges. Et dans quel état eſt-on diſpenſé d'écouter des ſottiſes ?

Enfin, ſi vous voulez décider ſi vous êtes propre pour la Robe ? méditez avec attention

ſur toutes les qualités qui entrent dans le caractere de l'honnête homme : ajoûtez-y tout ce qui compoſe l'homme de mérite ; & ſi vous pouvez vous flater de réunir le tout en vous dans un degré ſupérieur, il ne vous reſtera plus qu'à apliquer aux devoirs de votre état cette probité, ce mérite. Connoiſſez donc ces devoirs, rempliſſez-les ſans reſtriction, ſans relâche. Cela ſupoſé dans toutes ſes parties, faites-vous Juge, j'y conſens, à condition pourtant que vous n'oublirez jamais la réflexion que fait M. Rouſſeau ſur la chicane & ſur les Juges.

. . . . . .

C'eſt la Chicane. Autour d'elle aſſemblés
De ſa fureur cent Miniſtres zelés
Viennent tous d'elle aprendre la ſcience
De devenir fourbes en conſcience,
Doux ſans douceur, juſtes ſans équité,
Et ſcélérats avec intégrité,

Quoi! un aſſaſſin robuſte échape au ſuplice, parce qu'il a réſiſté à la queſtion : & un innocent, homme foible & ſimple, périt, parce qu'il n'a pas prévu les piéges qu'un concuſſionnaire lui tendoit! Ah, Dieu! quelle horreur! En vérité, un Magiſtrat integre, affable & éclairé, eſt un homme bien reſpectable!

Un Plaideur tente auprès de ſon Juge la voie de la corruption ? Je ne ſçai qui, dans le fond, eſt le plus condamnable, de celui qui hazarde la propoſition, ou de celui qui l'écoute. Un homme qui marchande la juſtice, ne la vendroit-il point, s'il étoit dans le cas ? Mais finiſſons ce trop long épiſode ſur la Robe, par cette derniere réflexion. Vous menace-t-on de vous faire Juge ? Tremblez. Vous menace-t-on d'un procès ? Fremiſſez.

Chaque profeſſion a ſes devoirs, & demande

les qualités particulieres qui lui ſont propres, mais l'homme ne s'étudie pas : & de-là viennent tant d'embarquemens inconſidérés, qui, joints à la corruption générale, dont on ne travaille pas à ſe garantir, ſont la premiere cauſe des injuſtices que chacun fait dans ſon état.

Il ſeroit inutile d'allonger une diſſertation ſur tous les états différens qui partagent les hommes : c'eſt à chacun de nous à rendre compte du talent qui lui a été confié. Par ce moyen, on verroit toujours dans toute ſa beauté le grand ouvrage de la nature ; mais, ou l'on abuſe du talent qu'on a, ou l'on croit en avoir qu'on n'a pas : voilà ce qui gâte toute l'œconomie. Que chacun ſoit placé comme il doit l'être, & que chacun tienne bien ſa place, le bon ordre ſera rétabli.

Vous décidez ſur votre état dans un quart-d'heure, & vous vous chargez du poids du Sacerdoce, de la Magiſtrature, du maniement des affaires ? J'admire votre ſécurité. Pour moi, je tremble du parti que vous prenez ſi rapidement ; je tremble pour l'Autel, je tremble pour le Peuple, je tremble pour l'Etat ; & ſi vous êtes mon parent je tremble encore plus pour vous : mais enfin, il eſt de l'ordre que toutes les conditions ſoient remplies ? J'en conviens, mais au moins commençons par nous défier de nous-mêmes, & connoiſſons-nous.

Je vous entens : vous voulez abſolument qu'on ſoit content de vous, vous vous rendrez toujours de plus en plus digne de votre emploi, vous en connoiſſez tous les devoirs, & vous en avez toujours le formulaire devant les yeux ? A la bonne heure. Je ſens, comme je le dois, le mérite de cette diſpoſition : pratiquez & j'admire : mais vous voulez bien que je vous ramene de la vie tulmultueuſe à la vie privée ; ce n'eſt pas aſſez qu'au-dehors vous rendiez à la juſtice

le brillant que vous en recevez : soyez juste dans votre maison, en tout tems, avec toute personne ; c'est l'essentiel de notre mission, & le point le plus intéressant pour nous.

Après la mort de feu M. le Premier Président de Lamoignon, on a dit de lui qu'il n'étoit pas moins grand dans sa maison de Baville sur un tribunal de gazon, que quand, à la tête du Parlement, il prononçoit les Oracles de la Justice. Un des plus polis Ecrivains du monde n'a pas cru pouvoir mieux faire l'éloge des vertus, que j'ose apeller domestiques, sur lesquelles la Justice est censée présider toujours.

La plupart de nos engagemens nous font un devoir d'équité de ce qui n'est souvent en soi qu'un devoir de bienséance ou de politesse. Les marques d'amitié, les bonnes actions sont toujours méritoires, mais telles ne sont pas de nature à demander de nous une observance indispensable, dont néanmoins l'omission devient criminelle par raport à nos engagemens & aux circonstances particulieres.

Justifions la loi sur quelques chefs dont les hommes tirent le motif de leurs prévarications. On ne trouve écrit en nul endroit, jusqu'à quel point un pere de famille doit porter son amitié pour ses enfans ; on ne lui fait point une loi de les élever de telle ou de telle façon, de les établir à un âge déterminé, ni à de certaines conditions. Dans ce défaut d'explication, dans ce silence de la Loi, l'homme ne doit-il pas venir au secours de la Loi même, s'en rendre l'interprete, se dire tout ce qu'il dévroit sentir, & créer, pour ainsi dire, au fond de son cœur, un tribnnal de justice, duquel il tire tous les principes de sa conduite, non pour flâter sa dureté, son aveuglement ou son orgueil, mais pour remplir à la lettre l'esprit de la Loi & l'intention du Législateur ?

On demande pourquoi il n'y a point un genre de ſuplice déſigné pour les parricides? On répond que les légiſlateurs n'avoient pas prévu qu'un parricide pût être commis. De même, ſi l'on me demande pourquoi l'on ne trouve point de loi qui explique tous les détails de ce qu'un pere doit à ſes enfans? Je répons qu'on a cru que la Religion, l'honneur & la nature les expliqueroient aſſez, & ſuffiroient pour ſervir de regle. Sur ce principe, je crois qu'un pere, qui ſacrifie à ſes plaiſirs ou à ſa dureté, ce qu'il doit à l'éducation & à l'établiſſement de ſes enfans d'une façon convenable à ſa condition & à ſa fortune, ſe rend perſonnellement reſponſable de tous les déſordres dont il eſt la premiere cauſe.

Il eſt d'autres cas où la Loi parle de façon, que le texte même, ſi on le prend mal, ſert d'autorité à la prévarication: & le même principe, toujours régulier en ſoi, conduit, par une fauſſe interprétation, à l'injuſtice. Nous avons une coutume qui permet aux débiteurs de ne païer que cinq années d'intérêt d'une rente conſtituée, quand même ils en devroient beaucoup plus, & qui rend de nulle valeur un Contrat de rente qu'on n'aura point fait valoir pendant quarante ans, ou qui anéantit toute obligation ſous ſeing, ſi l'on a paſſé trente ans ſans en former la demande. Il eſt certain que rien n'eſt plus ſage que cette Loi. Il n'eſt pas à préſumer qu'un créancier légitime paſſe trente & quarante ans ſans demander la valeur de cette obligation & de ce contrat. Il n'eſt pas plus naturel de croire qu'un homme qui doit vivre de ſes revenus, en laiſſe écouler plus de cinq années ſans preſſer un peu le débiteur trop moroſif. L'eſprit de la Loi, a donc été d'empêcher la fraude, d'empêcher qu'on ne fit valoir une piece vicieuſe; & dans le cas des intérêts, qu'un nouvel héritier ne ſe trouvât abimé de dettes par

l'inattention d'un créancier morosif & d'un pere mauvais ménager. L'héritier nouveau, s'il a les intentions droites, si vraiment il n'a nulle connoissance de ce contrat & de cette obligation, s'il ne trouve point de pieces qui l'acquitent de tous ces intérêts demandés ; je le crois d'autant mieux fondé à reclamer l'autorité de la Loi, & à opofer au demandes qu'on lui fait, ce qu'on apelle en termes de Palais prescription, que le créancier prétendu a été négligent à contre-tems : peut-être même n'a-t'il pas de connoissance de ce qui s'est passé entre les peres. Et combien est-il de créanciers aparens qui intentent des demandes dont ils connoissent la défectuosité ?

Mais au contraire, si le débiteur se reconnoît pour tel, s'il sçait que par des piéces égarées ou par quelqu'autre preuve soustraite il annulle un contrat ou une obligation bonne en soi, si lui-même, dérangé dans ses affaires, & ayant obtenu d'un créancier indulgent quelques délais, il abuse ensuite de sa grace sous le prétexte de la Loi, qui permet quelquefois d'opofer la prescription, ne suis-je pas en droit de conclure que cette même prescription trouve dans le premier cas un fort honnête homme, & dans le second un franc-fripon ?

L'injustice a ses degrés de corruption, comme la vraye probité a ses délicatesses Je crois qu'une grande injustice procéde toujours d'une grande dureté. Quel malheur pour ceux en qui l'on n'a pas corrigé ce fond de dureté dès leur enfance ! Vous êtes porteur de deux faits obligatoires sous signatures privée ? l'un est une Lettre de Change qui de main en main a passé jusqu'à vous : l'autre est le bail d'une Terre. Vous êtes obligé de vous faire payer de la Lettre au tems de son échéance : si vous ne faites pas de diligence dans les dix jours, vous

ne ſçauriez en cas de non-payement, exercer de recours ſur celui qui vous l'a donnée. Donc vous ne bleſſez ni votre probité ni votre bonté d'ame ſi vous agiſſez; & vous manquez abſolument de prudence ſi vous n'agiſſez pas.

J'oſe avancer qu'il n'en eſt pas de même des termes de payement exprimés dans le bail d'une Terre. Le Propriétaire qui fait ſaiſir ſon Fermier le lendemain du terme, & qui le fait vendre argent comptant, pour parvenir à un nouveau bail plus conſiderable par le reſiliement du premier, ſe croira-t-il juſtifié aux yeux de Dieu & des hommes ſur ce qu'il étoit fondé en titre? Il eſt vrai qu'à la lettre on ne peut pas qualifier cette action de friponnerie, mais elle en aproche très-fort. Une telle dureté ne peut partir que d'un homme injuſte; & des procédés auſſi indignes ſont fort incompatibles avec la vraye probité.

On a ramaſſé dans un Livre des réfléxions fort judicieuſes ſur la fauſſeté des vertus humaines. Gardez-vous bien de ces bontés aparentes, que dans le fond de votre cœur vous devez reconnoître pour des injuſtices indirectes, puiſqu'elles ſont le fruit d'une cupidité condamnable. Votre voiſin, celui-même qui vous regarde comme ſon ami, a une terre, une charge, une maiſon, qui flâteroient votre inſatiabilité; il tombe dans le beſoin, il vous reclame, vous le ſecourez; mais par des prêts redoublés, par des intérêts accrus, vous faites plus qu'il ne conviendroit aux ſiens; vous laiſſez groſſir la dette aſſez pour le mettre hors d'état de s'acquiter, & dans la vûë de pouvoir bien-tôt vous emparer *prudemment* de ſes fonds? prompt ſecours, marque d'amitié, généroſité aparente, dont un motif pernicieux fait un vice effectif.

Rien de plus libre que la plûpart des Con-

trats ; mais cette prétenduë liberté de contracter ne juſtifie pas toujours toutes les clauſes du Contrat. Il en eſt qu'on apelle inciviles, il en eſt de captieuſes ; les deux eſpeces ſont injuſtes. Vous traitez avec un homme preſſé, vous profitez de ſa ſituation, & vous achetez ſon bien à un prix trop modique ; vous contractez avec un homme droit qui n'eſt pas grand connoiſſeur en affaires, & qui, incapable de tendre des piéges, ne ſe garantit pas de ceux qu'on lui tend. Vous gliſſez adroitement une condition captieuſe qui vous prépare ſur lui un avantage qu'il ne prévoyoit pas, & vous croyez pouvoir juſtifier une ſubtilité ſi odieuſe, parce qu'elle eſt qualifiée par vos pareils de prudence & d'habileté. Je crois que c'eſt la prudence du ſerpent, qui ne ſe cache que pour piquer. De telles actions ſont diamétralement opoſées à l'eſprit de juſtice.

Dans les premiers ſiécles, la défiance étoit un vice, u tout au moins une injure faite à autrui ; quelque tems après ce ne fut plus qu'une petiteſſe d'ame, aujourd'hui c'eſt une vertu. Du moins uſons de cette vertu bien ſobrement, n'en uſons qu'en commerçant, & jamais en obligeant. Un homme vrayement bienfaiſant n'eſt jamais la dupe d'un ingrat ; un honnête homme, quoique prudent, eſt preſque toûjours la dupe d'un fourbe.

S'il eſt permis de ſe defier de quelqu'un, c'eſt ſur-tout de ces *Dévots* ſi bien peints par la Bruyere. On voit des hommes bâtir des Egliſes, fonder des Hôpitaux, ſe ruiner en œuvres pieuſes, & qui n'en ſont pas moins durs envers leurs Debiteurs, moins artificieux dans leurs procédures, moins dangereux dans leur façon de contracter, moins avides du champ voiſin pour arrondir leur parc, ou pour allonger une avenuë : ils ſont *dévots*, ſont-ils juſtes ?

Supoſons

Supoſons, pour un moment, qu'il y ait un petit coin du monde où regne la juſtice ; ſi là quelqu'un s'aviſoit d'avancer qu'il eſt ailleurs une ſorte d'hommes magnifiques en tout ; table ſomptueuſe, grands équipages, bâtimens ſuperbes, gros jeu, & qui, avec tout cet étalage, laiſſent mourir de faim le Créancier & le Marchand ; dans le monde juſte ne prendroit-on pas pour un fou celui qui haſarderoit une telle propoſition ? Cependant, quoi de plus commun parmi nous ? ſouffrons donc qu'on ſe récrie hautement, & qu'on nous reproche en face notre injuſtice, ou faiſons notre premier devoir de payer nos dettes : il faut opter.

Depuis combien de tems voit-on languir à votre porte ce pauvre Ouvrier ? Vous lui devez vingt piſtoles, qui ſauveroient la vie à ſa femme malade, ou qui lui aideroient à marier ſa fille ; mais c'eſt un importun pour vous ; votre dignité vous met à l'abri de ſes pourſuites : Et comment les craindriez-vous ? Ses Mémoires ne ſont pas arrêtés ; cependant quelqu'un de même trempe que vous, vous demandes cinquante piſtoles, vous les lui prêtez ; vous êtes charmé de votre grand cœur ; cette derniere action affichée par vos ſoins aux quatre coins de la Ville, vous tient lieu de Lettres patentes de généroſité ? Mais vous reſſemblez à celui qui fait dorer les lambris d'une mauvaiſe chaumiere ; encore n'eſt-il qu'un fou, & vous êtes tout enſemble un fou & un malhonnête homme. Votre généroſité n'eſt qu'aparente, elle eſt fauſſe & mal placée ; voilà la folie : & quand vous contrefaites le généreux, vous refuſez de payer vos dettes ; voilà l'injuſtice réelle. Que ne commenciez-vous par être juſte, peut-être vous aurois-je crû vraiement généreux.

Un homme vous parle de grandes choſe, il étale de grands ſentimens, la voix publique vous

a prevenu en ſa faveur, vous l'admirez ? il conte un fait apocryphe, mais il jure en homme d'honneur, & c'eſt pour vous un article de foi. Si vous voulez garder la bonne opinion que vous avez de lui, tenez-vous-en à ce qu'il montre d'impoſant, n'entrez point dans les détails. Il eſt la terreur de ſes voiſins, le tyran de ſes vaſſaux, & ne paye ſes valets qu'à coup de bâton.

Sur quelques-uns le reſpect humain fait ce que la vraye probité ne ſçauroit faire. La parfaite droiture de cœur eſt bien rare ; mais auſſi ceux qui ont quelques ménagemens à garder avec le monde, n'arborent pas toujours l'étendart de la friponnerie, de l'indignité, de la vexation ; de-là vient que tel, dont le fond eſt gâté, ne laiſſe pas de mériter en aparence une ſorte d'eſtime, ſemblable à la fauſſe monnoye bien ſurdorée. Si l'on ſondoit, & ſi l'on peſoit les cœurs comme une piece d'or, combien s'en trouveroit-il de faux, & combien d'honneurs entre deux fers ? La vie privée eſt le creuſet.

Je ne ſuis pas étonné qu'on trouve tant d'alliage dans les vertus de l'homme. La force du tempérament, les foibleſſes de l'âge, la bizarrerie de l'humeur, la prévention, la miſere, ſurtout celle qui eſt l'effet de la diſſipation, tout cela compoſe cette étrange bigarrure qu'on voit dans les caracteres. Prenons le bon des hommes, comme l'Abeille prend ſon miel ſur les fleurs ; laiſſons-en le mauvais, tendons ſans ceſſe à la perfection ; & ſi nous ne ſçaurions y atteindre, ſi nous reſtons toujours un compoſé de bien & de mal, du moins ſoyons irréprochables du côté de l'honneur. Si l'alliage s'étend juſqu'à la droiture, tout le bon s'évapore, & l'iniquité corrompt toute la maſſe. Mille vertus ne ſçauroient compenſer le défaut de probité.

Si l'homme étoit auſſi attentif à ſe corriger, qu'ingénieux à s'excuſer, il ne ſongeroit pas à juſtifier ſa conduite par des diſtinctions captieuſes, qui ſont évidemment fauſſes, dans les cas mêmes, où ce qu'on apelle les plus grandes foibleſſes, ſont vrayement les plus grandes injuſtices. Je dis injuſtices, non-ſeulement par raport à Dieu, mais encore par raport aux hommes. Un libertin, par exemple, ſéduit la femme, la fille, la ſervante de ſon ami : n'eſt-il coupable que de foibleſſe, & ſe ſervir du prétexte de l'amitié pour corrompre la vertu, n'eſt-ce pas un trait qui tient ſa place parmi les plus grands crimes ? Qu'on ſçache notre iniquité ou qu'on ne la ſçache pas, elle eſt toujours la même; il n'y a que le ſcandale de plus ou de moins.

Vous mentez ? vous êtes deshonoré. Vous volez ? vous êtes puni. Pourquoi ? C'eſt que cela ne s'apelle point des foibleſſes. Mais vous vous emparez du bien de votre voiſin par des iniquités colorées, par ſurpriſe, par ſubornation, par des conſeils empoiſonnés, & vous paſſerez pour un habile homme ? Détrompez-vous, vous êtes un fripon, plus adroit & plus lâche qu'un voleur de grand chemin. Quoi ! vous enlevez à votre ami le cœur de ſa femme, l'honneur de ſa fille ; vous lui corrompés un domeſtique ſage, à qui il tient lieu de pere : & vous ne paſſerez que pour un homme galant ! Détrompez-vous, vous n'êtes pas ſeulement un pécheur, vous êtes encore un malhonnête homme. Comment les hommes peuvent-ils ajuſter leur façon de penſer là-deſſus avec la fureur où nous les voyons tous les jours quand on leur enleve un laquais ?

Le mauvais état de vos affaires vous détermine à épouſer ſans inclination : c'eſt une vieille peu ragoûtante, ou une jeune trop crédule ; & vous êtes bien ſûr de la mépriſer & de la

négliger dès que vous aurez vuidé le coffre-fort. La fureur de votre paſſion vous allie pour toujours avec celle dont le nom & la fortune ne vous convenoient pas ; mais l'engagement nous dégoûte dès qu'il eſt devenu indiſſoluble ; & cette pauvre perſonne eſt la dupe de votre légéreté, peut-être même de vos reproches & de votre abandon, après avoir été la dupe de vos ſermens ? Ne vous abuſez pas, vous êtes pire qu'un homme foible.

Je ne crois pas qu'on ne ſoit injuſte, qu'en faiſant ce qu'on ne doit pas faire : je ſuis perſuadé qu'on ne l'eſt gueres moins en ne faiſant pas ce qu'on doit. Je trouve également condamnables les actions criantes, & les omiſſions eſſentielles dont le crime ſaute aux yeux, comme de ne pas payer ſes dettes, ou de manquer à ſa famille, à ſon maître, à ſon Roi.

Si nous comptons ſur l'avenir, ſoyons juſtes. Si, par impoſſible, tout finiſſoit avec le tems, nous devrions encore être juſtes : c'eſt le moyen le plus infaillible de nous procurer l'eſtime & l'amitié des hommes : enfin, ſi nous avons les premiers principes de la vraye volupté, ſoyons juſtes : le moindre tort que nous ferions aux autres empoiſonneroit tous nos jours ; & ce germe de vertu que nous portons, que nous ſentons au-dedans de nous-mêmes, qui nous a fait trouver par avance un Paradis ou un Enfer, ne démontre pas mal une Divinité.

Je ne vous dirai rien ſur ce qu'un honnête homme doit à ſa Patrie & à ſon Roi, tout le monde le ſçait, tout le monde le ſent. Nous n'aimons pas nos Rois, nous les adorons : & il n'eſt point de François qui ne s'expoſe à perir de tout ſon cœur pour l'honneur de la Patrie. Si quelquefois un ſcélérat ou un fou s'échape, ſa revolte ou ſa deſertion le couvre par-tout

d'infamie, & les lieux les plus reculés ne lui procurent que le mépris & l'indignation de ceux-là même dont il va mandier le secours.

Soyez reconnoissant par devoir & par amour propre, si vous ne l'êtes pas par goût. Quel plaisir de baiser la main qui vous a secouru ! il n'en est qu'un plus flateur ; c'est de trouver une occasion plus essentielle d'effectuer votre reconnoissance ; mais ne profitez pas de cette occasion seulement pour vous débarrasser du fardeau que la reconnoissance impose aux cœurs médiocres, jouissez de cette occasion dans toute la plénitude de la volupté, & tous les momens de votre vie.

La corruption des tems a donné à la générosité tant de supériorité sur la reconnoissance, que mille actes de reconnoissances n'en valent pas un de générosité. Soyez éternellement reconnoissant, & ne croyez jamais vous être suffisamment acquité du bienfait reçu : songez au contraire que, si la fortune vous interdit le plaisir d'être effectivement généreux, votre reconnoissance multipliée peut vous tenir lieu de générosité.

Vous avez d'essentielles obligations à un petit nombre de vrais amis, qui n'ont pas rougi de s'opposer pour vous au torrent de l'iniquité ? Que de soins, que de mouvemens en votre faveur ! ils vous ont ouvert leur maison & leur bourse ; en un mot, tous vos intérêts, tous vos besoins sont devenus les leurs. Ah ! si vous avez le cœur droit, quelle doit être la durée & la vivacité de votre reconnoissance ! mais la fortune toujours contraire ne vous laisse que des sentimens, & avec les plus louables desirs & l'attention la plus déliçate, votre reconnoissance est toujours stérile, on est même en droit de douter si vous en avez, parce que vous êtes

dans l'impoſſibilité de la marquer par des faits : belle matiere à réſignation.

Vos affaires viennent de changer de face, peut-être devez-vous cette révolution de fortune à votre patience dans les diſgraces, & à l'eſprit d'équité qui vous domina toujours ? Vite, profitez des momens, ils ſont bien chers & bien précieux pour vous ; devinez & prévenez tout ce qui peut faire plaiſir à ceux qui vous ont obligé, fourniſſez à ceux qui vous reclament les mêmes ſecours que vous avez reçus de ceux que vous avez reclamés. Bien loin de faire dire de vous que les honneurs changent les mœurs, épuiſez à l'égard de vos bienfaiteurs tout ce qu'ils doivent attendre de l'homme le plus reconnoiſſant, & ſoyez à l'égard des autres généreux, mais, ſi j'oſe le dire, généreux juſqu'à la prodigalité. Quand on a été plus malheureux qu'on ne devoit l'être, on ne ſçauroit devenir trop généreux. Souvenez-vous toujours que la reconnoiſſance & la généroſité ſont les articles ſecrets, & les conditions tacites de votre raccommodement avec la fortune. Tels ſont les droits de la vertu, que tôt ou tard elle eſt récompenſée, fût-ce par miracle : ils ne ſont pas nouveaux en faveur des ames d'un ordre ſupérieur. Je n'ai rien lû qui m'ait plus touché, ni qui m'ait tant fait ſentir le mérite de la généroſité & de la reconnoiſſance, qu'un évenement preſque miraculeux dans l'Hiſtoire de François premier, par Varillas. Je doute qu'on liſe, ſans adorer la Providence, ſans eſperer en elle, & ſans reſpecter, autant qu'on le doit, les hommes vraiment vertueux.

Guillaume de Belley, Marquis de Langey, mérite bien par les ſervices importans qu'il a rendus à l'Etat, d'être placé parmi les hommes illuſtres. Intrépide dans la guerre, faiſant hon-

meur aux plus grands poſtes, conſommé dans les négociations les plus délicates, vertueux pour la ſeule vertu, auſſi magnifique dans les actions ſourdes que ſuperbe dans celles qui demandoient de l'éclat : Tel étoit M. de Langey. Reconnoiſſons le doigt de Dieu dans ce qui lui arrive, & devenons à cet exemple plus généreux & plus reconnoiſſans. Voici ce que dit Varillas.

„ La ſeule commiſſion expédiée à propos fut „ celle de Langey vers les Princes de l'Empire, „ pour leur repréſenter qu'ils étoient Juges nés „ entre l'Empereur & ſes Feudataires, lorſ„ qu'il s'agiſſoit de maintenir les inveſtitures „ anciennes ; & que le Roi très-Chrétien ſou„ mettoit à leur Tribunal ſes droits & ceux „ de ſes enfans ſur le Duché de Milan.

„ L'humeur bienfaiſante de Langey le tira „ dans ce voyage du plus grand danger qu'il ait „ couru de ſa vie, & ſous lequel il eût infail„ liblement ſuccombé, ſi Dieu ne l'eût réſervé „ pour d'autres négociations où il auroit plus „ de gloire à mériter, & moins de riſque à „ courir. L'Empereur étoit averti par les „ Emiſſaires ſecrets qu'il avoit en France, du „ voyage que Langey devoit faire en Alle„ magne ; & la paſſion de ſe venger de ce „ Gentilhomme, qui lui avoit fait le plus grand „ mal qu'il pouvoit recevoir en ruinant la Li„ gue de Suabe, & l'intérêt qu'il avoit d'em„ pêcher qu'il n'en formât une entre la France „ & les Proteſtans d'Allemagne, furent deux „ motifs aſſez puiſſans pour faire réſoudre ſa „ perte. On eut l'adreſſe de le peindre ſans qu'il „ s'en aperçut, & d'envoyer de ſes portraits „ ſur toutes les frontieres d'Allemagne, avec „ commandement de l'arrêter de toutes ma„ nieres. Le Rhin ſur-tout fut bordé de gens

„ de guerre, à qui l'on avoit donné de ſes por-
„ traits, avec ordre de ſe défaire de la per-
„ ſonne qu'ils repréſentoient. On n'a pas ſçu
„ préciſément ſi Langey étoit bien informé du
„ péril dans toute ſon étenduë, ou s'il le né-
„ gligea par l'intrépidité qui lui étoit naturelle,
„ & par ſon zèle ardent pour le ſervice de la
„ Patrie; mais il eſt certain qu'il arriva ſans
„ obſtacle à Andernac, où il avoit reſolu de
„ paſſer le Rhin. La Providence divine, qui
„ le conduiſoit comme par la main, avoit diſ-
„ poſé ſes affaires de ſorte, que la premiere
„ perſonne qui le reconnut dans la Ville, fut
„ un Gentilhomme d'Allemagne qu'il avoit
„ obligé dans une conjoncture aſſez rare pour
„ être ici remarquée.

„ Ce Gentilhomme avoit porté les armes en
„ France ſous le Comte Guillaume de Furtem-
„ berg, & s'étoit vu réduit à la derniere mi-
„ ſere par la perte de ſon bagage & de ce qu'il
„ avoit d'argent; il s'étoit adreſſé dans un état
„ ſi déplorable à Langey, qui retournoit alors
„ de ſon prémier voyage d'Allemagne, & l'a-
„ voit prié, d'un ton & d'un viſage où la pu-
„ deur paroiſſoit aſſez, de l'aſſiſter dans ſa mi-
„ ſere. Langey ne le connoiſſoit point du tout,
„ mais il ne laiſſa pas d'être touché de pitié,
„ ſoit qu'il remarquât dans la phiſionomie du
„ Gentilhomme ce je ne ſçai quoi qui ſurprend
„ agréablement, ou que ſon génie travaillât
„ dès-lors à lui procurer un ami dont la re-
„ connoiſſance héroïque lui devoit être ſi né-
„ ceſſaire: il tira de ſa poche ſix piéces d'or,
„ & les donna au Gentilhomme avec une joye
„ qui rendoit ſa charité encore plus conſidé-
„ rable qu'elle ne l'étoit d'elle-même. Le Gen-
„ tilhomme prit les piéces d'or, en ajoûtant à
„ ſon remerciement, un ſouhait très-ardent,

„ de ne pas mourir ingrat ; & l'occaſion s'en „ offrit plutôt qu'il ne penſoit.

„ Il avoit obtenu de l'Empereur la principale „ commiſſion d'obſerver la marche de Langey „ vers le Rhin, & toutes les autres, qui avoient „ été expédiées de ce côté-là, étoient ſubor- „ données à la ſienne. Il l'avoit acceptée ſans „ ſçavoir que celui dont il s'agiſſoit, étoit ſont „ bienfaiteur, parce que Langey en l'obligeant „ de ſi bonne grace, s'étoit obſtiné à lui cacher „ ſon nom. Il crut bien d'abord, en recevant „ le portrait de Langey, qu'il avoit de la reſ- „ ſemblance avec l'homme à qui il étoit rede- „ vable ; mais outre que la reſſemblance n'étoit „ pas exacte, le portrait n'étant qu'une copie „ aſſez imparfaite, & le Gentilhomme ne s'étant „ donné ni le tems ni la peine de faire ſur ſa „ penſée toute la réfléxion qu'elle méritoit, ce „ ne fut qu'au moment qu'il apperçût Langey „ dans la ruë, qu'il reconnut dans la même per- „ ſonne ſon bienfaiteur, & celui dont on lui „ avoit commandé de ſe ſaiſir mort ou vif. La „ généroſité dont il ſe piquoit, ne lui permit „ pas de déliberer s'il lui ſauveroit la vie ; il „ eut ſeulement peur d'en être empêché par „ ceux qui avoient le même ordre que lui, s'ils „ venoient à paſſer par-là, & cette ſeule conſi- „ dération le retint d'embraſſer Langey. Il ſe „ contenta de le ſaluer en François, & de le „ prier qu'il lui pût dire deux mots dans une „ maiſon qu'il lui montra. Langey qui ne con- „ noiſſoit point le Gentilhomme, & ſe défioit „ de tout, douta d'abord s'il devoit avoir cette „ complaiſance pour un inconnu ; mais ſa bonne „ fortune lui inſpira un moment après d'écouter „ ce qu'on avoit à lui propoſer. Il ſuivit le „ Gentilhomme dans la maiſon, & ſe laiſſa en- „ fermer avec lui dans une Chambre. Alors le

„ Gentilhomme, après avoir ſondé en vain s'il „ étoit connu, ſe découvrit, & dit à Langey „ qu'il lui vouloit montrer qu'il n'avoit pas „ obligé un ingrat. Il lui découvrit enſuite le „ deſſein formé de le perdre, & lui en montra „ l'ordre; il lui fit comprendre l'impoſſibilité où „ il étoit de pourſuivre ſa route ſans être pris „ ou tué, ce qui ne ſeroit qu'une même choſe, „ dont il conclut, & tâcha de lui perſuader „ qu'il devoit retourner en France, ſur l'offre „ qu'il lui fit de faciliter ſa retraite par des „ adreſſes ſûres & ſecrettes.

„ Langey, après avoir remercié ſon ami, „ lui repartit en ſa maniere courte & coupée, „ qu'il devoit ſa vie à ſon Païs, que le Roi „ ſon maître lui avoit commandé d'aller encore „ deſabuſer les Allemands des impoſtures dont „ ils étoient prévenus; qu'en acceptant cet em- „ ploi il avoit bien prévû qu'il ne pouvoit éviter „ la mort ſans une aſſiſtance de Dieu toute par- „ ticuliere; mais qu'il s'y étoit réſolu, & qu'il „ n'y avoit que la mort ou la priſon capables „ de l'arrêter.

„ Ce Gentilhomme ravi d'une intrépidité ſi „ héroïque, repliqua en même ſtile, qu'il ne „ tiendroit pas non plus à lui qu'il ne ſervit ſa „ Patrie, en contribuant à deſabuſer les Alle- „ mands; que l'exemple de vertu que Langey „ lui montroit, étoit trop beau pour n'être pas „ ſuivi, quand même il lui en devroit coûter „ la vie, & qu'il prétendoit au moins partici- „ per à la gloire que Langey alloit acquérir, „ en facilitant ſont voyage. Il lui remontra en- „ ſuite, qu'en quelqu'endroit qu'il allât, il ne „ pourroit éviter d'être découvert, s'il n'apor- „ toit les précautions qu'il alloit lui marquer. „ Elles conſiſtoient à renvoyer le ſeul Domeſ- „ tique qui le ſuivoit, & à recevoir en ſa place

„ de la main du Gentilhomme, un Valet de
„ confiance, qui le viendroit prendre à l'entrée
„ de la nuit, le feroit marcher tant qu'elle du-
„ reroit, & le meneroit repoſer le jour ſui-
„ vant dans une maiſon champêtre de connoiſ-
„ ſance, où il ſeroit en ſûreté. Que le même
„ Valet auroit ſoin de le conduire ainſi toutes
„ les nuits, & de lui trouver de ſemblables
„ gîtes, juſqu'à ce qu'il fût arrivé ſur les terres
„ du Duc de Saxe, où il n'auroit plus rien à
„ craindre. Langey connoiſſant, par l'expédient
„ que ſon ami lui propoſoit, le deſir ſincere
„ dont il brûloit de le ſervir, s'abandonna à ſa
„ conduite, & l'éprouva auſſi heureuſe que fi-
„ dèle, non-ſeulement pour le voyage de Saxe,
„ mais encore pour le retour.

Cet événement ne me laiſſe plus rien à dire de la reconnoiſſance & de la généroſité : il en fait l'éloge, il en donne l'exemple, il en impoſe la loi. On y reconnoît même l'abregé de toutes les vertus ; grandeur d'ame, juſteſſe d'eſprit, ſage confiance, ſage précaution, zèle ardent pour ſa Patrie, fidélité inviolable pour ſon Roi, tout cela ſe trouve dans un même trait.

Je vais aprofondir, par le portrait d'un grand Homme, l'impreſſion que je crois avoir commencé de faire ſur vous par le détail d'une grande action.

Je ne ſçai rien de mieux, pour former le caractere d'un jeune homme, que de lui mettre ſouvent de grands modèles devant les yeux. Les exemples touchent plus que les maximes. Il eſt vrai que rien ne ſeroit plus propre à porter à la vertu, que les maximes de Marc-Antonin, ſi l'on ne trouvoit encore un plus puiſſant motif dans ſes exemples. Liſons ſans ceſſe les réfléxions morales de ce grand Empereur ; mais liſons & reliſons en même-tems tous les traits

TAYLOR OXFORD

de ſa vie : en voici quelques-uns qu'on me permettra de raporter ici ; j'aime à ramaſſer tout ce qui peut inſpirer du goût pour les vertus dont je demande la pratique. Malheur à nous, ſi après avoir médité Marc-Antonin, nous ne ſommes ni plus juſtes ni plus reconnoiſſans, ni plus généreux.

Marc-Antonin étoit conſtant & modeſte, grave & complaiſant, clément & juſte, auſſi indulgent pour les autres que ſévere pour lui-même, inſenſible à la vaine gloire, inébranlable dans les deſſeins qu'il formoit, toujours après y avoir bien penſé & jamais par paſſion ni par caprice, ennemi des flateurs, pieux ſans affectation, modéré en toutes choſes, toujours égal, ſoumis à la raiſon, incapable de déguiſement, toujours en garde contre l'amour propre, jamais ni impatient ni inquiet, très-prompt à pardonner les plus grandes fautes quand elles ne regardoient que lui ſeul, & inexorable quand la derniere néceſſité, c'eſt-à-dire, l'intérêt du public, le forçoit à les punir. Il avoit toujours en vûë le bien de l'Etat en tout ce qu'il faiſoit, & jamais ni ſon plaiſir ni ſon intérêt, ni ſa gloire particuliere : enfin, il ſuivoit en tout la juſtice & ne diſoit jamais que la vérité.

On ne ſçauroit lire le diſcours que Marc-Antonin fit à ſes principaux Officiers aux aproches de la mort, ſans être tendrement touché, ſans être même édifié. On y découvre toute la force de ſon eſprit, toute la grandeur de ſon ame, tout ſon goût pour la juſtice, & le deſir dévorant qu'il avoit d'inſpirer ce goût à ſon fils, qui trop jeune encore pour profiter des leçons d'un ſi digne pere, négligea même d'imiter ſes exemples, & devint un compoſé monſtrueux de tous les vices.

Enfin, celui qui nous a fait le beau préſent

de la vie de Marc-Antonin, ajoûte, qu'il mourut, laissant un regret infini à ceux de son siécle, & un souvenir éternel de sa vertu à la postérité..... Il sembloit que sa gloire, que la félicité de l'Empire, que tout fut mort avec Antonin. Les uns l'apelloient leur pere, les autres leur frere; ceux-ci leur vaillant Capitaine, ceux-là leur bon Empereur, leur Prince prudent, sage, & le modèle de toutes les vertus; &, ce qui est très-rare, parmi tant de milliers d'hommes qui lui donnoient tous des louanges différentes, il n'y en avoit pas un seul qui ne dît la vérité. Le Sénat & le Peuple l'adorerent avant même que ses funérailles fussent achevées; & comme si c'eût été peu de chose que de lui élever une statuë d'or dans la chambre Julienne, & de lui décerner tous les honneurs divins, on déclara sacriléges ceux qui n'auroient pas dans leur maison, selon leur fortune, ou un portrait, ou une statuë d'Antonin.

CHAPITRE VI.

S'attendre à l'iniquité des hommes & aux caprices du sort. Du trop d'attache aux richesses. De la modération dans le desir de faire fortune. Du choix d'un état de vie. De la dissipation; du bon usage du crédit, de l'autorité & du bien. Conserver de la fermeté dans les disgraces.

IL est bien peu d'Antonins dans le monde. Préparons-nous de bonne heure à l'iniquité des hommes, & attendons-nous aux caprices du sort, si nous ne voulons pas être les dupes des événemens. La fortune est une folle, passons-lui ses extravagances. Il est un peu plus difficile de s'accoutumer à l'injustice, mais plus nous souffrons de l'iniquité, plus il est doux de ne la pas commettre.

Si nous ſommes bien nés, nous reſtons perſuadés juſqu'à vingt ans qu'il n'y a pas un malhonnête homme ſur la terre ; & parce que nous avons été mieux élevés que le commun des hommes, nous nous figurons que notre bonheur croîtra toujours. Ces deux préjugés ſont bien flateurs : pourquoi faut-il qu'ils ſoient faux ? De ſi douces erreurs ne nous ſéduiſent pas longtems. A peine notre âge avance que nous nous embarquons imperceptiblement dans un genre de vie, dont les détails nous expoſent à devenir preſque toujours la victime de la dureté, de la cruauté, de la trahiſon, des faux jugemens ; en un mot, de toute l'iniquité, ou du moins de la bizarrerie des hommes, & de tous les caprices de la Fortune.

Amaſſez en chemin faiſant, & par précaution, aſſez de bon eſprit, aſſez de vertu, pour pouvoir un jour vous familiariſer avec la patience ; le tems viendra que vous en aurez beſoin. Cette prophétie n'eſt pas réjouiſſante, mais elle eſt vraye. Je ſouhaite pourtant que l'expérience ne vous en convainque pas, & que la patience, qu'il eſt toujours néceſſaire d'acquerir, ſoit pour vous une vertu de ſurabondance.

Si jamais l'injuſtice renverſe vos projets, empoiſonne votre mérite, vous préfere d'indignes concurrens ; ſi elle entame votre patrimoine, ſi elle attente à votre réputation, à votre honneur, vous vous ſçaurez bon gré d'avoir médité par avance ſur l'iniquité des hommes & ſur l'inconſtance de la fortune. Il n'y a que les malheurs auſquels on pouvoit naturellement ne ſe pas attendre, qui puiſſent déconcerter l'homme fort & prudent : prévenez cette ſurpriſe, faites, par prévoyance, proviſion de fermeté ; que la réfléxion ſuplée à l'expérience. Les coups prévus bleſſent moins.

Comment concilier deux maximes également ſages, qui paroiſſent contradictoires ? Se préparer à ne trouver preſque point de juſtice dans le monde, & penſer bien d'autrui : rien de plus facile. Penſons mal des hommes en général, penſons bien de chaque homme en particulier.

En effet, nous ferions de la prudence une vertu monſtrueuſe, ou plutôt un vice affreux, ſi elle nous portoit à nous défier tellement de tous les hommes, que nous craigniſſions toujours de trouver dans chacun d'eux un méchant homme, un traître, un fripon ; nous ne ſçaurions nous former une telle idée, ſans détruire les principes & du Chriſtianiſme & de notre propre bonheur. Nous ſommes donc intéreſſés, pour le tems & pour l'avenir, à penſer bien de ceux avec leſquels nous avons à vivre ; & ſi les jugemens que nous en portons ſont faux, que ce ne ſoit que pour leur être trop avantageux, mais, en même-tems, attendons-nous à trouver dans le monde peu de bonne foi, peu de probité, peu de deſintéreſſement, peu de vérité, peu de juſtice.

Ce ſentiment que nous devons avoir du monde en général, porte un grand fruit, quand nous ſouffrons une iniquité ; mais il demande un tempérament ; c'eſt de ne nous pas faire ſouffrir par avance de l'idée d'une injuſtice que nous n'eſſuyerons peut-être pas. Vous ne ſçauriez montrer plus de petiteſſe d'ame, qu'en vous défiant de tout le genre humain ; vous ne ſçauriez montrer moins d'eſprit, qu'en vous fiant à tout le monde.

Si vous êtes bien convaincu que la probité & la bonne foi ne ſont plus les vertus favorites des hommes, vous ne ſerez point deſolé quand on vous jouera un mauvais tour. Mais je croyois cet homme-là le plus honnête homme du monde !

Mais je le croyois mon ami, mais il étoit mon parent, & mon proche parent ! Tout cela peut ſervir à juſtifier votre confiance ; mais enfin, penſez une bonne fois pour toujours, que chez la plûpart des hommes l'intérêt eſt au-deſſus de tout ſentiment d'amitié, de parenté, de probité.

Je vous trouve dans la conſternation ; qu'avez-vous ? On vous a manqué de parole, on vous a juré le faux, on vous a ſuplanté dans vos vûës au moment même qu'on vous promettoit de les ſeconder ? Souffrez patiemment, & ne vous plaignez que de vous-même d'avoir cru que les hommes étoient vrais.

Un créancier vous preſſe ; cependant il régorge de bien, & il vous ſçait dans une criſe affreuſe : ſi vous ne le payez promptement, vous allez périr. Déja les diligences ſe multiplient, meubles, immeubles, tout lui convient ? Vite, empruntez, vendez, s'il le faut, & le ſatisfaites ſans murmurer. Il eſt riche & dur, c'eſt l'uſage.

Quoi, vous ſoupirez pour un procès perdu ! je conviens que vous ne deviez pas le perdre ; on vous a fait une injuſtice criante de deshonorer votre terre à propos de rien, quand vous aviez fourni des titres inconteſtables. Il ſautoit aux yeux que vous ne deviez rien de la ſomme à laquelle vous êtes condamné : on vous devoit des éloges, & l'on vous blâme d'avoir protegé votre parent, votre ami, votre voiſin, votre domeſtique. Vos Juges vous promettoient merveilles ; mais enfin, une belle femme a ſéduit votre Raporteur. Et de quoi ſoupirez-vous ? Que n'apreniez-vous à perdre à propos, c'eſt un gain ſûr ; que n'évitiez-vous de plaider à quelque prix que ce pût être ; & ſi le mal étoit inévitable, que ne vous attendiez-vous à l'iniquité, vous ne ſoupireriez pas.

De toutes les injuſtices auſquelles nous ſommes en butte, il n'en eſt point qui coute plus à digerer que celle que nous ſouffrons de la part des hommes ſur qui nous avions le plus de droit de compter. Plus la main qui frape eſt chere, plus le coup eſt ſenſible ; & tel eſt le malheur de la condition humaine, que ce qui devroit nous procurer les plus grandes douceurs de la vie, eſt ſouvent la ſource de nos chagrins les plus cuiſans. La femme la plus vertueuſe ne trouve pas toujours un mari raiſonnable, l'époux complaiſant & attentif n'eſt pas toujours le plus aimé, le pere le plus tendre travaille ſouvent pour de mauvais ſujets, & l'ami le plus fidèle trouve quelquefois qu'il ne s'étoit attaché qu'à un inconſtant, ou à un ingrat. Dans tous ces cas, recourez à la reſignation, armez-vous d'une patience mâle, voilà l'antidote : mais faut-il ſouffrir par précaution d'un mal qui peut ne pas arriver ? Non, je viens de le dire. Que faut-il donc ? s'attendre à tout, & ne rien craindre.

Il n'eſt pas décidé ce qui mettra votre patience à de plus rudes épreuves, ou l'iniquité des hommes, ou l'infléxibilité du ſort. Pour réſoudre la queſtion, il faudroit ſçavoir la qualité de l'injuſtice, le degré de malheur, & quelle eſt votre diſpoſition : d'ailleurs, il eſt une infinité d'événemens ou l'injuſtice des hommes produit les diſgraces de la fortune ; que celui-là eſt à plaindre ſur qui le malheur & l'injuſtice s'acharnent comme de concert ! Quand l'un & l'autre ſemblent ſe réunir pour travailler à votre deſolation, il ne vous importe gueres de ſçavoir qui des deux y a le plus ou le moins de part. N'uſez pas la force qui vous reſte en vaines conſidérations, en méditations ſéches, ſtériles & accablantes. En des cas moins preſſans, & quand vous n'avez qu'un ennemi à combattre,

je vous ai conſeillé la réſignation & la patience ; ici vous en avez deux, & j'ai deux remédes à vous propoſer : tandis que la criſe dure, méditez la belle maxime d'Horace, *leviùs fit patientiâ* ; & ſi l'on met votre patience à trop d'épreuves, fortifiez-la par cette réfléxion ſi conſolante du même Auteur : *non ſi malè nunc, & ſic olim erit.*

Si la fortune ne s'eſt point encore attachée à vous perſécuter ; ſi vous n'en avez eſſuyé que quelque bizarrerie, qui ne ſuffiſe pas pour vous faire conclure que vous êtes né vrayement malheureux, vous regarderez comme le plus grand malheur de votre vie, la premiere injuſtice que vous aurez à ſoutenir ; c'eſt une erreur, & c'eſt l'erreur de votre probité, qui croyoit la probité commune. Détrompez-vous par la réfléxion, avant que d'être obligé de vous détromper par l'expérience ; ne croyez pas être ſouverainement malheureux, parce que vous ſouffrirez plus d'une injuſtice, ſongez que c'eſt une condition preſque néceſſaire de l'humanité. Ne croyez pas non plus être l'homme du monde le plus à plaindre, parce qu'il arrivera quelque dérangement dans vos biens. Un incendie, un débordement, des années ſtériles, la perte d'un procès, la ſupreſſion d'une charge, la mort d'un patron, de grandes maladies, voilà des revers & des malheurs : mais avez vous dû vous attendre en cette vie à une félicité fixe & complette ? détrompez-vous ; le monde n'eſt le Paradis terreſtre que pour une très-petite poignée de gens, qui payeront peut-être bien cher un jour les délices de leur pélerinage : & d'ailleurs, dans ce monde, combien des millions d'hommes cent & cent fois plus malheureux que vous !

Il eſt des revers de fortune de tant d'eſpeces, que vous ne ſçauriez les éviter tous : & il n'eſt

point d'homme qui ne ſoit la dupe de l'idée qu'il ſe forme du monde en y entrant. D'abord on ne marche que ſur des fleurs, tout rit, tout eſt beau; on attend d'une charge, d'un emploi, d'une alliance, l'agrément de mener une vie, qui, pour devenir plus rangée, n'en ſera pas moins réjouiſſante. Un état plus indépendant, plus brillant, une fortune plus arrondie, des plaiſirs plus ſûrs, plus réglés, plus innocens, tout cela vous tente & vous ſéduit. Mais en vous affranchiſſant d'une eſpece de dépendance, vous n'avez pas penſé à celle dont vous alliez vous charger; vous ne regardiez que dans un point de vûë fort éloigné, les ſoins de votre ménage, les amertumes de cet emploi, les peines de cette charge; vous n'avez point compté ſur la diminution que pourroit ſouffrir votre fortune par vos propres folies, par une augmentation néceſſaire de dépenſe, par la révolution des choſes, par les élémens, par vos malheurs, par l'iniquité des hommes: enfin, des chagrins réels prennent la place de vos eſpérances chimériques, & vous ſouffrez d'autant plus vivement, que vous vous êtes plus lourdement trompé dans votre calcul. Vous ſouffririez moins ſi l'on vous avoit accoutumé à compter juſte.

Ce miniſtre vous ouvre ſon cabinet, & il vous promet mille bons offices? La mort vous l'enleve dans le tems qu'il alloit effectuer ſes promeſſes, peut-être même le voyez-vous ne vous aimer plus: vos défauts ou vos ennemis vous ôtent ſa bienveillance. Ce pere, qui fut peut-être le meilleur pere de ſon ſiécle, & par un juſte retour, le pere le plus tendrement aimé; pere ſur la vieilleſſe duquel vous aviez fait de ſi louables projets de reſpect & de reconnoiſſance? La fortune lui devient contraire, ou un mal contagieux va vous l'arracher. Ce fils

unique eſt le premier motif de vos ſoins, & le ſeul objet de votre eſpérance ? il ſe tourne au mal, ou vous le perdez quand vous en aviez beſoin pour vous ſoutenir. Ce proche parent étoit devenu votre ami intime ? Heureux & rare événement, dont j'ai pourtant vû plus d'un exemple ! Vous n'aviez enſemble qu'un cœur, qu'un eſprit ; la conformité de vos ſentimens & de vos manieres étoit un garant infaillible que vous vous aimeriés juſqu'au tombeau ; & ce terme paroiſſoit fort éloigné pour vous, qui étiés jeunes l'un & l'autre ; la fiévre vous le ravit, & il ne laiſſe qu'un fils qui craint de vous connoître, ou une veuve qui vous perſécute. Que d'amertumes au lieu des douceurs que vous attendiez !

La perte de nos proches eſt une perte irréparable : dès-là elle peut nous cauſer une douleur bien ſenſible ; mais quand vous ſerez dans le cas, ſouvenez-vous de ce beau mot : Il n'y a qu'une premiere mort, non plus qu'une premiere nuit, qui ait mérité de l'étonnement & de la triſteſſe.

Je ſçai que le chagrin de perdre notre parent ou notre ami, peut devenir plus vif par les circonſtances particulieres. L'âge peu avancé qui ne nous faiſoit pas prévoir un accident ſi funeſte, ces ſecours de toute eſpece ſur leſquels nous comptions, ce commerce de ſentimens délicats qui nous eſt interdit pour toujours ; que de malheurs dans un même malheur ! Mais n'ai-je point tort de propoſer aux hommes, comme un des plus grands malheurs de leur vie, la mort de leurs proches, de leurs amis ? Ce ſentiment eſt-il donc le ſentiment général ? Non ; la plus legere perte que nous ſouffrons dans nos biens, nous jette dans une plus grande conſternation que la mort de notre ami. Pourquoi cela ?

chez la plûpart des hommes la bonté du cœur eſt une foibleſſe, l'eſprit d'intérêt eſt une vertu.

Laiſſons vivre les hommes à leur fantaiſie, plaignons-les, & corrigeons-nous; peſons tout, non au poids de la cupidité, mais dans la balance de la juſtice, mais ſelon les régles de la raiſon. Conſultons-en tout la prudence, non cette prudence fauſſe qui s'empare du bandeau de la fortune pour nous fermer les yeux, mais la prudence chrétienne & raiſonnable, qui nous aprend à nous procurer & à nous conſerver les beſoins de la vie, ſans nous rendre inſenſibles à ceux d'autrui; qui nous aprend à prévoir les diſgraces, à connoître nos vrais avantages, & à modérer nos deſirs.

Vous ſouffrirez bien moins de l'iniquité des hommes & des révolutions de la fortune, ſi vous n'avez qu'un attachement raiſonnable aux richeſſes. Que l'avare en faſſe ſon Dieu, cela eſt juſte; mais que le goût outré pour le bien infecte preſque tous les hommes, c'eſt ce que j'ai peine à concevoir. Garantiſſez-vous de cette erreur, que j'oſe nommer une véritable héréſie en fait de morale & de raiſon; prévenez cet abus par des réfléxions judicieuſes. Un peu plus d'argent n'eſt pas un moyen auſſi ſûr, à beaucoup près, pour devenir heureux, que de ſçavoir modérer ſes déſirs. Vous parviendrez à ſauver votre cœur, ſi vous ſçavez deſabuſer votre eſprit. N'oubliez point ces trois maximes: Ce qui eſt déſiré eſt toujours plus agréable que ce qui eſt poſſédé: un homme qui ne deſire point une choſe, n'eſt pas moins heureux que celui qui la poſſéde: Rien de mortel pour un cœur immortel.

Ajoûtez à cette réfléxion celle d'un Auteur très-délicat. Il dit, au ſujet du mauvais raiſonnement.

A l'avare il peint l'opulence
Comme le ſeul ſuprême bien,
Et dans le ſein de l'abondance;
Par la frayeur de l'indigence,
Il le réduit à n'avoir rien.

L'attachement trop vif aux richeſſes eſt de toutes les paſſions la plus honteuſe, la plus tyrannique, & la plus nuiſible à celui qui en eſt poſſédé; c'eſt le vice le plus deshonorant, & celui qui conduit à plus d'injuſtices. Il marque tout à la fois un caractere de baſſeſſe & d'inhumanité; il nous fait ſouffrir nous-mêmes, & nous porte à faire ſouffrir les autres; il nous prive du plaiſir de jouir; il nous livre au trouble, à l'agitation, à l'inquiétude; en un mot, il a preſque tous les traits de l'infâme avarice. Sur-tout ſouvenez-vous que toute action qui n'eſt qu'équivoque pour un préteur uſuraire; eſt un crime effectif pour un honnête homme.

Comparez un moment le tréſor d'un homme ſage au tréſor d'un *harpagon*. L'un avec peu eſt toujours riche, l'autre eſt toujours pauvre au milieu de l'abondance; l'un eſt toujours égal, toujours tranquile, toujours noble & libéral; l'autre eſt toujours agité, toujours allarmé, toujours conſumé de fraïeurs & de craintes, déſirant toujours, ne jouiſſant jamais, toujours empriſonné dans ſa turpitude comme dans un cachot noir, où il ſe refuſe l'aumône à lui-même; l'un eſt toujours heureux, l'autre toujours malheureux. C'eſt donc le jugement ſain, le bon eſprit, le bon cœur; en un mot, c'eſt la ſageſſe, & non le plus de bien, qui nous procure, par la tranquilité de l'ame, la véritable abondance, le vrai bonheur, & les vrais plaiſirs.

J'oſe apeller la Bruyere l'Evangéliſte de la probité & de la raiſon; je ne citerai qu'un ſeul de ſes

traits sur les faiseurs de fortune. Il y a, dit-il, des ames sales, paîtries de boue & d'ordure, épriſes du gain & de l'intérêt comme les belles ames le ſont de la gloire & de la vertu, capables d'une ſeule volupté, qui eſt celle d'aquérir ou de ne point perdre, curieuſes & avides du denier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquietes ſur le rabais ou ſur le décri des monnoies, enfoncées & comme abîmées dans les contrats, les titres & les parchemins. De telles gens ne ſont ni parens, ni amis, ni citoyens, ni Chrétiens, ni peut-être des hommes. Ils ont de l'argent.

Au contraire, voyez cet homme, cité par-tout pour un homme fort, pour un homme ſage: il n'eſt pourtant que raiſonnable, & vous pouvez l'imiter. Le tonnerre a foudroyé un pavillon de ſon château, la mortalité a dépeuplé ſa bergerie, la grêle a moiſſonné ſes guérets; il ſe conſole de ce qu'il a perdu, par ce qui lui reſte; & loin de faire un procès aux élémens, aux accidens, il moraliſe avec ſes amis, & ſe réjouit en moraliſant. Il s'étoit accoutumé à méditer ſur l'inconſtance de la fortune, il s'étoit préparé aux événemens, fruit merveilleux de la réfléxion.

Entrez dans la maiſon de ce vieux citadin. De la cave au grenier, tout eſt coffre-fort chez lui; il n'a jamais ſçu offrir un verre d'eau à perſonne; mais, s'il eſt incapable de faire du bien, il eſt en place à pouvoir nuire. Il eſt ſans enfans, il a trente mille livres de rente: tout vieux qu'il eſt, il a de la ſanté; cependant il eſt abîmé dans la douleur, toute la ville le complimente. Quel eſt donc le grand malheur qui fait trembler pour ſa vie? Il lui eſt mort un cheval de caroſſe de vingt-cinq écus. Image naturelle de l'avarice, mieux peinte encore dans ces Vers de la Motte.

Montrez-nous l'avarice à l'œil ſombre au teint bléme,
Ardente à ſe tyranniſer,
Et qui craint follement de perdre le bien même;
Dont elle ne veut point uſer.

Quand on a été une fois vaincu par l'avarice, on ne peut jamais ſortir de ſes fers; c'eſt un contrepoids au mérite qui fait pancher la balance. Ce vice ſeul ſuffit pour faire tomber dans le ridicule, des gens qui ſe feroient diſtinguer par de bonnes qualités.

L'homme moins vicieux que l'avarice, mais toujours né petit, murmure pour un verre caſſé. L'homme né grand ſuporte avec tranquilité une perte conſidérable. Le premier ne demande point aux hommes de la délicateſſe dans les procedés, pourvû qu'ils le laiſſent dans ſa petiteſſe, & qu'il ne ſoit point en butte à leur injuſtice; il a moins de plaiſirs, mais il ſouffre moins. Le ſecond qui a vû brûler ſa maiſon de ſang froid, eſt inconſolable de ce que ſon ami ne lui a pas tenu parole. Que n'étudioient-ils le monde? L'ame manque à l'un, l'uſage à l'autre; ni l'un ni l'autre ne ſont ou tout-à-fait heureux, ou tout-à-fait malheureux.

Celui-là eſt preſque toujours tout-à-fait heureux, qui, pénétré de bonne heure des ſages conſeils d'Horace, ſçait s'éloigner du tracas des affaires, & cultiver tranquilement le champ de ſes ayeuls; qui ſçait ſe croire aſſez richement meublé en revoyant ſur ſa table la ſaliere à l'antique que ſon pere lui a laiſſée comme un monument précieux de la modération des premiers tems; qui ſçait mépriſer l'inutilité & jouir du néceſſaire, & qui, content avec un bien médiocre, voit, à l'abri de la tranquilité & du deſinterreſſement, tous les n'auffrages qui ſe font ſur la mer

la mer orageuſe de la fortune. Grands poſtes, biens immenſes, les hommes vous ſouhaiteroient-ils avec tant d'empreſſement, s'ils étoient capables de cette diſpoſition intérieure, qui procure tout enſemble la ſatisfaction, le repos & la ſûreté.

Le Chêne ambitieux malgré ſa fermeté
Tien peu contre Eole irrité,
L'humble roſeau craint moins l'orage.
L'heureuſe médiocrité
Qui plaît à l'homme ſage,
Aſſure ſa félicité.

Dans la médiocrité on ſe regle, on ſe meſure, on ſe contient; mais les grandes richeſſes conduiſent ordinairement à la pauvreté par le mauvais uſage qu'on en fait. Cette médiocrité eſt d'un grand prix pour ceux qui connoiſſent la valeur & l'uſage des choſes. Je ne ſçais plus qu'un grand bien, c'eſt la modération des deſirs.

Sçavoir jouir de ce qu'on a,
Ne rien ſouhaiter au-delà,
Ne craindre en ſes procès l'argent ni la cabale;
Un bon livre, un ami, voilà le vrai bonheur,
La modération du cœur
Eſt la pierre philoſophale.

Ce grand Roi, le modèle de tous les Rois, ce ſouverainement honnête homme, autant le pere que le maître de ſes peuples, Henri IV. avoit le cœur droit & l'eſprit juſte. Du faîte des grandeurs, qui l'embarraſſoient pourtant moins qu'un autre, il faiſoit l'éloge de cette heureuſe médiocrité : il trouvoit heureux le Gentilhomme, qui, avec dix mille livres de rente, ſçavoit vivre loin de la Cour. Que cette réfléxion eſt judicieuſe! Prenez-en l'eſprit. Henri IV. plus ſoldat & plus vainqueur qu'Aléxandre, n'en

étoit pas moins le plus pacifique & le plus débonnaire de tous les Princes. Il avoit auſſi tout l'eſprit du monde, & on ne ſçait lequel l'emporte de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il a fait. Qu'il penſoit bien ! mais il parloit en grand Roi.

Heureux, diſoit Quinault, qui peut être aſſuré
De diſpoſer de ſon cœur à ſon gré !
Mais plus heureux celui qui, dans ſa ſolitude,
Sans deſirs, ſans inquiétude,
Se conſole d'être ignoré.

Je ne prétens pas pourtant nuire à l'émulation ; mais enfin quand on eſt guéri des grandes paſſions, & revenu de l'étourderie ; quand le cœur eſt libre, & que la raiſon eſt dans tout ſon plein ; quand on réfléchit ſolidement, & qu'on connoît toute la valeur de l'indépendance ; ah ! que l'ame eſt tranquile, que les jours ſont beaux, que les nuits ſont douces, que la vie coule legerement ! Je ſuis perſuadé que c'eſt à cette tranquilité intérieure que l'Abbé Regnier a dû le plaiſir de jouir de toute ſa ſanté & de tout ſon eſprit, même au-de-là de quatre-vingt ans.

Soumis aux loix, libre du reſte,
Je me ſuis propoſé toujours
De ſuivre le tranquile cours
D'une vie égale & modeſte,
Où m'accommodant à mon ſort
Ne comptant pour rien de paroître,
Et de mes deſirs rendu maître,
Je vecuſſe à moi-même en attendant la mort.
Maintenant graces à mon âge,
Graces à la droite raiſon,
Qui ne luit jamais davantage
Que dans notre arriere ſaiſon ;
Exempt de crainte, exempt d'envie,
Satisfait d'un modique bien,
Je commence à mener la vie

D'un homme qui n'aſpire à rien.
Je ne fais la cour à perſonne,
De la paix de l'eſprit je goûte les plaiſirs,
Et je jouis dans mon automne
De l'indépendance que donne
Le retranchement des deſirs.

Ces maximes ſont excélentes ; elles ne diſpenſent pas pourtant les peres de famille, moins libre que l'Abbé Regnier, de tout ce qu'ils doivent à leurs enfans. Je ſupoſe ces devoirs ſagement remplis ; mais l'homme devenu tout-à-fait maître de lui-même, doit devenir peu à peu maître de ſes mouvemens. Il doit commencer par en émouſſer le *corroſif*, & s'élever par degrés juſqu'à des objets dignes de ſes réfléxions. Parvenu à cet état heureux & paiſible, combien trouve-t-il à plaindre ces cœurs tumultueux, toujours inquiets, toujours agités, à qui la religion, la raiſon, la paix intérieure & le bon eſprit paroiſſent des chimeres ?

Celui qui n'eſt que malheureux peut ne l'être qu'en partie, & ne l'être pas toujours ; mais les événemens n'ajoûte gueres aux malheurs de l'avare. Il ne laiſſe rien à faire à l'injuſtice des autres, ni aux revers de la fortune ; il porte au fond de ſon cœur les premiers principes de de toute diſgrace, de toute iniquité ; iniquité, dont il ſe punit lui-même, puiſqu'il eſt tout à la fois l'auteur & l'exécuteur de ſon ſuplice. Son ame de boüe lui fournit cent fois par jour de nouvelles cauſes & de nouveaux moyens de ſouffrir.

Je n'ai point d'aſſez vives couleurs pour bien peindre l'avarice. Heureux ſi je vous ai fait ſentir que par ce vice vous ſeriez toujours malheureux, toujours deshonoré. Dès que vous n'aimerez le bien que pour en faire un honnête

uſage, vous n'en ſouhaiterez l'accroiſſement qu'avec modération. Si l'injuſtice, ſi les revers, ſi des malheurs domeſtiques ont dérangé vos affaires, ſi vous n'avez pas trouvé dans vos ſucceſſions le bien que vous en attendiez, mettez vos talens en œuvre; profitez du crédit de vos patrons, je le veux bien & je vous le conſeille; mais ſouvenez-vous toujours que la fortune n'eſt qu'une capricieuſe: tout ce qui porte ce caractere ne mérite pas un grand attachement. La fortune, même dans ſa bonne humeur, n'eſt, auprès de la modération des deſirs, que ce que les coquettes & les folles ſont auprès des femmes raiſonnables.

L'honneur & la ſageſſe impoſent de grandes reſtrictions au deſir de faire fortune. Les conditions paroiſſent dures; mais dans le vrai rien ne doit être pénible quand il s'agit de réprimer la vivacité d'un deſir auſſi dangereux. Tout bien qui vous expoſe au murmure intérieur de votre ame, à la critique des cenſeurs, & à ſentir l'amertume des revers, n'eſt qu'un bien aparent. Tâchez de faire fortune: mais ſoyez toujours conſolé ſi vous ne la faites pas; toujours gracieux, toujours bienfaiſant ſi vous la faites; toujours infiniment délicat ſur les moyens, infiniment circonſpect dans l'action. Quoi de plus propre à vous conſoler de ne pas obtenir ce qui vous eſt dû, que de voir accorder à cent faquins ce qu'on ne leur doit pas? Mais auſſi c'eſt un plaiſir bien flateur pour un Miniſtre, que de réprimer l'avidité d'un inſatiable pour rendre un honnête homme heureux.

Si, toutes vos réfléxions faites & faites judicieuſement, vous prenez le parti de vous embarquer, choiſiſſez le meilleur vaiſſeau, attendez le vent favorable, mettez à la voile, voguez; mais en route ne perdez jamais de vûë la carte

du vrai honneur. Il vaudroit mille fois mieux périr dans le port, que d'aller briſer contre les écueils de l'avidité & du gain ſordide. Souvenez-vous ici de ce que j'ai dit dans le Chapitre précédent ſur le parti de la Robe.

La fortune de la guerre eſt ſans contredit la plus belle de toutes. Si les périls ſont plus grands & plus fréquens, la gloire qui en reſulte les ſurmonte ; & tout eſt poſſible à l'homme d'honneur, qui aime autant qu'il le doit ſa Patrie & ſon Roi. Il n'eſt queſtion que de ſçavoir expoſer ſa vie, & d'allier la prudence à la valeur. Si vous parvenez aux grands honneurs & aux grands biens, ſçachez jouir des uns avec modeſtie, des autres avec bonté.

Mais que cette fortune eſt difficile à faire, qu'elle exige de vertus ! Il faut de la ſoupleſſe avec des ſentimens nobles, de l'œconomie & de la généroſité, de la fierté ſans arrogance, de la valeur ſans emportement : il faut de la ſageſſe, de la vigilance, de la patience & de l'exactitude : il faut ſe ſouvenir toujours de ſa naiſſance pour éviter la baſſeſſe & la crapule, & ſans s'en prévaloir jamais avec ſes ſupérieurs ni avec ſes égaux : il faut ſi bien regler ſa dépenſe qu'on ne paſſe pas pour un emprunteur, encore moins pour un eſcroc. J'aime fort qu'un Garde-marine ſe rapelle ſouvent la fortune d'un Duqueſne & d'un Jean Bart parmi nous, d'un Trump & d'un Ruiter chez les Hollandois, & d'un Drac chez les Anglois. Mais qu'il y penſe toujours par émulation, jamais par envie. Qu'il aprenne d'eux à vivre ſouvent de biſcuit : tous les commencemens ſont pénibles.

Un pere chargé d'enfans fait des efforts pour les placer ; ſi quelques-uns paroiſſent nés pour la guerre, il met tout en œuvre pour leur procurer de l'emploi. Qu'un de ſes fils, bien péné-

tré des bontés de ſon pere, n'en abuſe pas ; qu'il ait toujours devant les yeux l'état de ſa fortune & de ſa famille, qu'avec une dépenſe ſagement meſurée il ſe faſſe eſtimer de tout ſon corps : en ce cas le pere charmé ſent redoubler ſa tendreſſe paternelle : de nouveaux efforts ne lui coute rien, il s'épuiſe avec plaiſir, il achete : & c'eſt la porte de l'avancement. Au contraire, qu'un étourdi mange avec une actrice, ou perde au l'anſquenet l'argent deſtiné pour ſa campagne : qu'un fanfaron ſe faſſe purger quand il faut monter à l'aſſaut : qu'un efféminé s'adoniſe quand il faut marcher à l'ennemi : qu'un débauché ne recrute pas ſa troupe : qu'un orgueilleux ou un brutal ne faſſe jamais ſa cour à ſes ſuperieurs : qu'un mutin inſulte ſes camarades : tous ſe font chaſſer. La guerre eſt l'Ecole du vrai Mérite : quand on a bien fait cet aprentiſſage ; à la fin, pour peu qu'on ait de bonheur, la fortune enrichit la vertu, & la gloire la couronne.

Tout perſuadé que je ſuis que le métier de la guerre eſt de tous les moyens celui qui ſuplée le plus honorablement au défaut de patrimoine, je ne vous conſeille d'embraſſer ce parti qu'autant que vous vous ſentez l'inclination & les diſpoſitions néceſſaires pour le ſuccès. Tous les hommes ont une vocation. Si on ſe ſent le talent qui lui eſt propre, & qu'en ſoi la vocation ſoit louable, on doit s'y livrer. L'honnête homme trouve des reſſources dans la plume comme dans l'épée. Tout état où l'on brille a de grands agrémens, & fournit des reſſources au mérite.

Mais prenez garde de vous tromper dans l'idée que vous vous faites, & de votre vocation à un état de vie, & des talens que vous vous ſupoſés pour en remplir éminemment les devoirs. Un goût trop vif n'eſt pas un motif qui doive vous déterminer à un choix ſi important. Ne prenez

pas non plus pour des disposition naturelles, ce que l'amour propre vous dit en votre faveur. Il est bien plus sûr de vous en raporter à vos amis qu'à vous même; ils vous connoissent mieux que vous ne vous connoissez; ils vous doivent toute leur attention, toutes leurs lumieres. La Religion & le vrai honneur présideront toujours à un conseil aussi décisif. Consultez encore votre nom, la situation de vos affaires, la portée de votre génie, la trempe de votre cœur; examinez, & du côté de l'ame, & du côté de l'esprit, par quelle espece de mérite vous pouvez aller plus loin. Après toutes ces précautions sagement prises, dès que votre choix est fait, raportez-y tous les moyens d'avancement que vous avez au-dehors, & que la perfection dans votre état attire vos premiers soins, & fasse toujours votre principale étude. On estime un bon Ouvrier, on abhorre un méchant Juge.

Les services qu'on rend à sa patrie, de quelque espece qu'ils soient, sont toujours glorieux, & il est bien flateur de devoir sa fortune à ses services. Connoissez-vous l'Europe & les ressorts qui font mouvoir chaque Puissance; avez-vous le génie assez délié pour manier des affaires délicates? sçaurez-vous persuader l'homme épais & défiant, pénétrer les vûes d'un autre plus adroit & l'amener lui-même à vos fins, démêler & flater les intérêts cachés du Ministre qu'on vous mettra en tête? serez vous ferme avec l'un, condescendant avec l'autre, poli, doux, insinuant, libéral avec tous; assez maître de vos humeurs & de vos goûts pour sçavoir également & vous réjouir & vous ennuyer pour le plus grand bien de votre mission, & pour pouvoir, s'il le faut, donner des Fêtes brillantes, même en aprenant la mort de votre frere? A toutes ces conditions allez négocier chez les Nations voi-

lines, soutenez-y la gloire de la vôtre ; montrez-vous digne Ministre d'un grand Roi, & que l'intérêt de votre patrie soit le premier de vos intérêts. On fait toujours une fortune assez grande, quand on se fait une grande réputation.

L'éloquence vous offre une réputation & une fortune moins dépendante des accidens. Ce n'est pas un gain sûr que de cultiver la bienveillance d'un protecteur, & c'est un profit clair que de cultiver ses propres talens. Allez au Barreau faire trembler le mensonge, l'artifice & l'iniquité ; portez-y tant de force & de justesse, que le Juge encore capable d'émulation, rougisse de ne pouvoir vous imiter ; & que l'Auditeur judicieux, charmé de vous entendre, connoisse toute l'excélence du grand don de la parole, toujours consacré à la justice & au triomphe de la vérité. Ciceron, quoi qu'issu d'une Maison illustre, doit son plus grand nom au Barreau, & Annibal ne fut pas plus estimé à Carthage que Demosthène chez les Grecs.

Mais pourquoi faire le tort à la valeur de ne compter entre deux Orateurs qu'un Capitaine ? Pourquoi faire le tort aux Romains, d'aller chercher Annibal pour comparer l'éloquence & la valeur ? & pourquoi m'embarquer dans des comparaisons si délicates ? Corneille, qui dans son beau surprend, saisit, ravit, enleve ; le grand Corneille, à qui tout est permis, n'ose pourtant essayer le parallele de Cesar & de Pompée ; & parce que dans Corneille cette timidité est divine, il croit devoir la prêter aux Dieux indécis eux-mêmes sur le mérite de ces deux Rivaux, du sort desquels dépendoit le sort du monde.

Le Destin se déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-pere & du gendre.
Quand les Dieux étonnés sembloient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osoient juger.

Ne pourroit-on pas, à l'exemple de Corneille, ſupoſer que ces mêmes Dieux, ſi long-tems indécis entre Ceſar & Pompée, furent toujours & ſont encore partagés ſur le mérite de la valeur & de l'éloquence ? En effet, quelle attention n'ont-ils pas à former dans le même-tems les grands Orateurs & les Héros ? Demoſthène vient avec Alexandre : Ciceron vient avec Ceſar : les Godeaux, Les Fléchiers, les Bourdalouës, les Boſſuets, les Fénélons, & vingt autres ſont venus avec Louis XIV. Mais que l'éloquence ne tire pas avantage de cette multitude, elle avoit beſoin du grand nombre pour atteindre juſqu'à la gloire du Héros ?

Outre cette indéciſion des Dieux dont Corneille enrichit ſon Poëme, je trouve encore les mêmes traits de différence entre l'éloquence de Démoſthène & celle de Cicéron, qu'entre la valeur d'Aléxandre & celle de Ceſar ; comme ſi le Ciel, pour tenir en tout point la balance égale, avoit pris ſoin d'opoſer une éloquence foudroyante à une valeur téméraire, & de n'opoſer, par le même eſprit de juſtice, qu'une éloquence forte, mais gracieuſe, à une valeur qui oſoit tout, mais qui n'étoit que hardie.

Ce parallèle ſur le prix de la valeur & de l'éloquence peut être juſtifié par un beau mot qui a été dit pour honorer la mémoire de feu M. de Nîmes à l'occaſion de l'Oraiſon funèbre de M. de Turenne : *Les grands noms de Turenne & de Fléchier s'éterniſeront l'un & l'autre dans un diſcours, où la poſtérité la plus éloignée verra la gloire du Conquérant confonduë avec celle de l'Orateur.*

Vous contenterez-vous d'exemples qui ne conviennent qu'au Barreau ? Le Montholon, Avocat, ne fut pas moins reſpecté, ne parut pas moins grand, que le Montholon Garde des

Sceaux. Patru n'eſt pas mort riche, mais il a vécu content, ſans deſirs, honoré, & ſon nom vivra toujours.

L'épée, les négociations & le Barreau ſont les ſeuls moyens de fortune, auſquels je crois qu'on doit ſe réduire, parce qu'ils ſont plus compatibles avec la nobleſſe des ſentimens dont on ne doit jamais s'écarter, & parce que nous ſommes moins en danger de nous ſouiller l'ame & l'imagination du deſir infâme d'accumuler de l'argent : D'ailleurs, quels autres moyens aurions-nous ? l'Egliſe ? mais on eſt indigne de vivre, ſi l'on ne prend le parti de l'Egliſe que dans l'eſpoir d'y faire fortune, ou d'y trouver le néceſſaire. A la bonne heure, ſi une grande piété, ſoutenuë d'un grand mérite, y procure des dignités utiles; mais les mérite-t-on ces dignités, ſi elles ſont le fruit de la ſollicitation & de la prévoyance ? L'orgueil ou l'avarice doivent-ils être les motifs qui conduiſent à l'Autel ? Confondra-t-on le Sanctuaire & le Bureau ? Aura-t-on indifféremment pour l'un & pour l'autre, mêmes vûës, mêmes deſirs : & portera-t-on dans le miniſtere le plus auguſte & le plus ſaint, des idées de corruption & de baſſeſſe qu'on a peine à ſouffrir dans les conditions les plus mépriſables ?

Les Anglois ont dans leur politique un trait de ſageſſe qu'on ne ſçauroit aſſez eſtimer. Comme on y peut, dans les familles les plus diſtinguées, retourner des plus grands emplois au commerce, on monte ſans orgueil du commerce aux premiers emplois. Je ne ſçai pas pourquoi le commerce eſt moins en honneur parmi nous. Trouve-t-on moins de probité, moins de franchiſe & moins d'eſprit chez un bon Marchand que chez la plûpart des gens de qualité ? La fortune qu'on doit au commerce n'eſt-elle pas reconnuë pour juſte, pour innocente, pour la moins

équivoque ? Celui qui la fait, ne doit-il pas raſſembler en lui une droiture infinie, une grande intelligence, beaucoup d'habileté & de bonheur? Quelle eſt donc la raiſon qui interdit à un homme de qualité une reſſource d'un ſi grand prix, & pourquoi rougit-on d'être fils d'un Marchand? N'eſt-ce point là un des plus grands torts de notre Nation ?

Je crois que le commerce & la guerre concoure également à la gloire d'un Etat, & qu'il eſt auſſi convenable aux intérêts d'un grand Roi d'enrichir ſes Sujets que de reculer ſes frontieres. La France n'eſt pas d'une fort grande étenduë, cependant le Roi eſt peut-être le plus puiſſant de tous les Potentats. L'Europe en eſt plus convaincuë que jamais : Un long repos n'amollit point nos guerriers, & le commerce entretient toujours l'abondance. M. Colbert a mieux connu que perſonne toutes les reſſources d'un commerce floriſſant. Quoi de plus beau que de pouvoir nous paſſer de l'Etranger par l'établiſſement de nos Manufactures, & de voir partir de nos Provinces maritimes mille & mille vaiſſeaux qui vont commercer juſqu'au bout de l'Univers ? L'art militaire toujours en vigueur, la culture des autres arts & du meilleur terrain du monde, la ſage police au-dedans, & au de-hors l'étenduë du commerce : voilà, ce me ſemble, les parties principales d'un grand gouvernement, & nous en jouiſſons.

Peut-on regarder comme un petit ſujet dans un Royaume, celui qui, par une probité infinie, ſe fait eſtimer de toutes les Nations ? J'ai connu un homme qui, né peut-être avec cinquante mille francs de patrimoine, a laiſſé pluſieurs millions à ſes enfans. Ses enfans ont fait paſſer dans l'épée & dans la robe les profits d'un commerce utile & reſpecté : des filles d'une conduite admi-

rable mariées avec distinction, des fils alliés à de grandes Maisons, & montés, par la valeur, à des postes superbes : peut-on souhaiter rien de mieux? Combien de riches Négocians ont fourni à des Souverains de très-grands secours dans des situations embarrassantes? Sommes considérables, cavalerie remontée, vaisseaux de transport, tout sert à raffermir un Trône ébranlé, ou à reprimer l'orgueil d'un ennemi téméraire.

Si vous avez l'esprit & l'humeur assez souples pour pouvoir vous former à un genre de vie un peu plus assujettissant, vous pouvez vous aprocher des Princes. Mais si vous vous attachez à la personne d'un Prince, que ce soit à celui en qui vous connoîtrez le plus de vertu.

Ce parti demande plus de qualités qu'on ne pense. Il fait honneur, il fournit des ressources, & peut conduire plus loin qu'on ne s'en étoit flaté. Mais enfin consultez-vous bien, ne vous trompez pas en vous consultant, & souvenez-vous toujours que, si tous les biens de la vie ont une aparence qui attire, ils ont quelque défaut réel qui rebute. On ne sçauroit éviter ce mélange dans tous les genres de bonheur qu'on ne doit pas à la paix intérieure & à la modération des desirs. On demandoit à un homme de la Cour comment il s'y étoit tant avancé : il répondit : *injurias ferendo, & gratias agendo.*

Le malheur de votre naissance & la fatalité de votre étoile vous ont réduit précisément à rien, & vous êtes d'un tempéramment si foible, que vous ne sçauriez porter le mousquet. Je vous entends ; vous voudriez bien vous jetter dans les affaires : mais avez-vous bien compté ? Ne vous reste-t-il point quelque petit coin de terre où vous puissiez vous-même conduire le soc de votre charuë ? N'avez-vous pas le plus petit

talent ? N'avez-vous point un ami ? Ne connoissez-vous point sur la terre un seul homme qui soit bienfaisant ? Cherchez bien, vous trouverez quelque ressource ; & la moindre des ressources vaut mille & mille fois mieux que des sonnes d'or qu'on amasse en grapillant. On peut dire de la fortune comme de l'amour, qu'on ne passe jamais de l'imagination à la réalité sans y perdre.

Le Cordonnier siffle sa linotte, le Manœuvre chante en servant les Maçons ; vous ne verrez point l'homme d'Affaires chanter en amassant.

Quelque voye qui se présente à vous de faire fortune, quelques moyens que vous choisissiez, à quelque point que vous soyez parvenu, souvenez-vous toujours de l'état ou vous étiez en commençant, & tenez-vous prêt à toute heure d'y retourner sans chagrin. Cette disposition ne sera pas difficile à acquerir, si vous sçavez vous garantir de trop d'attachement aux richesses ; & si vous faites tout le cas que vous devez des dons de l'ame, vous ne tomberez point dans l'esclavage de l'avidité. Pour vous en garantir plus sûrement, ajoûtez à tout ce que je dis de l'avarice, ce beau trait de M. Rousseau.

Oui c'est toi, monstre insatiable,
Superbe tiran des humains,
Qui seul du bonheur véritable
A l'homme as fermé les chemins.
Pour apaiser sa soif ardente,
La terre en trésors abondante,
Feroit germer l'or sous ses pas ?
Il brûle d'un feu sans remède,
Moins riche de ce qu'il possède
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

On peut dire de l'avarice comme de l'ambition, qu'elle s'augmente à mesure qu'elle se remplit : aussi les souhaits des avares, comme ceux

des ambitieux, ne peuvent être comblés que par la terre de leurs tombeaux. Ces réfléxions firent dire à Auguſte, que l'une des plus importantes regles de la prudence, étoit de ſe preſcrire des bornes.

L'homme eſt un être compoſé, moitié Ange & moitié animal. L'ame & le corps ont chacun leurs beſoins, & le Créateur a ſoin de ſa créature à tous égards. Ici je fais une hipotheſe; ſi les dons de l'ame & de l'eſprit étoient des biens ſucceſſifs, comme les terres, les maiſons & les meubles; ſi ces deux ſortes de biens, de nature toute différente, mais non incompatibles, étoient ainſi confondus & raportés à la maſſe; & ſi votre cadet, à qui il apartiendroit de faire les partages, mettoit d'un côté un jugement ſain, une grande droiture, une noble ſimplicité, de la franchiſe, de la ſincérité, de l'affabilité, la modération des deſirs & une ame bienfaiſante, & qu'à tant d'abondance pour ce qui regarde l'Ange, il n'ajoûtât que ce qui ſeroit néceſſaire à la vie animale: Si de l'autre côté il mettoit tout le ſuperflu qu'on peut imaginer pour flater les ſens, & que d'ailleurs il ne laiſſât de lumiére, de goût & de raiſon que ce qu'il en faut préciſement pour n'être pas réduit à la nature des bêtes; quelle part choiſiriez-vous? Oh! aveuglement des hommes; tous pourroient être aînés, & choiſir le meilleur, & preſque tous vendroient leur droit d'aîneſſe pour un plat de lentilles. Je relis toujours avec un plaiſir nouveau ce ſouhait de M. de la Motte:

Heureux, cent fois heureux, ſi de votre bonté,
J'obtiens les biens que je deſire;
Un cœur pur, un ſens droit, une ferme ſanté,
Du vin, des amis, & ma lire.

Si le trop d'attache aux richeſſes détermine

quelques-uns à prendre d'indignes moyens de faire fortune, il en eſt d'autres qui, par leur diſſipation s'impoſent une eſpece de néceſſité de recourir à ces mêmes moyens; en ce cas, la néceſſité n'eſt plus une excuſe, puiſqu'on ſe l'eſt volontairement préparée. Gardez-vous donc de l'avarice, mais ne vous gardez pas moins de la prodigalité.

Il eſt vrai que la diſſipation n'eſt pas auſſi univerſellement mépriſée que l'avarice, parce qu'elle eſt au moins de quelqu'utilité aux eſcrocs, aux flateurs & aux paraſites. L'avare eſt un riche honteux, qui ne s'occupe qu'à faire ſentinelle nuit & jour auprès de ſa caſſette. Il ſe cache, & cache ſon argent, comme le pauvre honteux cache ſa miſere; il vit ſeul; c'eſt un homme détaché de la ſociété civile; c'eſt un criminel iſolé: au contraire, le Prodigue fait parade de ſon déréglement, il eſt entouré de faux amis & de fourbes qui feignent de l'adorer en le mépriſant; il reçoit l'encens d'une foule de libertins, d'adulateurs, & de mandians galonnés; & le ſot, qu'il eſt, il ne s'aperçoit pas qu'il troque ſon bien contre des louanges meurtrieres, parce qu'il ſe nourrit dans ſa débauche du ſuffrage empoiſonné de ces miſérables prôneurs qui ſe nourriſſent eux-mêmes de ſon patrimoine.

Mais ſi la diſſipation a le petit avantage ſur l'avarice, d'oſer plus effrontément ſe montrer; avantage pourtant qui n'eſt qu'aparent, & qui ne dure qu'un quart-d'heure: auſſi eſt-il vrai que l'avare ſe fait des plaiſirs de la privation même qu'il s'impoſe; au lieu que le diſſipateur, par ſa folle jouiſſance, ſe prépare des remords éternels. La prodigalité conduit néceſſairement à une mandicité imprévue celui qui s'y laiſſe emporter, il eſt bientôt obligé d'avaler la honte d'être à charge aux autres. Mais toute reſſource lui manque, ceux qu'il a défrayés ne le connoiſſent plus. Des

amis plus nobles, qui l'auroient secouru s'il n'avoit été que malheureux, l'abandonnent. Il ne sçauroit se souffrir lui-même; le souvenir de sa premiere situation le déchire à tous momens; chaque besoin de la vie lui fait sentir avec plus de vivacité l'amertume de sa situation présente; & ses besoins, qui se renouvellent tous les jours, sont autant de reproches muets, mais bien convaincans, de l'horreur de sa conduite; mille fois plus malheureux que l'avare, parce qu'il sent tout son malheur, parce que sa retraite est forcée, parce qu'il souffre d'autant plus d'être dénué de tout, qu'il en a trop inconsidérément joui. Le dissipateur n'use pas de son bien, il en abuse; & ce qui fait sentir toute l'énormité de son déréglement, c'est qu'après s'être rendu indigne de l'estime des honnêtes gens, il n'excite pas même la compassion de l'homme le plus généreux. Si la charité parle encore en sa faveur, du moins elle ne diminue pas le mépris qu'il inspire.

Qu'on ne s'y trompe pas, le prodigue n'est point un homme bienfaisant. Un jeune fou qui dissipe son bien ne connoît point les bonnes actions. On en voit qui font des dépenses prodigieuses en sottises de toute espece, qui laisseroient périr un malheureux pour un écu. Au contraire, l'homme qui aime vraiment les bonnes actions conserve son bien pour être toujours en état d'en faire, pour ne se point manquer à lui-même, pour n'être point à charge aux autres. Non! la dissipation n'est rien moins que l'effet de la libéralité, c'est un désordre de l'esprit qui nous ôte le jugement & le goût, & qui nous porte sans discernement & sans choix à mille dépenses extravagantes; c'est un dérangement de conduite qui faisit indistinctement tous les moyens de nous rendre misérables. La prodigalité deshonore l'esprit, comme l'avarice deshonore le cœur. Celle-ci

nous fait ignorer jusqu'au nom de toutes les vertus ; celle-là nous en interdit l'usage. Par l'une nous nous refusons le nécessaire ; par l'autre nous parvenons à l'impossibilité de nous donner nos besoins ; toutes deux également ennemies de la vraie vertu.

Tel est le progrès de la corruption sur le cœur de l'homme, que ce qui n'est que défaut ne tarde guéres à dégénérer en vice : cependant nous ne nous tenons point en garde contre ce funeste progrès : notre défaut dominant nous flate, comment nous en défier ? Nous ne craignons rien tant que de nous bien connoître. Le prodigue ne se croit que libéral, l'avare ne se croit que ménager. C'est ainsi que l'amour propre, toujours adroit, réunit dans le même point d'aveuglement deux caractéres diamétralement opposés. Défiez-vous de toute épargne qu'on peut blâmer ; défiez-vous de toute libéralité qui est hors de place ; tirez de l'avare & du prodigue de quoi former votre caractere. Soyez vraiment, soyez toujours & tout ensemble ce que tous deux se flatent d'être, & ce qu'ils ne sont pas ; ne soyez jamais ce qu'ils sont.

Si l'on supposoit de l'impossibilité à réunir les deux qualités de ménager & de libéral, mais en même-tems si l'on vous donnoit la liberté d'opter entre l'une & l'autre, je vous conseillerois de faire pancher la balance du côté de la libéralité. Je sçai que l'excessive libéralité se ruine comme le feu en consumant la matiere qui la doit entretenir ; mais enfin, défaut pour défaut, je souffrirois moins de vous voir trop peu que trop d'œconomie, persuadé que sur le chapitre de la dépense l'étourdi jusqu'à un certain point peut retourner à la raison par des réfléxions que la nécessité impose, & qu'au contraire l'avare s'enfonce toujours de plus en plus dans le bourbier. Mais pour-

quoi imaginer des incompatibilités chimériques entre les dons de l'ame & ceux de l'eſprit ? Le bon ordre eſt le don de l'eſprit, le don d'être bienfaiſant eſt le don de l'ame. Réuniſſez-les ces dons. Si la prodigalité & l'avarice ſont des contraires qui s'excluent & qui ſe détruiſent, il n'en eſt pas de même des vertus ; pas une, s'il m'eſt permis de parler d'une vertu comme d'une profeſſion, n'eſt la contradictoire de l'autre : eſt-ce que la valeur exclut le pardon d'une offenſe ? eſt-ce que l'homme ſage ne ſçauroit être enſemble homme d'ordre & bienfaiſant ?

Entre l'avarice & la diſſipation, qui de toutes les extrêmités ſont les plus vicieuſes, il eſt un milieu judicieux qu'on peut attraper : mais prenez garde que de ce milieu juſqu'aux extrêmités, il ſe trouve deux grands intervales ; l'intervale de la libéralité à la diſſipation eſt rempli de projets vains & vagues, de folles eſpérances, de confiances mal fondées, d'entrepriſes extravagantes, de confuſion & de deſordre dans ſes affaires, d'affectations ridicules à faire plus qu'on ne peut, de généroſités mal placées, de marchés inconſiderés, de partis pris ſans délibération, de l'aſſemblage de tous les mauvais goûts, de fureur pour les nouveautés, de fantaiſies trop tôt ſatisfaites ; en un mot, de dépenſes hazardées, dont la fortune ſouffre, & dont l'ame ne profite pas.

L'intervale de l'œconomie bien entenduë à l'avarice, eſt rempli de ſoucis, d'inquiétudes, de défiances & de frayeurs inutiles qui ferment l'entrée à toute autre réfléxion ; de lamentations ennuyeuſes ſur le malheur des tems & ſur les non-valeurs ; de petites attentions & des vûës baſſes ; de régularité ſervile à ſe rendre compte de preſque rien ; de détails deshonorans ; de fauſſe prudence qui fait faire moins qu'on ne

doit ; d'une mauvaiſe politique qui ſçait promettre toujours & ne donner jamais ; de timides indéciſions ſur des bagatelles ; d'éloignement pour tout ce qui peut faire plaiſir aux autres ; d'attachement exceſſif à tous ſes droits, & de ſévérité outrée à les pourſuivre ; de dureté envers tout le genre humain ; d'épargnes honteuſes & de petiteſſes qui font pitié, qui ne groſſiſſent guéres la fortune, & dont l'honneur un peu délicat ſouffre beaucoup.

Evitez, comme la peſte, ces deux extrémités qui font horreur ; mais ce n'eſt pas aſſez, évitez encore les deux intervales ; la ſottiſe eſt à droite, la honte eſt à gauche ; ne tombez pas, ayez toujours le contrepoids en main, ne perdez pas votre milieu de vûë. Quel eſt donc ce milieu ? Eſt-ce un point, eſt-ce un trait de ligne ? Je ne ſçaurois le définir ; c'eſt ce je ne ſçai quoi dont ſont faits les excélens caracteres ; & les je ne ſçai quoi ne s'explique point. C'eſt un compoſé de bon eſprit & de bon cœur : ſi c'eſt un ligne, c'eſt la ligne de la vertu : ſi c'eſt un point, c'eſt le point de perfection.

Le bon uſage du crédit & des richeſſes ne ſeroit-il point le milieu dont je parle ? En effet, les richeſſes & le crédit ſont les moyens les plus infaillibles, & de la volupté que je déteſte, & de la volupté dont je fais l'éloge. Corrompez-vous l'innocence ? vendez-vous la juſtice ? trafiquez-vous indifféremment la tyrannie & les graces ? Le pouvoir & le bien ſont de grands maux. Conſolez-vous l'affligé ? ſecourez-vous le malheureux ? aimez-vous à prôner ou à placer le mérite ? obligez-vous pour le ſeul plaiſir d'obliger ? êtes-vous toujours en garde contre les préjugés, contre les préventions, contre la ſollicitation ? alors la fortune & l'autorité ſont des grands biens : le ſeul uſage en fait donc le

prix; donc la perfection consiste principalement dans le bon usage.

Il est si naturel à l'homme de se livrer à tout ce qui le flate, qu'une prospérité toujours égale, l'abondance, les honneurs & le crédit lui paroissent le souverain bien; & voilà l'erreur. Ce sont des biens, il est vrai, mais des biens que souvent l'usage rend plus nuisibles à l'homme que ce qu'il apelle des maux. On abuse de ces biens; l'ame s'engourdit & devient pesante; tout sert d'occasion au vice: l'oisiveté en imagine les moyens, la dureté, l'orgueil ou la mollesse cherchent à les satisfaire, & le présent tient lieu de tous les tems. A tant d'ennemis, à tant de dangers, nous ne sçaurions oposer que notre vertu. Mais que peut cette vertu, déja trop impuissante sur nous, quand tous nos sens flatés se liguent contr'elle, quand il faut lutter sans cesse contre les charmes séduisans d'une constante prospérité? Plier l'humeur, dompter la volonté, amortir le feu du tempérament, moderer ses desirs, Vertu, ce sont-là vos miracles ordinaires; mais rendre juste & bienfaisant un riche accrédité, c'est votre chef-d'œuvre.

On parvient à tout par les richesses & par la libéralité; mais le bon ménage est la source la plus pure des richesses. Ce n'est pas la possession, mais le sentiment des biens qu'on possede qui fait notre bonheur; il est encore vrai que posseder beaucoup de biens ne procure pas le repos qu'on trouve à n'en point desirer: donc la modération des desirs est le plus grand de tous les biens; il est aussi le plus durable. Enfin, si nous sommes riches, soyons libéraux & bienfaisans; que sert l'abondance sans la liberalité, qu'à faire changer le bien de nature, & à resserrer ce qu'on doit répandre?

A Dieu ne plaise que j'empoisonne les dons

du Prince & les préſens de la fortune ; ce ſont des biens réels pour celui qui les a mérités. Mais, s'ils ne fourniſſent point de nouvelle matiere aux bonnes actions, s'ils ſont inutiles à la vertu, s'ils n'aident pas à la cultiver & à la mettre en œuvre, s'ils la laiſſent ſtérile, &, qui pis eſt, s'ils la corrompent, ils deshonorent tout à la fois le gratifié & le bienfaiteur, ils perdent tout leur mérite, ils dégénérent & ne me paroiſſent plus ce que je les croyois : je crains le fleuve qui ſe déborde, je mépriſe la riviere qu'on voit ſoudre & s'abîmer au même endroit. Je préfere le fumier qui engraiſſe la terre, a de prétendus avantages qui ſouillent la vertu.

Les heureux du ſiécle ſont placés entre l'abus & le bon uſage, comme les miſérables entre la patience & le deſeſpoir : je ne ſçai pas s'il eſt auſſi facile de jouir ſans abus, que de ſouffrir ſans murmure : je n'ai pas fait uſage de la premiere vertu ; je crois cependant que celui qui ſçait ſouffrir, ſçauroit jouir ; & que celui qui ſçait bien jouir, pourroit ſouffrir. L'élévation des ſentimens & la ſupériorité de l'ame, procurent ces deux dons dans un même dégré. Cela ſupoſé, la patience dans les peines, & le bon uſage des richeſſes, ſeront moins deux vertus différentes, que les fruits d'une même vertu différemment exercée : la fortune eſt un jeu du hazard ; les événemens les plus opoſés ſont à peu près de même valeur & de même mérite, quand nous ne nous laiſſons mouvoir que par la vertu.

L'homme d'affaires mange des poids verds à cent franc le litron, tandis que le batteur en grange mange du pain d'orge : tous deux vivent, & celui-ci digere mieux, dort mieux que celui-là. De même la bonne & la mauvaiſe fortune fourniſſent divers alimens à la vertu.

L'homme vertueux garde dans les disgraces sa fermeté, son égalité, sa douceur ; il attend, sans impatience, la révolution ; si elle n'arrive pas, tout le monde y perd, & sa vertu n'y perd rien ; si elle arrive, ses parens, ses amis, ses voisins, ses domestiques, les pauvres, tout le monde y gagne : que d'avantage pour la vertu ! Etes-vous riche ? donnez, répandez même, s'il le faut. Etes-vous le triste jouet des disgraces ? opposez-leur le *benè præparatum pectus*. Sur-tout ne faites pas sentir aux autres l'amertume de vos peines par l'inégalité de vos humeurs. *Rebus in arduis æquam memento servare mentem.*

Si l'homme puissant & riche savoure le plaisir de faire des heureux, s'il saisit avec une avidité voluptueuse les occasions de faire du bien, s'il les cherche, s'il les imagine, si la plus petite injustice & la dureté lui font horreur ; mon Dieu, que ses jours sont beaux, que ses nuits sont douces ! Sa destinée devient la destinée publique : il est ensemble le maître, le pere & l'ami de tous. On ne l'aime pas, on l'adore : c'est un Antonin. Mais il vaut mille & mille fois mieux n'être jamais riche, que d'être un seul jour mauvais riche : cependant combien en est-il ? Que dois-je donc penser des richesses & du crédit ? S'ils sont dangereux, puis-je les souhaiter avec tant d'empressement ? Si tant de gens en abusent, puis-je ne les pas craindre ?

Les Romains avant leur corruption sçavoient jouir moderément : le plaisir de se croire les maîtres du monde leur tenoit lieu de ragoûts, d'équipage & de drap d'or ; ils n'avoient rien de toutes nos folies, & nous avons quelque chose de la leur ; mais si les Romains haissoient le luxe, s'ils aimoient la frugalité, ils ne sçavoient pas souffrir ; la vanité supléoit à leur foiblesse, & ils mettoient de l'héroïsme à se donner la mort.

De cette époque jusqu'à nous on a mieux connu la vraye vertu. Le vertueux, utile en tout état à la République, donne des exemples de bonté dans l'abondance, de patience dans l'adversité. Mais le nombre des élûs de la fortune est bien petit ! il est donc de la prudence de se former plutôt à la vertu en butte aux disgraces, qu'à la vertu brillante par de beaux accidens.

Il pourroit arriver que le don d'user bien de la prospérité seroit toujours pour vous un don inutile : & qu'importe ? si vous sçavez soutenir les disgraces, la vie vous fournit assez d'occasions de pratiquer la vertu.

Quand on a bien réfléchi sur l'iniquité des hommes & sur l'inconstance de la fortune, on convient que la fermeté dans les disgraces est une partie de la perfection, plus nécessaire que le bon usage des richesses & du crédit : mais je suis persuadé que la plûpart des hommes ne sont moins heureux que parce qu'ils ne connoissent pas le vrai bonheur, & plus malheureux, que parce qu'ils sont trop ingénieux à grossir leurs peines. Si le soin d'éviter l'avarice & la dissipation, si la modération des desirs, si un dégoût judicieux des choses éblouissantes, si la médiocrité de la fortune ; en un mot, si la justesse de l'esprit & la bonté du cœur étoient les principes de notre félicité, nous nous croirions plus heureux, & nous le serions en effet.

Du bien? J'en aurois moins que j'en aurois assez ;
A qui vit sans desirs en faut-il davantage ?
(L'Abbé Regnier.)

De même, si nous avions apris à ne compter sur rien, si nous sçavions nous attendre à tout événement & nous y accommoder, si nous nous préparions par avance aux revers de la fortune & aux amertumes de la vie, si nous avions la

précaution de nous roidir contre les disgraces les plus rudes avant qu'elles nous arrivent, nous ne serions pas abattus au moindre évenement, nous ne nous croirions pas si malheureux, & dès-là nous le serions moins.

Le bonheur ou le malheur sont le partage de la vie de l'homme. Dans le bonheur, jouissez plus souvent, plus long-tems, plus innocemment; dans le malheur, souffrez plus rarement, moins amérement, & moins de tems; en un mot, soyez plus heureux dans la prospérité, moins malheureux dans la disgrace.

Pour être plus heureux, jouissez à tous momens des miracles de la nature, sentez le prix des biens qui vous sont les plus propres, ne vous repaissez point de chimeres, ne laissez point empoisonner le bonheur de vos jours par des desirs vains & vagues, renfermez-vous dans votre état, resserrez-vous dans la jouissance de ce qui vous appartient, contentez-vous du nécessaire, mais du nécessaire pesé au poids de la sagesse & de la modération. Si la fortune vous fait part de son casuel, profitez-en; mais ne le prenez pas pour un fond inaliénable; & si, après un sourire d'un quart-d'heure, si, même après des faveurs plus constantes, la folle vient à vous tourner le dos, sçachez vous retrouver où vous étiez. Voilà tout le fin de ma morale, & tout le sortilége de ma volupté.

Je crois vous avoir déja découvert la moitié de la pierre philosophale, en vous rendant plus heureux par la jouissance mieux entendue de ce qui vous apartient. Achevons d'en déterrer le reste, en vous rendant moins malheureux dans vos malheurs. Ce secret que j'apelle le grand œuvre, dépend de l'efficacité de trois réfléxions: Ne nous faisons point de peines d'imagination. Prévoyons les vraies disgraces avant qu'elles nous arrivent: quand elles arrivent, sentons-en l'utilité.

Rien

Rien de plus constant, qu'il est des disgraces chimériques comme des maladies imaginaires. On voit des gens toujours chagrins qui n'ont pas le plus petit sujet de l'être ; les uns s'affligent pour une bagatelle, & sont toujours tout prêts à s'affliger de tout, ce sont les faux délicats : les autres, qu'on seroit en droit de féliciter, paroissent, à leurs manieres & à leur ton de voix, toujours vraiment affligés, ce sont les grondeurs, les hommes brusques, les humeurs atrabilaires ; & il en est qu'on voit passer dans un instant d'une joye outrée à une sombre tristesse, sans avoir eu lieu de rire ni de pleurer ; on leur voit des bizarreries, des mouvemens convulsifs de joie impétueuse ou de violent chagrin, qui ne sont fondés sur rien, & qui montrent à la fois la petitesse de l'esprit & de l'ame ; ce sont les humeurs inégales dont je vous ai parlé. Examinez bien la prétenduë cause de votre chagrin, & vous verrez quelle ne réside pas dans l'événement qui vous attriste, mais dans votre fausse délicatesse, mais dans la dureté, & peut-être dans la férocité de votre caractere, mais dans l'inégalité de votre humeur. Une femme n'a jamais rien vû de si laid que sa rivale, fût-elle belle comme un Ange, & nous ne connoissons rien de si beau qu'un beau songe ; donc l'illusion & la prévention font presque toujours nos peines & nos plaisirs. C'est ce qui a fait dire à Madame Deshoulieres en stile marotique,

Opinion chez les hommes fait tout.

Il est une espece de frénétiques qui auroient toutes les raisons du monde de se croire heureux; santé, fortune, honneurs, ils régorgent de tous les biens : rien enfin de tout ce qui les compose ne dérange leur félicité. Cependant vous croiriez que tout leur manque : ce ne sont que mur-

mure, que réflexions inquietes, que frayeurs extravagantes. Ils ne sçavent point être heureux dans le bonheur; une prudence meutriere empoisonne toute leur vie, & la crainte des malheurs, qui, vraisemblablement ne leur arriveront jamais, est pour eux un malheur effectif. Cette bizarrerie a donné lieu à un bon mot du Chevalier de Cailli.

Par la grace du Ciel ils ne sont pas venus
Ces maux dont vous craigniez les rigueurs inhumaines;
Mais qu'ils vous ont couté de peines,
Ces maux que vous n'avez point eus!

Cette fausse prudence a été blâmée dans tous les tems, par gens de bon esprit. Si le stile est différent, la vérité est toujours la même. Il y a cent cinquante ans que Montagne disoit à ses contemporains : *Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au-delà. La crainte, le desir, l'espérance nous élancent vers l'avenir; & nous dérobent le sentiment & la considération de ce qui est pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. Calamitosus est animus futuri anxius.* Et c'est encore une pensée d'Horace. *Carpe diem, &c.*

Dès que notre raison commence à poindre, aprenons à réfléchir, à connoître les hommes, & à prévenir les événemens. Soyons assez sages pour juger sainement de tout ce qui nous arrive; aimons-nous assez pour ne nous point chagriner à propos de rien; soyons si foibles & si doux, que notre commerce ne paroisse pas aux autres une peine effective; soyons mesurés dans nos mouvemens, & gardons-nous d'être d'un moment à l'autre si différens de nous-mêmes, que nos amis soient toujours dans l'embarras de décider en nous abordant, s'ils doi-

vent ſe réjouir avec nous, ou s'ils doivent nous plaindre.

Il eſt vrai que les hommes les plus égaux, les plus ſages, même les plus gais, ont quelquefois, & ſans ſçavoir pourquoi, des ſentimens de chagrin involontaires. L'eſprit eſt comme envelopé de nuages, l'ame eſt dans l'inquiétude & dans l'agitation; mais cette eſpece de maladie, ce dérangement de l'intérieur n'eſt qu'une fiévre éphémere : Si vous êtes jamais dans la criſe, courez vîte à quelque amuſement qui vous flate; au lieu de vous plonger dans le ſombre, cherchez à vous diſtraire : ces ſortes d'orages ne durent pas long-tems; un peu de plaiſir, & beaucoup de raiſon, ramenent bien-tôt la bonace.

Je viens aux diſgraces réelles, & je ſoutiens que les chagrins les plus amers étant prévus, perdent bien de leur amertume. Il eſt vrai que toute la prudence humaine ne ſçauroit nous garantir de certains malheurs. Alors faiſons comme Horace, eſpérons que l'orage dont nous ſommes ſurpris, paſſera vîte : & pendant qu'il dure, envelopons-nous de notre vertu.

Quelque triſte que puiſſe être votre ſituation, ne fatiguez jamais le public du détail de vos peines. Il y a du diſcernement à connoître ſes fautes, de la franchiſe à les avouer, de la juſtice à les réparer; & il n'y a que de la puérilité à ſe plaindre de ſes malheurs. Vouloir s'en diſculper, c'eſt orgueil; en murmurer, c'eſt inſulter à la Providence.

Si vous penſez par avance à tous les accidens qui pourront vous ôter cet emploi de conſéquence, qui a fait ſi long-tems votre eſpoir le plus doux; ſi vous penſez combien vous y aurez de chagrins de toute eſpece à dévorer; ſi vous prévoyez tous les deſagrémens qui pour-

ront suivre ce mariage que vous souhaitez avec trop de vivacité : si, au lieu de vous faire un plan de dépense fixe, mais ridicule, vous avez sçu prévoir que cette terre pourroit diminuer d'un quart, que cette charge seroit taxée, que vos revenus pourroient souffrir la réduction d'un cinquiéme : n'est-il pas vrai que toutes ces réfléxions produiront en vous des effets merveilleux ? de la justesse dans vos vûës, de la modération dans vos desirs & dans votre dépense, & de la fermeté dans les disgraces ? Il n'est permis qu'à un fou de se flater de ne souffrir jamais : Socrate dit qu'un homme d'une longue vie sans infortune, est une fable. Enfin, vous aimez la vie innocente, mais commode : vous êtes chrétien, vous êtes raisonnable. Je vais vous démontrer que les disgraces sont utiles à la Religion, à la raison, à la fine volupté.

Je vous ai supposé tantôt au milieu de ces traits affreux, où l'iniquité des hommes & l'inflexibilité de la fortune paroissoient liguées contre vous ; je ne sçaurois imaginer de situation plus triste : aussi, rien ne seroit plus propre à terrasser la Philosophie, si la Religion ne la soutenoit. Retracez-vous & réunissez toutes les especes de malheurs, dont je vous ai menacé ; ajoûtez-y, si vous le voulez, le déchaînement d'un monde entier contre vous ; n'avez-vous pas une ressource infaillible dans le témoignage de votre innocence & de votre honneur ? Vous vous êtes accoutumé à réfléchir, vous vous êtes armé, par précaution, de résignation & de patience ; que pourront donc l'injustice & le malheur conjurés contre le Philosophe Chrétien ? J'aime à croire avec vous que vous n'aurez point à soutenir d'affreux malheurs ; peut-être même les soutiendriez-vous par vanité, si ce n'étoit par la force de votre esprit & par votre résigna-

tion : mais vous ne ſçauriez réſiſter à la bizarrerie, à la mauvaiſe humeur, aux manieres fantaſques ou petites de ceux avec qui vous êtes forcé de vivre. Ne voyez-vous pas que vous donnez dans la chimére ? Si vraiment vous avez de la vertu, opoſez le deſintéreſſement à l'avarice, l'égalité d'humeur à la bizarrerie, la douceur à la brutalité, de grands ſentimens aux petites manieres, & la patience aux mauvais traitemens ; vous en ſouffrirez moins : &, ſi vous avez le fond de vertu que je vous ſouhaite, vous ne ſouffrirez point.

L'homme toujours heureux ne prend guéres le goût des bonnes actions, & charmé du préſent, il perd aiſément l'avenir de vûë. Mais Dieu miſéricordieux lui ſuſcite un malheur qui le réveille, & la diſgrace fait ſur lui ce que la ſeule raiſon n'auroit pas fait. Tandis que nous ſommes ſéduits par une abondance univerſelle, par une réputation floriſſante, par une ſanté parfaite, par une conſtante proſpérité, nous marchandons toujours à nous tourner au bien, & le marché ne ſe conclut jamais ; mais de tems en tems une petite touche d'adverſité nous ramene à nos devoirs, un revers nous détermine. Convenons donc qu'il eſt d'heureux malheurs, ſans leſquels l'honnête homme, content d'être homme d'honneur, ne penſeroit gueres à devenir homme de bien. Non, mon Dieu, s'écrie le Pere Cheminais dans ſon Sermon ſur la patience chrétienne, tant que vous ne ferez que des heureux, vous ne ferez que des ingrats !

Dans ces criſes qui ébranlent notre ame, diſons-nous : Si je ſuis affligé, Dieu a ſes raiſons. En effet, Dieu tire tous les jours nos avantages de nos pertes, & ſouvent une legere affliction produit une félicité éternelle. D'ailleurs, ſi les afflictions ſont des châtimens du Ciel, doit-

on s'étonner qu'elles ſoient ſans nombre, puiſque celui des coupables eſt infini ? Et ne doit-on pas ſouffrir patiemment ce que l'on a mérité avec juſtice ? Avons-nous la moindre incommodité, nous avalons ſans peine tout ce qu'il y a de plus dégoûtant ; nous n'écoutons plus la répugnance naturelle ; les remédes les plus amers deviennent faciles à prendre pour le recouvrement de la ſanté. Comparons une félicité trop conſtante à un eſtomac trop chargé. A l'homme toujours plongé dans la bonne fortune ; au ſenſuel toujours heureux, les diſgraces deviennent un remède néceſſaire pour préſerver ſon ame de la léthargie que cauſe preſque toujours le bonheur continuel. Les diſgraces ſervent à l'ame, comme les remédes au tempérament.

Le plus malheureux des hommes ne laiſſe pas de trouver quelques beaux jours. Chaque événement nous prouve la viciſſitude des choſes, & il n'eſt point de maux que la Religion ne puiſſe adoucir.

Ainſi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos deſtinées
Eſt marqué de joie & d'ennuis.
Le Ciel par un ordre équitable
Rend l'un à l'autre profitable ;
Et dans ces inégalités
Souvent la Sageſſe ſuprême
Sçait tirer notre bonheur même
Du ſein de nos calamités. (M. Rouſſeau.)

Je vous ferois tort ſi je m'amuſois long-tems à vous prouver ce que les plus imbéciles ou les plus endurcis n'oſeroient ne pas croire. Il n'eſt perſonne qui ne convienne que les diſgraces nous ſont très-utiles par raport à la Religion : Mais ſi votre réſignation avoit encore beſoin

d'être fortifiée, ſongez combien ſont grandes les bontés de Dieu pour nous, de nous rendre méritoire l'acceptation des peines qu'il n'eſt pas en nous d'éviter. Ce n'eſt pas aſſez : je ſoutiens auſſi que les diſgraces ne ſont pas moins utiles à la raiſon.

On avoit beau dire à ce jeune Homme : Devenez homme. Vous verra-t-on toujours des airs efféminés ? ne vous occuperez-vous que de vos cheveux ou d'un bout de ruban qui aſſortiſſe ? Quoi ! une toilette & des mouches ! cela fait horreur. Rien ne pouvoit le guérir : il ne craignoit rien tant que la bonne compagnie ; un bon livre lui faiſoit peur ; il ne vivoit que pour quelques foles qui lui aplaudiſſoient ; en un mot, c'étoit un homme ſans caractere, & qui raſſembloit toutes les parties de la fatuité : enfin, une petite vérole infecte toute la Ville, & vient ſaiſir le blondin : les traits, le teint, rien n'eſt épargné : Quel ravage, quel affreux changement ! A cet homme, qui n'avoit apris qu'à faire le beau, il faut un hyver tout entier pour devenir ſuportable : Les coquettes n'en veulent plus ; il eſt forcé de recourir à des femmes ſages, & de reclamer le commerce des honnêtes gens. Il a perdu ſes cheveux, mais il a gagné de la raiſon ; il eſt devenu laid, mais il eſt devenu homme. Le troc eſt-il mauvais ? C'eſt le prodige de la petite vérole.

Raprochez les contraires, ils en brilleront plus ; c'eſt un axiome. En effet, les fatigues donnent un plus grand mérite au repos : les orages, les écueils, tous les riſques d'un long & pénible voyage, ſont un lieu délicieux du moindre port. Quand, ſurpris en chemin d'un vent impétueux & d'une grêle affreuſe, vous ne vous connoiſſez, dans une nuit obſcure ; qu'à la lueur des éclairs, & qu'enfin vous ar-

rivez au gîte (gîte qui à tout autre heure vous paroîtroit plutôt une tanniere qu'une maiſon) vous vous trouvez logé fort à votre aiſe, & vous ſoupés délicieuſement avec du bœuf froid. Quand vous êtes débarraſſé du Procureur, de l'Avocat, du Juge & de tout l'attirail de la chicanne, la tranquilité vous devient bien chere. Quoiqu'il en coûte, c'eſt un grand bien d'avoir franchi ce torrent d'iniquité. Tout ce qui afflige, a ſon contraſte qui conſole; les peines de la vie en relevent les agrémens, comme les ombres dans un tableau font ſortir les couleurs.

Ce qui nous flate le plus, c'eſt de paſſer de la privation à la jouiſſance, & de la peine au plaiſir : ce qui ne nous paroiſſoit qu'un plaiſir médiocre, quand nous en jouiſſions ſans obſtacle & ſans interruption, ne devient-il pas très-piquant après la diſgrace qui nous en auoit privé, ou qui nous en avoit ôté le goût ? Convenons-en à la honte de notre raiſon : quand nous ſommes toujours également heureux, nous ne croyons plus l'être. Donc la vraie volupté doit beaucoup aux diſgraces.

Une maladie douloureuſe, ou qui menace nos jours, eſt un accident des plus triſtes; cent & cent cauſes différentes nous y expoſent à tous momens : cependant nous n'en ſommes point effrayés tandis que nous jouiſſons d'une ſanté parfaite. Telle eſt notre inattention ſur notre état, que nous ne ſentons point le prix de cette ſanté, & que nous ne craignons point le mal qui eſt ſi proche : nous ne ſentons point le plaiſir d'être exempts d'une grande peine, & nous jouiſſons ſans goût du plus précieux de tous les biens : enfin, il vient une fiévre qui nous allarme, & bien-tôt la convaleſcence ramene le plaiſir, & le rend plus piquant : voilà l'utilité de la diſgrace.

Voulez-vous voir un homme que trop de ſenſualité rend fort incommode ? c'eſt ce teint fleuri qui rafine ſur les mets les plus délicats, & qui trouve inſipide tout ce qui n'eſt pas d'un goût le-plus exquis ; les plus fins côteaux ne ſont pas ſi voluptueux. Il eſt pris d'une indigeſtion violente, & le mal devient ſérieux. Quel nouveau regime obſervera-t-il ? enfin, le tempérament réſiſte, & après une abſtinence d'un mois, il commence à ſuccer un jaret de veau ; on lui permet de rougir ſa tiſanne, & il convient qu'il n'a jamais vécu avec tant de volupté.

Qu'un homme riche & inquiet devienne goutteux, il ne ſouhaitera d'autre ſatisfaction que la liberté de faire un tour dans ſon jardin ; avant qu'il eût connu les douleurs, il deſiroit tout, il avoit tout & ne jouiſſoit de rien. La goutte le reſigne, le détrompe, lui aprend à jouir ; trois eſpeces d'utilité dans la même diſgrace.

Il eſt donc vrai que par les diſgraces la Religion nous réveille, nous éclaire, nous ſoumet & nous ſoutient ; que la raiſon détrompée juge plus ſainement des objets, & en ſent mieux la valeur ; & que l'ingénieuſe volupté perfectionne notre réſignation & notre conſolation, en ce qu'elle nous promet le retour de la ſanté ou de la bonne fortune : notre goût éguiſé par la privation, reprend une ſenſibilité nouvelle pour les plaiſirs innocens. Ces principes étant bien conſtans, apliquons-nous le précepte d'Horace, ne nous déconcertons pas dans l'adverſité.

S'il eſt vrai, comme je crois l'avoir démontré, que les peines & les diſgraces, de quelque eſpéce qu'elles ſoient, ont leur utilité, je ne ſçaurois pardonner aux hommes de s'en laiſſer abattre. Je n'exige pas qu'on ſoit inſenſible à ce qu'elles ont d'affligeant & de rebutant, ce

ſeroit demander trop à la nature, & je me défie un peu d'une fermeté ſtoïque. Soutenir qu'on ne ſouffre jamais, ce n'eſt pas guérir le mal, ce n'eſt pas adoucir la douleur, c'eſt l'enveloper du menſonge. A une peine réelle, n'oposez point une fauſſe vertu.

Si vous voulez que je m'explique
Sur la morale de Zénon,
Et ſur les Sages du portique
Qui furent d'un ſi grand renom;
L'inſenſibilité ſtoïque
N'eſt qu'une vertu chimérique,
Et moins une vertu qu'un nom.
Dans la ſociété publique,
Il faut des vertus de pratique
Et non des êtres de raiſon. (L'Ab. Regnier.)

Songez encore une fois que vous ne ſouffrez que pour n'avoir pas prévu le mal, ou que l'ayant prévu, vous n'avez pas pris les meſures convenables pour vous en garantir. Songez que, ſi vous ne ſouffrez que par le tort des autres, vous n'êtes pas le plus à plaindre; & que, ſi vous vous êtes attiré votre diſgrace, le châtiment vous étoit néceſſaire pour vous rendre plus attentif. Si vos peines partent d'une imagination mal ordonnée, ou d'une fauſſe délicateſſe, vous devez promptement vous guérir, ſinon par vertu, du moins par amour propre, & dérober au public la connoiſſance de la chimere qui vous tourmentoit. Si vos peines ſont réelles, êtes-vous raiſonnable de rapeler ſans ceſſe à votre eſprit l'idée qui vous afflige? N'y a-t-il pas plus de ſageſſe à vous ſouſtraire à la douleur, qu'à vous y livrer? pouvez-vous réſiſter à Dieu? deviez-vous compter que les hommes ſeroient juſtes, ou que la proſpérité ſoit conſtante? Je vous paſſe quelques jours de

douleur dans vos afflictions les mieux fondées ; après ces premiers jours, quittez la solitude, courez à vos amis, aux spectacles, à la musique, & fixez-vous aux amusemens que vous sçavez les plus propres à étourdir votre douleur ; défaites-vous de cette amere sensibilité que vous croyez follement une vertu, & songez que la démonstration d'une douleur trop vive & trop longue est hypocrisie ou foiblesse.

On comprend bien qu'en proposant comme un secours efficace l'usage des plaisirs, je ne prétends pas que dans les grands événemens on en sauve moins les droits de la bienséance ; mais enfin, je vous le répete, soyez mesuré dans vos peines comme dans vos plaisirs, n'abusez point des uns, n'aggravez pas les autres ; c'est le moyen de vous réjouir mieux & de souffrir moins.

Vous m'arrêtez, & vous me demandez si l'homme est assez maître de ses mouvemens pour se réjouir plus ou moins : cette question influe sur les points les plus importans, & ce n'est point à moi de la traiter. Je répondrai seulement, que le plus funeste de tous les préjugés, c'est de croire que l'impulsion trop vive du premier mouvement, serve à justifier les fautes que ce mouvement fait commettre. L'excuse que les libertins croyent tirer du premier mouvement, n'est qu'une solution sophistique, par laquelle ils se flatent en vain de ruiner l'autorité du libre arbitre, & d'en éluder les conséquences. Si vous voulez toujours éviter l'égarement dans vos sentimens & dans votre conduite, gardez-vous bien de l'esprit erroné qui cherche à philosopher faussement contre les maximes les plus saintes. La malignité & l'erreur n'ont pas manqué dans tous les tems d'orner d'une fausse sublimité ce qu'elles ont de dangereux & de ri-

TAYLOR OXFORD

dicule ; & à force de mauvais esprit, on donne un air captieux à ce qui n'est pas soutenable. Laissez cette misérable ressource aux Novateurs, tenez vous en à ce qui est simple & juste ; tout principe qui méne au meilleur & au plus sûr est le plus vrai, & j'admets comme un principe certain qui dépend de nous, non pas de changer la nature des événemens, mais de les prévoir, d'en mieux juger & de les mieux prendre. Je ne laisse pas de convenir qu'il en est de si bizarres & de si extraordinaires, que l'homme le plus sage & le plus fort se trouve déconcerté.

Aprenez à tirer du fruit de tout ; connoissez les vrais plaisirs, vous verrez qu'ils ne consistent que dans la tranquilité intérieure : jouissez de ce que vous avez, que la sagesse & la libéralité en soient les œconomes ; ne comptez ni sur les hommes ni sur la fortune ; pesez & modérez vos desirs ; évitez sur toutes choses de vous faire des monstres pour les combattre ; & de vous livrer à des peines qui ne partent que d'une imagination tristement égarée ; ne faites point la guerre au destin, ni à la nature humaine ; ne vous plaignez que de votre disposition, & rectifiez-la. Par ce moyen vous vous rendrez heureux avec peu, vous menerez une vie douce, unie & tranquile. Loin d'être accablé par des disgraces de votre façon, vous acquererez assez de fermeté pour n'être point ébranlé par les accidens qui méritent vraiment le nom de disgraces.

CHAPITRE VII.

Du mariage ; de ce qu'on doit à ſes proches, à ſon prochain, & à ſes amis.

SI les hommes y penſoient bien & s'ils étoient de bonne foi, ils conviendroient que preſque toutes leurs diſgraces ne viennent que de leur inattention à remplir leurs devoirs à l'égard de leurs proches, de leur prochain & de leurs amis ; cependant nos devoirs à l'égard de nos proches ſont bien plus de précepte que de conſeil. La Nature, de concert avec la Religion, exige de nous tout le reſpect, toute la tendreſſe & toute la reconnoiſſance dont nous ſommes capables envers nos peres & nos meres ; nous devons toute notre attention à l'éducation & l'établiſſement de nos enfans ; la juſtice, la prudence & le ſang nous doivent rendre officieux envers tous ceux à qui la parenté nous attache, dans quelque degré que ce puiſſe être. Si nos obligations à leur égard ſont un peu moins étroites, ils ne laiſſent pas d'avoir des droits ſur nous, & nous nous faiſons tort à nous-mêmes quand nous cherchons dans un degré de moins une excuſe à notre dureté.

Tous ces devoirs ſont fort eſſentiels, mais ceux du mari & de la femme ſont les premiers de tous & les plus importans. De la maniere de vivre entre le mari & la femme dépend le bonheur de leurs jours ; leur bonheur ou leur malheur influe néceſſairement ſur la famille. Pourquoi donc néglige-t-on des devoirs ſi inviolables ? pourquoi ne les rempli-t-on qu'avec contrainte, ou tout au plus par bienſéance ? pourquoi de tant de mariages en trouve-t-on ſi peu dont les contractans ſoient long-tems ſa-

tisfaits ? c'eſt que nous ne travaillons point à nous rendre heureux.

L'union intime qui devroit regner toujours entre le mari & la femme eſt l'image de celle qui regne depuis dix-huit cent ans, & qui regnera juſqu'à la conſommation des ſiécles entre Jeſus-Chriſt & ſon Egliſe ; cependant, ni la ſainteté du Sacrement, ni l'importance de ſes ſuites, ni le goût de la vraie volupté, ni tant d'expériences ſur les déſordres d'un mariage mal aſſorti, rien de tout cela ne nous réveille ſur nos vrais intérêts : on ne peut donc aſſez déplorer l'aveuglement des hommes, de ce qu'ils font avec tant d'étourderie un marché auſſi important, & de ce que, quand ce marché eſt fait, ils ſe donnent ſi peu de ſoins pour s'épargner le chagrin de s'en repentir.

Je ſçai que l'homme du monde le plus ſage & le plus prévoyant peut être trompé, & que la femme qui mérite le plus peut être la plus malheureuſe : mais du moins ayons la conſolation de ne pouvoir imputer notre malheur qu'à la corruption générale, & de penſer que nous ne nous le ſommes attiré ni faute de réflexion, ni par le déréglement de notre conduite. Il faut donc, & bien réfléchir avant le marché, & ſe bien conduire après pour n'avoir rien à ſe reprocher. Je ne prétends pas épuiſer la matiere ſur toutes les réflexions qui doivent précéder l'engagement ; ni ſur les ménagemens qui doivent le ſuivre ; mais puiſque cet article eſt des plus importans de la ſocieté civile, je dois le traiter au moins legérement.

On n'a jamais tant vû de mauvais mariages que depuis qu'on eſt devenu plus attentif à la dot qu'à l'honneur & à la vertu. Il faut que la figure plaiſe, mais il faut s'attacher par préférence au caractere & à l'éducation. Sur tout

alliez-vous avec de parfaitement honnêtes gens, chez qui la probité fut dans tous les tems héréditaire & sans tache.

Après cette premiere considération, la plus importante de toutes, j'en exige une seconde. Elevez-vous, mais ne vous élevez pas dans vos desseins jusqu'à perte de vûë. De trop grandes idées ne marquent pas un esprit juste : mais des idées basses ou trop communes montrent un génie borné, & sentent la petitesse. Les Allemands ont proscrit les mesalliances : on se trouve quelquefois dans un tel degré d'élévation ou dans une situation si embarrassante, qu'on peut bien ne se pas déterminer toujours sur la même régle ; mais quelques exemples justifiés par des circonstances particulieres n'influent pas sur le commerce général. Il est décidé que de grandes alliances sont d'un grand prix : l'homme entendu les met à profit dans la bonne & dans la mauvaise fortune ; le mérite seul ne nous éleve point aux grands emplois, la probité seul ne nous garantit pas toujours de l'iniquité des hommes : & combien est-on flaté par la protection d'un homme puissant en qui la voix du sang parle pour nous ?

Je conviens qu'avec de beaux titres & des parens illustres, on peut se trouver réduit à trop peu de fortune ; aussi je n'exclus pas la dot ; je veux seulement qu'on ne préfére pas les diamans du temple aux pierres précieuses. Avec une femme qui a de grandes qualités, l'esprit noble & juste, beaucoup de raison & d'attention, la dot grossit tous les jours : au contraire, avec une folle, qui ne doute de rien, & dont le pere est prodigieusement, mais nouvellement, riche, toutes les successions sont mangées avant qu'elles arrivent, & le vieux patrimoine est bien-tôt entamé. Ce que j'ai dit des familles vertueuses &

de la préférence que mérite la distinction du sang, ne peut-être regardé que comme des réfléxions générales. Ce n'est pas assez, je veux qu'on en fasse de particulieres, & qui soient, pour parler ainsi, plus personnellement intéressantes.

La vertu d'une fille de qualité, née des plus honnêtes gens du monde, n'est peut-être pas la vertu qui m'est propre. Un homme d'esprit ne peut pas s'accommoder long-tems d'une belle & bonne stupide, il faut qu'elle ait au moins un peu de raison. Un homme d'une moindre élévation de génie, simple & franc, se dégoûtera bien-tôt des petits détours d'une spirituelle artificieuse. A l'homme rangé, ni joueuse, ni femme dissipée; à l'homme doux, point d'emportée; au ménager, point de prodigue & encore moins d'avare; à l'homme égal, point de capricieuse; en un mot, je veux absolument qu'on examine, qu'on connoisse & qu'on trouve dans le caractere un peu de simpathie, ou, si on l'aime mieux, une espece d'assortissement qui produise enfin la convenance des humeurs.

Il est vrai que, quand on veut épouser, on ne se montre pas tel qu'on est, & que l'envie de plaire & de s'établir sert quelquefois de vernis à des défauts cachés; mais l'objection même me sert d'un nouveau principe. Que des amans devenus époux conservent bien ce vernis précieux, qu'ils ne dévelopent jamais leurs foiblesses, tant que vous prendrez soin de cacher vos défauts, vous aurez envie de plaire, & vous plairez toujours.

La Bruyere, que je ne crois pas avoir été fort partisan du beau sexe, ni très-curieux d'engagement, demande si l'on ne pourroit pas découvrir l'art de se faire aimer de sa femme. Mais, en homme poli, il n'a hazardé cette proposition qu'après s'être étonné de ce qu'un mari qui rassemble tous

les vices du cœur & de l'eſprit, tous les défauts de l'humeur & des manieres, & toutes ſortes d'inattentions & de négligences, oſe ſe flater de deffendre le cœur de ſa femme contre tout ce qu'un galant adroit peut mettre en œuvre pour plaire.

Je réponds à la queſtion par l'objection même, & le ſecret que la Bruyere cherche eſt tout trouvé. Il n'y a qu'à ſupoſer un mari diamétralement opoſé au hibou dont il a fait la peinture, trouver à ce mari une femme qui aporte à la communauté même goût, même raiſon, même attention, même politeſſe, même droiture & même vertu, & l'aſſemblage ſera parfait.

Dans la vûë de me tenir toujours en garde contre mes propres foibleſſes, & ſur-tout contre mon inconſtance, je commencerai par choiſir un ſujet dont la vertu ſupérieure à la mienne puiſſe me ſoûtenir : je me garderai bien de contracter par une paſſion trop vive : ce qui eſt trop vif ne dure pas. Ce n'eſt pas que j'excluë l'amour du mariage ; au contraire, je crois qu'il en faut un peu en épouſant, & beaucoup après avoir épouſé. Ce n'eſt que pour les libertins & les hommes déraiſonnables que le mariage devient le tombeau de l'amour. Je veux donc que l'amour ſoit plutôt la ſuite que le motif du mariage ; je veux un amour produit par la raiſon, un amour où nous faſſions entrer la connoiſſance & le goût de nos devoirs, & non pas un amour extravagant qui ne fait faire que des folies. Il n'apartient qu'aux hommes corrompus de croire qu'un amour raiſonnable ſoit un paradoxe.

On voit des gens ſe marier par des vûës de protection ou de fortune, mais ſans eſtime mutuelle, ſans conſidération, ſans goût. La corruption du ſiécle apelle ces ſortes d'engagemens, des mariages de raiſon ; cependant on voit peu

de ces mariages réuſſir. D'autres s'engagent ſans autre motif que le deſir de ſatisfaire une paſſion violente qu'ils n'ont pas pris la peine de maîtriſer; mais ſouvent avant que l'année ſoit finie la paſſion eſt uſée, il ne reſte que des regrets. Dans le premier cas, ce n'eſt point raiſon. C'eſt orgueil c'eſt avarice; dans le ſecond cas, ce n'eſt point amour raiſonnable, c'eſt une ſorte d'amourette ſur laquelle on tâche de juſtifier la foibleſſe de ſon cœur par une plus grande foibleſſe d'eſprit: mais par quel endroit peut-on être juſtifié, quand le cœur & l'eſprit ſont complices?

Prenons donc bien garde à ne pas confondre le fol amour qui fait faire un ſot mariage, avec l'amour raiſonnable qui maintient le bon ordre, & ranime les douceurs d'un mariage bien concerté. Je ne ſçaurois m'empêcher de dire ici que les hommes font un uſage bizarre de leur raiſon, d'aporter tant de prudence dans le marché d'un tableau, tant de précautions dans l'achat d'un arpent de vigne, tant d'adreſſe & d'eſprit dans l'éclairciſſement d'une queſtion, & tant d'extravagance dans la concluſion d'un mariage: on ſçait pourtant bien que le contrat de mariage eſt le principe de tous les contrats; par conſéquent le plus important de tous.

Commençons donc par refléchir ſur la néceſſité de connoître & de ſentir l'importance de ce contrat; enſuite, faiſons-nous honneur & plaiſir d'en exécuter les conditions; accoutumons-nous à penſer que tous les hommes ſont obligés de ſe paſſer quelque choſe les uns aux autres, & que nous ne ſommes tous que plus ou moins imparfaits: par-là nous nous épargnerons la peine que pourroit nous cauſer la découverte de quelques défauts que nous n'aurions pas aperçus. Dans le vrai, c'eſt exiger beaucoup que de vouloir une femme accomplie par l'eſprit, par

le cœur, par l'humeur & par les manieres. La raiſon dans une femme peut ſupléer à biens d'autres qualités, c'eſt ce qui décide le ſuccès de l'engagement. D'un tel lien naîtra infailliblement l'amour entre le mari & la femme, & de leur bonheur celui de leur poſtérité.

Un homme depuis ſeize ans juſqu'à vingt-cinq, veut une belle femme, depuis vingt-cinq juſqu'à trente, une jolie femme; après trente ans, une femme raiſonnable. Ce changement de goût eſt juſte, il eſt le fruit de la raiſon & de l'expérience, qui aprennent à connoître la valeur des choſes. Une femme ragoûtante & raiſonnable raſſemble le mérite des deux ſexes. Si nous ne pouvons pas tout avoir, ſur-tout ne manquons pas la raiſon; la beauté eſt de tous les biens le plus dangereux & le plus fragile. Il faut ſe ſervir du jugement & non pas des oreilles ou des yeux pour choiſir une femme.

Pour entretenir cette ſorte d'amour que je ſouhaite dans le mariage, ne vous attachez jamais qu'à une femme qui mérite toute votre eſtime; & pour tous les biens du monde, n'épouſez pas celle que vous n'eſtimez pas: l'eſtime ſeule doit ſuffire, & ſuffit entre un fort honnête homme & une aimable femme qui ne ſont qu'amis; & s'ils le ſont au point de vouloir bien s'épouſer, ils s'aimeront aſſez, j'en ſuis bien ſûr.

Paſſez-vous de la beauté, vous n'en aurez que moins de matiere à l'inquiétude, votre femme cherchera à vous dédommager d'ailleurs, mais auſſi que rien ne vous dégoûte dans l'extérieur; une folle doit être parfaitement belle, la nature lui doit cette compenſation; mais pour une femme de mérite, c'eſt aſſez que le néceſſaire de la beauté, une grande propreté, un air noble, voilà tous les agrémens qu'on doit

raiſonnablement ſouhaiter dans une femme eſtimable.

Je ne crois pas qu'il ſoit plus difficile de continuer à être heureux dans le mariage, que de le devenir par le ſecours des précautions qui doivent le précéder : il eſt vrai que rien n'eſt plus ſaint ni plus rare que d'aimer ſa femme. Je n'ai pas beſoin de traiter ces deux points, ils ne ſont que trop reconnus ; mais ſi le plaiſir eſt conforme à la Loi, il en eſt plus pur ; & s'il eſt rare, il en eſt le plus exquis. J'ajoûte même, ſans craindre la raillerie des mauvais plaiſans, que le plaiſir d'aimer ſa femme eſt ſans contredit le plus flateur de tous les plaiſirs. Cette propoſition ne ſouffriroit pas de difficulté, ſi les folles paſſions avoient moins de pouvoir ſur les hommes.

Si votre femme eſt née de parens vertueux, ſi ſa condition eſt au moins égale à la vôtre, ſi elle ſoutient un bon caractere par d'agréables dehors, vous n'avez qu'à être raiſonnable, vous ſerez parfaitement heureux, & vous le ſerez toujours ; mais, ſi vous vous livrez à l'inconſtance, vous empoiſonnez cette félicité ; vous n'êtes plus un voluptueux, vous êtes un fou & un homme injuſte. Ici l'homme dérangé me traite tout bas de ridicule, & il a raiſon ; ſon aveuglement ne lui permet pas de trouver mon raiſonnement juſte. Mais qu'il retourne à ſa femme de bonne foi, & il trouvera ma réfléxion judicieuſe.

Nous jurons à notre maîtreſſe comme à notre femme de les aimer toujours. A l'égard de la maîtreſſe, c'eſt un jargon du fol amour ; à l'égard de la femme, c'eſt une promeſſe ſérieuſe. Quand cette parole couteroit un peu à tenir, l'honneur ne nous permet pas de manquer de parole, notre propre félicité dépend de l'exécution ; & du

côté de la Religion, nous ne ſçaurions diſconvenir que c'eſt un grand crime de manquer à une promeſſe ratifiée par le vœu ſolemnel.

Quelle honte pour l'homme ! ſa parole, ſes ſermens en face des Autels, ſon bonheur pour le tems & la certitude d'un avenir, ſont des motifs impuiſſans contre ſa turpitude & ſes extravagances. C'eſt préciſément l'impuiſſance de ces grands motifs ſur l'infléxibilité de l'homme qui m'a déterminé à faire ſur ſon cœur l'eſſai d'une morale nouvelle ; je veux le ramener à ſes devoirs par la connoiſſance & par le ſentiment de ſes plaiſirs. J'opoſe à l'inconſtance de ſa volonté & à la malignité de ſa dépravation, mon grand reméde, la fine volupté : vous m'entendez, je dis la vraye vertu.

L'homme qui devient libertin cherche dans le plaiſir le ragoût de la défenſe : l'inconſtant, la grace de la nouveauté. Je crois que ce ſont là les deux grands reſſorts qui font mouvoir l'homme qui ſe dérange : mais il perd bien plus de plaiſir qu'il n'en gagne, quand, aux dépens de ce qu'il doit à ſa femme, & de ce qu'il ſe doit à lui-même, il préfere la débauche à la pureté des mœurs & à la délicateſſe des ſentimens.

Démoſthène compoſant avec une courtiſane aſſez belle, elle mit ſes graces à ſi haut prix, qu'il n'y eut pas moyen de conclure. Ceux qui ne le ſçavent pas ſeront bien-aiſes d'aprendre que c'eſt de-là que vient le Proverbe latin. *Non licet omnibus adire Corinthum.* Démoſthène fit révérence & quitta la Corinthienne avec cette belle leçon, ſi propre à faire impreſſion ſur l'eſprit des jeunes gens.

Une dupe à ce prix pourroit ſe divertir,
Vous en trouverez à votre âge ;
Mais un Philoſophe un peu ſage
N'achete pas ſi cher un repentir.

Corrompez-vous l'innocence ? le crime eſt affreux, vous vous rendez reſponſable de tout le progrès de la corruption. N'êtes-vous pas le premier maître qui ait enſeigné le mal, & vos plaiſirs, de quelque eſpéce que ſoit la dépenſe, vous coûtent-ils bien moins qu'on ne demandoit à Démoſtène ? En ce cas quel eſt votre goût ? & ne vous expoſez-vous pas à payer mille fois plus cherement pluſieurs raiſons de vous repentir ? Si vous allez grapiller furtivement dans la vigne de votre voiſin, vous êtes un voleur. De votre ami ? vous êtes un traître. De toutes parts on ne trouve que des remords de toutes eſpeces : on perd trop à de tels marchés : Un vrai voluptueux fait mieux ſes affaires.

Revenez à votre femme, à cette femme que je vous ai ſouhaitée ; vous êtes ſûr de trouver une honnête femme, une femme raiſonnable. Je conviens que votre goût ne ſera point éguiſé par la nouveauté ni par la défenſe, mais auſſi vous n'avez à craindre, ni la glace, ni la canicule ; vous n'avez point à ménager d'indiſcrets confidens, point de mur à eſcalader, point de mari, d'oncle & de tuteur à tromper, point d'ami à trahir, point de ſurveillante à ſurprendre : enfin, vous n'avez rien à vous reprocher, & c'eſt l'eſſentiel. Mais je vais plus loin, je ſoutiens que ſi nous étions ſages nous trouverions dans nous-mêmes & dans notre maiſon une foule de plaiſirs toujours renouvellés, plaiſirs d'autant plus doux & plus exquis, qu'ils ne nous coûtent ni la peine de changer, ni les remords qu'entraînent ceux qui ſont défendus.

Quel plaiſir de retrouver dans un amant qu'on aime,
Un époux que l'on doit aimer.

Un plaiſir ſi conforme à la Religion, à la

raison, à la fine volupté, ne sçauroit être chimérique. Il est moins difficile qu'on ne pense de faire toujours sa maîtresse de sa femme, & son amant de son époux. Il ne faut qu'être bien né, & sçavoir retrouver ses plaisirs dans ses devoirs, pour conserver jusqu'au tombeau notre bonheur dans le mariage.

Conservons notre autorité, usons-en poliment, n'en abusons jamais.

Ayons assez de politesse dans les actions, dans les manieres & dans les discours, pour ne pas craindre que la familiarité dégénere en mépris.

Réparons à force de propreté & d'attention ce qu'il y a de dégoûtant dans tous les accidens inséparables de la nature humaine; prévenons toujours notre femme sur tout ce qui peut & ce qui doit lui plaire, sans déranger nos affaires.

Ne rendons jamais notre femme responsable de la mauvaise fortune: consolons-nous avec elle de nos disgraces par le secours des vrais plaisirs.

Justifions notre choix, nourrissons notre tendresse, réveillons notre goût par cette persuasion, que toute autre femme que la nôtre peut avoir des défauts cachés, qui nous rendroient moins heureux que nous ne le sommes.

Rendons-nous ingénieux à grossir dans notre imagination les bonnes qualités de notre femme, & à diminuer ses défauts.

Ne déployons toute notre raison avec notre femme qu'à la derniere extrémité; ne faisons des remontrances que quand la réflexion est de retour, pour n'avoir pas à combattre le fort du caprice.

Soyons plus attentifs à connoître nos fautes que celles de notre femme, méritons-en l'oubli par un redoublement de complaisance.

Ne demandons jamais que comme une grace, & méritons, par de tendres ſoins, ce qu'il nous eſt permis de demander.

Sortons, prenons l'air quelquefois pour revenir chez nous avec plus d'apétit.

Ménageons nos plaiſirs, de peur d'uſer les deſirs qui les ont fait naître.

Mais, me dira-t-on, puiſqu'il faut tant de bonheur & tant de vigilance pour tirer du mariage tout l'agrément qu'un honnête homme y doit chercher, on peut conclure qu'on ſeroit plus heureux & plus ſage, ſi l'on ne ſe marioit pas. A cela je répons que le mérite & la vertu du célibat ne conviennent pas à tous; mais il convient à tout le monde de mettre tout en œuvre pour ſe rendre heureux en épouſant; cependant, par un renverſement de conduite, qui deshonore tout à la fois la Religion, la raiſon & le bon ordre, un fat rougit d'aimer ſa femme, & la femme mondaine, qui fait toujours l'aimable, n'oſe aimer ſon mari. C'eſt un air trop bourgeois; on s'évite, & l'on craint de profiter du moyen preſque unique d'allier les plaiſirs & la vertu. Cette extravagance outrée a fait dire ce beau mot à l'Auteur du Préjugé à la mode,

Si la mode empoiſonne un naturel heureux,
A quoi ſert le bonheur d'être né vertueux?

Mais nous avons beau nous aveugler nous-mêmes, tels ſont les droits de la vertu ſur nous, qu'on pleure de joie au dénouement de la belle piece que je cite, quand on voit la patience & la fidélité d'une femme eſtimable, couronnée par le retour ſincere & par le tendre repentir d'un mari bizarre qui craignoit ſes devoirs & qui fuyoit ſon bonheur.

Rien de plus ordinaire & de plus naturel que les ſeconds mariages; mais les circonſtances décident

cident ſi, dans l'ordre des familles, c'eſt vice ou vertu. Etes-vous encore jeune, avez-vous peu d'enfans, ne leur faites-vous point tort, ne vous en faites-vous pas à vous-même? Rembarquez-vous, épouſez. Si votre ſecond mariage procure quelque bien à vos enfans, une charge, de l'élévation, de la fortune, le payement de vos dettes, ne manquez pas l'occaſion, dépêchez-vous.

Un grand ſecours qu'on eſpere
Eſt un grand trait de beauté.

Mais que ſur le retour & environné d'enfans, très-preſſés d'être établis, vous leur vouliez faire partager avec des freres d'un ſecond lit les débris de votre patrimoine, c'eſt ſacrifier tous les devoirs à votre goût. Qu'une vieille folle épouſe un jeune blondin, c'eſt ſacrifier à l'amourette ſon honneur, ſa raiſon & ſa tranquilité. Je ſçai qu'à la rigueur ces mariages ſon légitimes; mais, pour moi, je les regarderai toujours comme des crimes légitimés.

Je reviens aux devoirs réciproques des peres envers leurs enfans, des enfans envers leurs peres. Les peres & les meres ſont, à mon ſens, plus criminels que leurs enfans, en ſupoſant aux uns & aux autres un éloignement égal de leurs devoirs; & voici ma raiſon. Si les enfans étoient mieux élevés, leurs parens les trouveroient plus reſpectueux & plus tendres.

Dût-on m'accuſer encore de répéter ou de déplacer; ſi la répétition eſt utile, elle ne doit pas déplaire. Je le redis donc, l'éducation d'un fils demande un pere tout entier, une fille a beſoin de toute ſa mere; mais ſouvent le pere eſt un homme diſſipé, qui ne craint rien tant que de ſe retrouver dans ſon domeſtique; & plus ſouvent une mere veut toujours être jeune: cette

idée mene à tout. Ainſi le tems s'uſe & ſe conſume en bagatelles, & l'on ne penſe à rien moins qu'à ſa famille.

Qu'on ne s'y trompe pas, un pere & une mere doivent compte à leurs enfans de leur adminiſtration & de leur propre conduite. S'ils les ſcandaliſent, c'eſt un parricide; s'ils diſſipent leur fortune, c'eſt un larcin: mais c'eſt une autre eſpece de vol auſſi puniſſable que de leur retenir, par négligence ou par avarice, la dépenſe & les ſoins qui ſont dûs à leur éducation.

Pline ne connoiſſoit rien de plus important que le choix d'un Précepteur, d'un Gouverneur; & vous avez lû dans la Préface, les précautions que prit Philippes de Macédoine pour l'éducation d'Alexandre ſon fils. Pere avare, une réfléxion ſi ſage, & un exemple ſi touchant ne peuvent rien ſur vous! peut-être même l'ancienneté de la datte vous ſert-elle d'excuſe. C'eſt-à-dire, que vous opoſez la preſcription à l'accompliſſement du plus indiſpenſable & du plus naturel de tous vos devoirs, parce que vous préférez votre *chere-caſſette* au mérite de vos enfans. Et moi je vous déclare que votre inattention & votre dureté vous rendent également reſponſables, & des vices qu'ils contractent, & des vertus qu'ils n'acquierent pas faute d'éducation. C'étoit à vous que Gomberville parloit il y a près de cent ans.

Ne te promets pas tout des ſoins de la nature,
Il faut que tout travail accompagne le ſien,
Le champ le plus fertile a beſoin de culture.

Il dit encore:

Quiconque a des enfans au vice abandonnés
n'a point d'excuſes légitimes,
Car ſous quelque aſcendant que ces monſtres ſoient nés,
Sa ſeule nonchalance a cauſé tous leurs crimes.

Et en effet, les premieres impreſſions ne s'effacent jamais.

Etes-vous bien fondé à vous croire aſſez habile pour élever vous-même vos enfans? Donnez-vous-en le ſoin, ſans réſerve & ſans relâche; formez-les à la politeſſe, à la douceur, à la bonté, à l'étude; qu'ils aprennent plus par vos exemples, que par vos leçons; ſur-tout ne leur épargnez ni livres, ni maîtres; travaillez tout à la fois à la figure & au caractere; &, je vous le répete, prévenez en eux toute idée de libertinage par l'uſage modéré des plaiſirs dont j'ai parlé. Je les crois un moyen aſſuré de faire goûter une morale douce & juſte. Je dis morale douce, car je ſupoſe que le ſujet que vous élevez veut être mené par la douceur; ſinon devenez ferme & très-ferme. Trop de douceur eſt un poiſon pour de certains enfans. Mais, comme je l'ai dit, que vos leçons ſoient meſurées ſur la portée de leur eſprit: ne remontrez qu'à propos, ne châtiez point dans la colere, parlez raiſon à vos enfans, même dès leur enfance, & liez-les de bonne heure avec les honnêtes gens.

Ne vous ſentez-vous point la capacité convenable, ou votre ſituation vous éloigne-t-elle des lieux propres à l'éducation de vos enfans? N'épargnez rien pour y ſupléer & pour confier en des mains ſûres un dépôt ſi précieux. Choiſiſſez la ville la plus renommée de votre Patrie; & les plus grands maîtres de cette Ville: étudiez le goût & les diſpoſitions de votre ſujet, pour le former au genre d'étude & aux talens qui conviennent à ſon eſprit & à ſa condition; & ſi vous avez été contraint de le perdre de vue pour ſon propre bien, ne manquez pas à une précaution déciſive, c'eſt de ſubſtituer votre autorité paternelle à quelqu'autre vous-même, dont l'âge, la ſageſſe & la diſtinction lui puiſſent impoſer.

Redoublez de dépenſe, d'attention & de ſoins à meſure que l'âge avance ; muniſſez-vous des plus ſages conſeils pour décider judicieuſement ſur le choix d'un état de vie : défaites-vous ſur cela de toutes vuës préméditées & de tout caprice : C'eſt un grand défaut de jugement de ne point conſulter les diſpoſitions naturelles & l'inclination ; c'eſt un crime énorme de violenter la vocation.

Votre fils eſt-il élevé comme il faut & de main de maître ? connoît-il le monde ? a-t-il vû ? a-t-il lû ? peut-il ſe conduire ? avez-vous enfin d'aſſez bonnes raiſons pour preſſer ſon établiſſement ? mariez-le, j'y ſouſcris ; bien entendu pourtant qu'il aura vingt-cinq ans au moins : attendez juſqu'à trente, s'il ſe peut, tout en ira mieux & pour vous & pour lui. Mais c'eſt ici que je vous demande toute votre tendreſſe & toute votre habileté. Répétez-lui ce que j'ai dit ſur le choix d'une femme, & ſur la conduite dans le mariage : ſongez enfin que ce ſeroit un ſacrilége contre la nature, de ſacrifier la docilité reſpectueuſe de votre fils à l'avarice, à l'orgueil, au fol entêtement.

Malheur à ces peres durs que le démon de l'avarice rend les bourreaux de leurs enfans, qui leur refuſent le néceſſaire, qui les forcent à recourir au Tribunal de la Juſtice pour y demander le patrimoine qui leur eſt dû, ou à contracter des mariages qui ne peuvent faire que leur ſuplice. A combien de ſortes de crimes & d'eſpeces de deshonneur cette dureté ne conduit-elle pas ? Si un malheureux enfant échape au deſeſpoir, ſi l'exemple ou la malignité du ſang n'entame pas ſa vertu, c'eſt un miracle ; & tel n'eût jamais été un méchant homme, s'il n'avoit pas été fils d'un méchant pere. De-là je conclus que les méchans peres

ſont ordinairement les méchans enfans, & c'eſt ce qui perpetuë la malignité.

Ne prétendez pas maîtriſer deſpotiquement votre fils quand vous l'avez établi & qu'il a trente ans paſſés; vous n'avez rien négligé, rien épargné pour ſon éducation, vous lui avez fait part de votre fortune en l'établiſſant; c'en eſt aſſez: vos devoirs d'honnête homme & de bon pere ſont remplis, tenez-vous-en là. Songez qu'alors, du côté de l'autorité, vous êtes moins le pere de votre fils, que ſon ami; s'il eſt tel qu'il doit être, il prendra toujours vos conſeils, s'il eſt mal né, vous les lui donneriez en vain. Ce trait ſeroit ſenſible, mais votre âge eſt avancé; prenez le goût des conſolations d'enhaut, perdez peu à peu de vuë le monde qui va vous échaper; ſongez qu'on peut, ſans amour propre, & avec juſtice être content de ſoi ſur de certains chefs; ne ſouffrez pas des torts d'autrui. Cette idée & la réſignation ſont les remédes que vous propoſent la Religion & l'amour propre bien entendu. Il eſt rare que ces deux motifs, qui preſque toujours ſont deux contraires, ſe réuniſſent ici pour impoſer le même devoir.

Je ne ſçaurois m'empêcher de condamner les prédilections de quelques peres, toutes innocentes & bien fondées qu'elles puiſſent être, parce que chez les hommes, qui ne ſont pas aſſez ſages, les effets en ſont pernicieux; ne vous livrez pas ſur cela à l'autorité que vous fourniſſent certaines Coutumes. Quand vous faites plus d'avantage à un enfant qu'à l'autre, euſſiez-vous des raiſons puiſſantes, vous laiſſez une ſemence de procès, ou du moins matiere à une éternelle jalouſie, qui ruine abſolument la confiance & l'amitié. Mais je condamne encore plus ſévérement la conduite de ceux qui

(conſeillés par un Moine) ruinent les eſpérances de leurs héritiers à force de legs pieux. Les Teſtateurs croyent-ils réparer, par un dépouillement involontaire, le mal qu'ils ont fait, & le bien qu'ils n'ont pas fait ? Je ſouffre la liberté de teſter, quand elle contient les deſcendans dans le reſpect ; je la blâme, quand elle prête ſon autorité à l'injuſtice de ceux qui teſtent, & qui ſe flatent de forcer le Ciel par un abandon tardif, peu méritoire pour eux, & deſolant pour l'héritier légitime. Faiſons de bonnes actions pendant notre vie, ne nous embarraſſons point de ce que deviendront nos biens après nous, ne trahiſſons pas la deſtination de la ſage nature. Je conſeille les prieres & les aumônes, mais je veux que, ſans teſter, nos plus proches parens ſoient nos légataires.

Par quel endroit peut ſe diſculper dans le monde une mere qui, devenuë veuve, exerce tous ſes droits à la rigueur, pour ſe procurer du ſuperflu, quand ſes enfans ont à peine de quoi fournir aux plus preſſans beſoins : je n'aprouve pas pourtant que les peres & les meres abandonnent tout, & ſe mettent en tutelle par une confiance outrée ; gardez toujours de quoi donner ; tant qu'on eſperera on vous ménagera ; gardez toujours, mais donnez toujours.

Le même principe, qui m'a fait dire que les méchans peres font les méchans enfans, me fait ajoûter que le bon pere fait le bon fils. Il eſt vrai que dans les deux cas la regle n'eſt pas générale. Dans les familles dont j'ai parlé, où la vertu & le mérite paroiſſent comme éternellement ſubſtitués, & paſſent ſans s'alterer de génération en génération, quelle ſource de volupté ne produit pas l'accompliſſement des devoirs du pere à l'égard du fils, du fils à l'égard du pere ! Quel charme pour un bon pere de voir ſon fils

tendrement aimé, répondre toujours reſpectueuſement à ſes bontés : de le voir, par un excélent caractere, faire honneur à ſa famille & à ſa patrie ! Quel torrent de délices pour ce fils, dont l'ame eſt marquée au bon coin, de rendre à ſon pere ſur ſes vieux jours les mêmes ſoins qu'il en a reçus dans ſa jeuneſſe !

La perte d'un pere eſt irréparable, celle d'un bon pere eſt d'une amertume que le tems adoucit moins que la réſignation ; mais de tous les malheurs le plus grand, le plus terrible, & pourtant le malheur qu'on ſent le moins, c'eſt celui d'un enfant, qui trop jeune encore perd ſon pere homme de mérite. Pour l'ordinaire nous ne devenons eſclaves de nos paſſions, que parce que nous nous ſommes trouvés trop tôt maîtres de notre fortune.

Ces jeunes fous, ces libertins, dont j'ai fait la peinture, ne ſont devenus l'objet de l'indignation publique, ils ne ſe ſont perdus dans l'Iſle de Calypſo, que parce qu'ils ont perdu le *Mentor* qui les conduiſoit ; ils n'ont pas même la reſource de l'enfant prodigue, parce que la maiſon paternelle eſt devenuë trop tôt leur propre maiſon. Quel motif peut les tirer du bourbier affreux où ils ſe ſont enfoncés ? la religion & l'honneur ? Ils n'en ont plus. Leur nom ? Ils le flétriſſent ; le ſouvenir de leur éducation, & de leur qualité les importune, c'eſt un poids pour eux : il ne leur reſte plus qu'un dernier moyen de ſalut qu'ils doivent à la nature, puiſqu'ils n'ont pas aſſez de goût pour le devoir à l'honneur & à la vertu. Homme inique, écoute-moi. Perfide à la Loi ſainte, inutile à ton Roi, ſcandaleux à ta Patrie, tu crois pouvoir immoler à tous les vices, ton ame, ton honneur, ton nom, ton bien, la conſolation de ta famille ; tu le crois, parce que tu crois ton pere mort. Non : la meil-

leure partie de ce pere vit encore, ſa réputation vivra toujours, c'eſt par elle que je veux te toucher. Lâche, rougirois-tu de penſer aux vertus de ton pere ? & ſi tu y penſes, perſiſteras-tu à vouloir que ta vie ſoit l'époque de l'anéantiſſement & du deshonneur de ta famille ?

Si vous n'avez le cœur droit & les mains pures, vous n'irez point ſur la montagne ; mais celui qui s'attire par une vie réguliere cette bénédiction prophétiſée, de voir autour de ſa table les enfans & les enfans de ſes enfans ; celui-là eſt en droit d'eſpérer de monter juſqu'au ſommet. C'eſt un grand plaiſir pour le pere de famille de ſe retrouver ſouvent au milieu des ſiens, de faire la conſolation de tous, de voir par eux ſes vertus multipliées. Quel goût ne trouve-t-on pas dans les plus petits offices de cette ſainte amitié ? De toutes parts ce ne ſont que tendres ſoins, qu'empreſſemens : on voit ſuccéder, tour à tour, le plaiſir, le travail & l'étude. Je me trompe ; tout eſt plaiſir. Tous les cœurs ne ſont qu'un cœur ; la complaiſance ne laiſſe point ſentir la différence des humeurs : le bon cœur ne régle point ſes affections ſur le plus ou le moins d'eſprit ; le plus fort prête de ſa force au plus foible ; par-là tout eſt égal, tout eſt confondu. Le tien & le mien ne ſe diſtinguent que pour s'obliger mutuellement ; & c'eſt dans ces heureuſes, mais rares ſituations, qu'on retrouve ſur tous les viſages l'image de la vraie volupté.

Les ſoins des peres & la correſpondance des enfans, ſont la cauſe premiere de cette volupté. De-là la crainte de Dieu, l'amour & l'édification du prochain ; de-là le deſintéreſſement, l'eſprit doux & la politeſſe ; de-là, en un mot, la droite raiſon, qui, en nous privant de ce qui eſt défendu, nous donne une plus grande dé-

ſicateſſe de goût pour ce qui eſt permis, & pour tous les biens qui nous reſtent.

Puiſque j'écris pour tous les âges, & pour tous les états, & que ce Livre n'eſt autre choſe qu'un ramas de fragmens dérobés, je peux bien placer encore ici cette petite piece de l'Abbé Regnier. Le jeune homme bien né n'en prendra que plus de goût pour les bonnes choſes qu'on trouve dans les Livres choiſis : & le ſage vieillard, content dans ſa famille, en ſentira moins l'amertume de la caducité.

Après le printems gracieux
De la jeuneſſe aimable & vive,
J'ai paſſé de la vie active
Dans l'âge meur & ſérieux,
Et maintenant, devenu vieux,
J'emploie une vieilleſſe oiſive
A jouir des fruits précieux
De ma raiſon que je cultive.
Plaiſirs des cœurs ambitieux,
Plaiſirs vifs & délicieux
De la belle & vaine jeuneſſe,
Vous ne valez pas les plaiſirs
De tranquilité, de ſageſſe.
Que goûte une ſaine vieilleſſe
Qui n'a ni crainte ni deſirs!

Toutes les vertus morales impoſent à l'homme des devoirs généraux ; la parenté nous en impoſe de particuliers à l'égard de nos proches. Il n'y a point d'homme qui ne perdît beaucoup, ſi l'on réduiſoit les devoirs de la parenté à ce qu'il eſt en droit d'attendre de ſa femme, de ſon pere, de ſon frere, & de ſon fils. Il eſt mille occaſions où nous faiſons tous nos efforts pour nous attirer une protection puiſſante à la faveur d'un huitiéme dégré, tandis qu'un quatriéme ne nous effleure pas quand il s'agit de ſe-

courir un parent inférieur ou malheureux, & c'eſt là le comble de l'orgueil, de l'aveuglement, & de l'injuſtice.

Si nous avions des principes de conduite, nous n'aurions pas l'audace de prétendre qu'on s'attendrît pour nous, quand nous faiſons profeſſion d'être durs pour les autres. Il me ſemble que c'eſt une grande injuſtice & une plus grande imprudence, de ne vouloir partager avec perſonne ſes ſervices, ſon crédit ni ſon argent. Je voudrois que l'homme entendit mieux ſes intérêts. Puiſque la corruption a prévalu, & que c'eſt demander preſque l'impoſſible, que d'exiger que l'homme ait le cœur bon, droit, grand, du moins je lui ſoûtiens que par avarice il doit être liberal, & que par amour propre il doit être ſecourable.

Je ſçai que rien n'eſt plus rare que la véritable bonté : Je ſçai que la plûpart de ceux qui croient en avoir, n'ont d'ordinaire que de la complaiſance ou de la foibleſſe : mais enfin la bonté, dont on croit que l'amour propre eſt la dupe, eſt au contraire le plus utile de tous les moyens dont il ſe ſert pour arriver à ſes fins; c'eſt un chemin dérobé par où il revient à lui-même plus riche & plus abondant : c'eſt un deſintéreſſement qu'il met à uſure; c'eſt un reſſort délicat avec lequel il réunit, il diſpoſe & tourne tous les hommes en ſa faveur.

Vous abandonnez ce neveu, qui eſt preſque votre fils; ce couſin qui, tout éloigné qu'il eſt, porte votre nom, ou du moins le nom de vos meres; par un leger ſecours il ſe ſeroit avancé à la guerre, vous le lui refuſez : qu'arrive-t-il ? Dans l'inutilité il vous deshonore : & s'il fait ſon chemin par l'entremiſe d'une main étrangere, il entraînera des étrangers après lui; mais il ne reconnoîtra ni vous ni les vôtres; Juſtice d'enhaut.

Nous ne ſçavons pas ce que la fortune nous garde : aujourd'hui nous régorgeons de ſanté, de biens & d'honneurs : une réputation brillante, une intelligence qu'on a cru preſqu'infaillible pour les emplois les plus délicats ; dans cet état floriſſant nous piquons l'émulation de tel que la nature a fait honnête homme, & que la fortune a laiſſé-là ; il nous reclame, & nous craignons de lui tendre la main ; nous ne voulons pas l'aider à faire le premier pas ; tremblons. La révolution eſt à la porte, nous tomberons, & nous ne ſerons relevés ni ſecourus par perſonne.

La fourmi, plus ſage que nous, pourvoit l'été aux beſoins de l'hyver ; que n'aprenons-nous, à ſon exemple, à amaſſer dans le tems de la proſpérité, des amis que nous puiſſions opoſer à l'infortune, ſi elle nous arrive, & à nous faire un fond de vertu qui nous attire des prôneurs, par le ſecours deſquels nous nous trouvions à l'abri ou au-deſſus de la calomnie. Si nous voulions eſſayer du plaiſir qui nous revient quand nous trouvons ſous nos yeux des heureux de notre façon, nous voudrions toujours en faire. Tirer de l'opreſſion un parent, un ami, un voiſin, rien de plus flateur ; lui faire des graces, c'eſt le préciput des Rois. Oui, c'eſt leur premier privilége de pouvoir ſe livrer ſouvent à une volupté ſi délicate. Le plus flateur & le plus ſolide de tous les plaiſirs, c'eſt d'avoir fait des graces au-de-là de toute reconnoiſſance. Ne comptons point nos bienfaits, ne ſongeons qu'à les multiplier : mais nos bienfaits ne parleront pour nous qu'autant que nous ſçaurons les taire. Obligeons promptement ; la lenteur diminuë le prix des biens qu'on attend de nous, ou fait du moins qu'on les paye de trop d'impatience ; ſi nous recevons quelque grace, ne

pénétrons pas jusqu'à l'intention de celui qui nous l'a faite, nous y pourrions découvrir des motifs qui diminueroient notre reconnoissance : & rien ne doit jamais la diminuer.

Deux principaux vices de l'homme nuisent à ceux de nos parens qui ont besoin de nous ; notre dureté, notre orgueil. Par notre dureté, nous les abandonnons à leur mauvaise fortune, mais nous ne tardons pas à en être punis, je viens de le dire, on nous abandonne. Par orgueil, nous refusons de les connoître aujourd'hui, demain nous chercherons les regards favorables d'un Seigneur qui peut tout, & dont un seul sourire charmeroit notre vanité : mais par le même principe, il ne nous reconnoit plus, nous ne sçaurions nous en plaindre : il sçait comme nous vivons, & il regle ses procédés sur les nôtres.

Evitons de devoir à nos manieres les traitemens peu gracieux que nous pouvons essuyer de la part de nos parens. Secourons en tout tems, en toute occasion, & de toutes façons, ceux qui nous font honneur de compter sur nous : courons au-devant de leurs besoins ; que toutes leurs affaires soient les nôtres ; répondons à la bonne opinion qu'ils ont de nous, quand ils nous croyent moins durs que le commun des hommes ; le service qu'on attend de nous n'est-il pas bien mérité par la confiance dont on nous honore ? Homme droit, servez vos parens par justice & par bonté de cœur ; homme prudent, servez-les par précaution ; homme dur, servez-les par politique.

Je crois ces conseils judicieux, mais ils souffrent une exception. Je supose que ceux qui nous reclament soient en droit de compter sur nous par une conduite sage. Au contraire, si je sçai par la voix publique ou par expérience,

qu'ils ſont d'indignes ſujets dont la vie eſt une eſpece de deshonneur pour nous; plus de ſervices, plus de commerce, encore moins de liaiſon. Tout ce qu'on peut en ce cas, c'eſt de s'en tenir ſcrupuleuſement à ce que la charité exige.

Nos parens, depuis le quatriéme degré juſqu'au dixiéme, tiennent le milieu entre nos proches & notre prochain; nous leur devons un peu moins qu'aux uns, un peu plus qu'aux autres.

A l'égard du prochain, ce ſeroit aſſez pour nous mouvoir, que l'équité naturelle, mais nous croyons être quittes des devoirs de l'équité, quand nous ne faiſons point de mal. Sur ce principe, le prochain ſeroit mal ſecouru. Heureuſement la Loi de grace vient au ſecours des malheureux, en nous faiſant un préecepte de la charité : rougiſſons-en, il nous faut des préceptes pour nous porter à des diſpoſitions qui étoient naturelles dans un payen honnête homme. Pithagore dit excélemment, que pour reſſembler aux Dieux il ne faut que deux choſes, faire du bien, & dire la vérité.

Cette grande régle de traiter les autres comme nous voudrions en être traités nous-mêmes, eſt la régle de tous les hommes; il ne faut pour cela qu'un eſprit de juſtice : mais la charité demande quelque choſe de plus; il me ſemble qu'elle épure, rafine & perfectionne la juſtice, elle la rend plus complette, & en même-tems, chriſtianiſe, ſi j'oſe faire un terme, des actions bonnes par elles-mêmes, mais qui n'ont ſouvent d'autres principes que l'humanité. Regardons la charité non comme une vertu, mais comme l'ame de toutes les vertus : d'autres ont dit qu'elle en eſt la mere. C'eſt un tout dont la juſtice eſt la premiere & la plus eſſentielle par-

tie : & ne nous figurons point que nous puiſſions nous diſpenſer d'être charitables, parce qu'on voit dans le monde peu de juſtice & peu d'humanité.

O tems ! ô mœurs ! l'humanité, l'équité naturelle, la charité n'attendriſſent point l'homme ſur les beſoins du prochain : les vertus morales & chrétiennes ont beau ſe liguer contre lui, il reſte dur. Je prends donc une autre voie, & je veux convaincre l'homme corrompu par le ſiſtême de ſa corruption.

J'admets dans un ſens le vieux proverbe, ſur la foi duquel nous croyons que la charité bien ordonnée nous preſcrit de commencer par nous aimer nous-mêmes. Penſons d'abord à nous, voilà le principe : nous ne ſçaurions le mettre plus efficacement en œuvre qu'en nous emparant de la premiere & de la plus ſûre partie de la fine volupté, qui conſiſte certainement à nous rendre heureux par tout ce qui eſt de notre dépendance : or je ne puis poſſéder tout, ni vivre ſeul ; il me faut des voiſins, des marchands, des fermiers, des domeſtiques. Reſte à ſçavoir ce qui me répondra le plus ſûrement de l'agrément que j'en dois attendre. Sera-ce la hauteur, le mépris, l'abandon, l'inattention à tous mes devoirs, la dureté, l'autorité outrée ? Ne ſera-ce point plutôt la connoiſſance qu'on aura de ma probité, de ma régularité, de ma bonté ? ne ſera-ce point le ſouvenir ou l'eſpérance de mes bienfaits ?

Le feu vient de prendre au château ; les païſans ont été battus ; les vaſſaux oprimés, les fermiers tourmentés dans les années fâcheuſes. On ne trouve point d'eau à la riviére. Je dois rebâtir & me meubler : Mais l'ouvrier & le marchand toujours renvoyés, toujours chicanés ſur leurs mémoires, ne veulent pas réparer les déſordres

de l'incendie. Je tombe malade : mais mes valets, toujours traités en eſclaves pendant ma ſanté ; n'attendent que ma mort pour gagner le deuil, & pour trouver dans mon héritier un meilleur maître.

Gagnons les cœurs, c'eſt le grand ſecret ; ceux qui nous ſerviront nous aimeront ; ils nous ſerviront par honneur, par reconnoiſſance, par eſpérance ; piquons-les par tous ces motifs. Le païſan que vous ſaúvez de la miſére ; le voiſin dont vous avez accommodé le procès ; ce domeſtique que vous édifiez, que vous ſecourez dans ſa maladie, que vous recompenſez, que vous établiſſez ; l'ouvrier bien & promptement payé, les pauvres enfin conſolés & nourris ; voilà des patrons ſûrs qui forcent la voix publique en votre faveur ; voilà quelle doit être la manœuvre de votre volupté, mais d'une volupté de Souverain, puiſqu'il ne tient qu'à vous de vous faire des créatures, & d'acheter à juſte prix des ſujets zèlés.

Pere de ces peuples, de ces domeſtiques, des affligés, des malheurux ; mon Dieu, que ce titre eſt doux! Vous ne voyez autour de vous que des viſages contens ; les plus gais pleurent de vos peines ; les plus triſtes ſe réjouiſſent de votre bonheur. Vous ne craignez ni l'abandon, ni la perfidie ; vous n'entendez point de murmures, chacun eſt prêt de ſacrifier ſes jours pour la conſervation des vôtres. Je ne crois pas qu'on s'aviſe de dire que ce n'eſt pas à la plus fine & la plus ſûre volupté. On en trouve donc infiniment plus à ſuivre la vertu que le vice ; mais le malheur eſt que peu de perſonnes en veulent faire l'expérience.

Tout le monde veut être heureux, mais nous ne voulons pas comprendre que pour l'être parfaitement, il faut que les autres le ſoient avec

nous. Gardez-vous bien de faire un seul misérable : la réfléxion qui suivroit le crime empoisonneroit le reste de vos jours. Mais s'il se peut, faites des heureux ; la régle est infaillible, vous serez heureux.

Charité envers notre prochain ? Cette expression est bien vaste, elle comprend tous les hommes, même les infidèles qui fournissent aux Missionnaires matiere à leur charité. De-là je conclus qu'il nous devroit suffire que la charité fût une vertu de la pure nature ; mais notre défaut d'humanité a presque forcé Dieu, qui veut notre salut, d'en faire une vertu Chrétienne.

Le plus grand avantage des richesses est de pouvoir faire du bien. En effet, quoique tous les biens soient périssables, il est pourtant vrai que celui que nous faisons à notre prochain ne périt jamais, puisque, quand la charité en est l'objet, elle a la vertu d'en éterniser la mémoire. En favorisant les pauvres, qui peuvent peu, on est favorisé de Dieu, qui peut tout. On peut ajoûter, que les regards des Grands sur les pauvres augmentent leur grandeur. On dit que la charité est susceptible d'erreur, mais non pas d'excès. Gardons-nous bien, dans l'occasion, de trop réfléchir sur l'erreur dont elle est susceptible.

Je crois qu'on peut partager nos devoirs à l'égard du prochain en autant de classes qu'il y a de degrés dans la parenté. Nous devons plus aux hommes qui ont raport à nous, qu'à des inconnus ; plus à des compatriotes qu'à des étrangers : mais je dois encore plus à un homme de ma Province, de ma ville, de ma campagne ; & s'il a vécu avec moi, s'il m'a été subordonné, s'il est mon fermier, mon débiteur, & sur-tout mon domestique ; toutes circonstances qui ajoû-

tent un ſurcroit d'obligations. Paſſons aux amis.

Devoirs de l'amitié ; plaiſirs de l'amitié ; termes ſinonimes pour les bons cœurs. Le devoir aſſujettit, le plaiſir flate ; & nous ſommes moins aſſujettis que flatés quand nous ſervons nos amis. L'amitié fournit de grandes reſſources contre l'iniquité publique. Cent ennemis conjurés, dont vous ne vous êtes point attiré la haine, vous bleſſent moins & vous ébranlent moins que votre ami ne vous conſole & ne vous fortifie. Pour les connoiſſeurs & les délicats, l'amitié eſt tellement ſupérieure à l'amour, que la maîtreſſe la plus aimable n'a tout au plus dans un cœur que les reſtes de l'ami ; on ſe prête à l'amour, mais on ſe livre à l'amitié.

Il eſt vrai que l'amitié eſt comme l'amour ; une union de cœurs & d'eſprits ; mais il eſt vrai auſſi que l'amitié des ſages ne voit rien de plus précieux qu'elle dans le monde.

Entre deux hommes bien nés, l'amertume des diſgraces & l'yvreſſe de la bonne fortune loin d'effleurer l'amitié, la mettent en œuvre & en font ſentir toute la douceur.

On dit qu'un homme heureux ne ſçait pas bien ſi on l'aime, & que les diſgraces ſont la pierre de touche de l'amitié. Comment donc ſe flater d'avoir un bon ami, puiſque, ſelon la Bruyere, il eſt ſi difficile d'être content de quelqu'un ?

Avez-vous aſſez d'expérience pour bien choiſir un ami ? avez-vous enfin un bon ami ? gardez-le bien. Rien de plus rare que de trouver dans un même ſujet un bon cœur avec du mérite : rien de plus précieux que ce tréſor. Mon Dieu ! que les hommes perdent à ne ſe point aimer ; je crois qu'ils ne negligent les reſſources de la pure amitié, que parce qu'elle aproche trop de la vertu.

La plus courte abſence détruit l'amitié que

les parties de plaisir ont fait naître : la faveur & le grand bien la rendent suspecte : on la prostituë à la Cour : dans les corps qu'on apelle Compagnies, la jalousie la ruine, les occupations la dissipent, la multitude la divise. Peut-être les exemples d'amitié sont-ils moins rares à la guerre que dans tout autre état, parce qu'on y connoît mieux la vertu ; mais on y trouve des fanfarons comme ailleurs. Je me défie des protestations stériles & fastueuses : tel vous offre cent pistoles bien haut, qui tout bas vous en refuseroit une. Je ne compterai jamais que sur une amitié éprouvée : les besoins & les disgraces démasquent bien des cœurs.

Deux hommes étoient voisins & de tout tems fort amis. L'un eut besoin de cinquante pistoles & les demanda à l'autre qui passoit pour avoir de l'argent. D'abord celui-ci fut sourd, mais il eut l'oreille très-fine si-tôt qu'on lui proposa d'acheter quelque petit fond qui l'accommodoit. Le Contrat signé, & l'argent reçu, le vendeur écrivit à l'acquéreur. *Je suis étonné que, sage comme vous êtes, vous ayez mieux aimé confier cinquante pistoles à trois arpens de vignes qu'à trente ans d'amitié.*

L'impie, le blasphémateur, le libertin par état, amis pernicieux : le joueur de profession, l'avare, amis inutiles : l'homme vain & celui qui veut faire fortune à quelque prix que ce puisse être, amis faux : le mauvais plaisant, celui qui veut avoir seul de l'esprit, le diseur de riens, amis ennuyeux : l'humeur capricieuse, l'esprit dur, & celui qui vous fait trop acheter ses services, amis tiranniques. De-là connoissez le prix de la véritable amitié.

Je connois un maraut qui a fait fortune ; il me demandoit il y a quarante ans l'honneur de ma protection, & ma protection étoit assurément

la plus petite choſe du monde ; dix ans après il m'apella ſon ami, aujourd'hui il ne me ſalue pas. J'ai connu un autre homme pire que le premier, parce qu'il devoit avoir l'ame plus belle. Il avoit été mon intime ami, mais tout-à-coup il devint plus grand Seigneur qu'il ne l'avoit eſpéré. A la premiere entrevue il ne ſe ſouvint plus que de notre connoiſſance, à la ſeconde il en rougit & l'oublia. J'étois ſi neuf alors, que je cherchai au fond de moi-même la raiſon d'un tel changement, & je ne la trouvai que dans la Bruyere. *Un homme*, dit-il, *qui vient d'être placé ne ſe ſert plus de ſa raiſon & de ſon eſprit pour régler ſa conduite à l'égard des autres. Il emprunte la regle de ſon poſte & de ſon état. De-là, l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude.* En effet, il coûte trop d'être vrai, égal, conſtant, reconnoiſſant, généreux. C'eſt bien à la beauté de l'ame & aux ſentimens délicats, à vouloir entrer en concurrence avec de grandes places & de riches ſucceſſions : Vouloir qu'on ſacrifie l'orgueil ou l'intérêt à la tendre amitié, à la vraie vertu, c'eſt exiger que les biens & les honneurs ne gâtent pas les hommes. Il faut donc les refondre.

Mon ami ! façon de parler devenue triviale ; pardonnons-la à l'uſage. Cet homme-là a des amis : cette penſée rend beaucoup plus à l'eſprit que la précédente : mais, dans le vrai, elle n'a nul raport avec ce qu'on entend ſous le nom d'amitié. Par l'homme qui a des amis, je comprens celui qui a du ménage, qui connoît les reſſorts du monde, & qui les ſait mouvoir pour venir à ſes fins ; il eſt flateur, il a des manieres inſinuantes ; il ſe rend tantôt plaiſant, tantôt officieux, rampant au beſoin, ſouvent homme de plaiſir, quelquefois philoſophe, & même, s'il le faut, artiſtement dévot. Si ce caractere ſouple & ma-

niant eſt gourmandé d'un peu d'éfronterie, on heurte à toutes les portes, & les portes, s'ouvrent; après quoi l'on paſſe pour avoir des amis. Mais de ce que, par ce mêlange de petits ſoins & d'adreſſe, vous vous ſerez fait des amis, ne concluez pas que vous avez un ami.

Le grand mérite peut nous attirer l'eſtime univerſelle, & nous faire des prôneurs ſans nous faire des amis. A ceux qui ne jugent que par les aparences, rien n'eſt plus utile en général que les amis, & l'on en décide ainſi ſans ſe donner la peine d'examiner les cauſes & le fondement de ces ſortes d'amitiés. Pour moi, je tiens qu'un homme délicat qui nous eſtime & qui vante ce que nous valons, quoiqu'il ne ſoit pas du nombre de ceux que nous apellons nos amis, nous ſert, ſans y penſer, d'une maniere bien plus efficace. Le ſervice eſt lent, il n'eſt point médité, ſouvent même il eſt inattendu: mais il eſt infaillible & durable; au contraire, de cent amis, quatre-vingt dix-neuf ne ménent à rien.

La Bruyere a dit, qu'il y a un goût dans la pure amitié, où ne peuvent atteindre ceux qui ſont nés médiocres. Les groſſiers n'imaginent dans l'amitié que l'utilité qu'ils en tirent. Les délicats préférent de beaucoup celle qu'ils procurent, à moins qu'on ne ſoit parvenu à cet état de perfection ſur le chapitre de l'amitié, où, comptant pour peu de choſe les révolutions de la fortune, donner & recevoir font le même effet entre deux vrais amis.

La véritable, la ſolide, la particuliere amitié eſt une eſpece de mariage, dont le contrat ne peut ſubſiſter qu'entre de très-honnêtes gens: l'eſtime en regle les conventions, & la mort ſeule peut le réſoudre.

Il eſt auſſi peu de parfaits amis que de bons mariages, par les mêmes défauts de réfléxion

& de ménagement avant & après la liaiſon.

L'hymen & l'amitié ont leurs douceurs & leurs peines; faites-en le parallèle, il eſt parfait, à un trait près qui les différencie. Dans un mari l'infidélité n'eſt regardée, par les hommes corrompus, que comme une galanterie, ou, tout au plus, comme une foibleſſe; dans un ami, c'eſt un crime noir. On a vu de vrais amis s'aimer toujours également juſqu'au tombeau. L'on a vu le même homme avec la même femme paſſer toute leur vie dans un libertinage fidèle, & ne contracter qu'à la mort. Ces deux exemples ont deux cauſes bien différentes, l'honneur & la débauche, cependant ils procédent du même principe de fidélité ſi rare dans les maris. Je ne ſçais à quoi attribuer cette bizarrerie & cette contradiction de conduite, ſi ce n'eſt que nous ſommes plus fidéles à nos caprices qu'à la loi que nous nous ſommes impoſée nous-mêmes, uniquement parce qu'elle porte le nom de loi. D'ailleurs nous nous trouvons plus flatés de tenir notre parole que nos écrits; & c'eſt ce qui fait que le mari & la femme qui ſe ſeroient aimés toujours ſans contrat ceſſent de s'aimer, ou parce qu'ils s'y ſentent obligés, ou parce qu'ils obſervent entr'eux moins de politeſſe & de ménagement que deux amis.

Vivons avec nos amis comme s'ils pouvoient ceſſer de l'être: maxime vieille, mais toujours nouvelle, parce qu'elle eſt judicieuſe. Je crois pourtant que l'uſage en eſt meilleur avec nos amis qu'avec notre ami, & qu'une union intime & délicate s'accommode mieux de toute l'ouverture du cœur que d'un excès de prudence.

Tâchons de trouver notre ami dans le grand nombre de ceux que nous apellons nos amis. Le chemin eſt à moitié fait. Sur-tout attachons-nous au cœur droit & à l'homme vrai, qui ne ſoit dominé ni par l'orgueil, ni par l'intérêt. Quand le

ſujet, dont nous voulons faire notre ami, n'auroit pas une très-grande étendue de génie, quand il auroit de petits défauts dans l'humeur, ſi le cœur eſt vraiment bon, le marché ne ſçauroit manquer d'être excélent pour nous.

Point d'homme ſur la terre qui n'ait des défauts; la qualité ou la quantité en font la différence. Prenons les yeux d'Argus pour connoître les défauts de l'ami que nous voulons faire, afin de juger plus ſainement ſi nous aurons la force d'y réſiſter. Mais la liaiſon étant contractée, devenons aveugles.

Ne jouons avec notre ami que quand nous ſommes convaincus qu'il eſt très-beau joueur; & plus avec lui qu'avec perſonne ſoyons fidèles à la maxime de ne jouer jamais que petit jeu.

Etudions encore notre ami dans le vin. En général, c'eſt une crapule que de trop boire; mais avec notre ami rien de plus dangereux. Cependant, rien n'eſt plus délicieux que le plaiſir de la table, quand notre ami tient ſa place au milieu de gens choiſis. Il eſt donc de notre habileté de jouir de ce plaiſir, mais de le ménager de façon que notre goût ne s'uſe point, & que nous ne commettions pas les plus précieux biens de la vie, la raiſon & l'amitié.

L'entêtement & le trop de feu dans les conteſtations que la converſation fait naître ne conviennent jamais à un homme poli; gardons-nous pourtant d'adhérer, par foibleſſe & par une fade adulation, aux erreurs & aux faux préjugés. Si nous nous trouvons dans ce cas avec notre ami, changeons de matiere; la chaleur de la diſpute marque moins de ſçavoir que de groſſiereté. D'ailleurs, vous perdez tôt ou tard le cœur de celui avec qui vous voudrez toujours avoir trop d'eſprit.

Heureux! ſi dans toutes ſortes d'événemens nous pouvons compter ſur les bons offices de

notre ami ; plus heureux si nous lui pouvons rendre les nôtres ! n'en manquons pas le moment, étudions-le avec attention : profitons-en avec vivacité, mais encore avec assez de délicatesse, pour ne pas blesser en notre ami l'amour propre qui regne toujours chez les plus délicats.

Tant d'habiles gens ont écrit sur l'amitié que si je voulois m'étendre je deviendrois diffus. D'ailleurs, que pourrois-je ajoûter au peu que j'en ai dit, qui ne convienne à la justice, à la reconnoissance, & sur-tout à la générosité. Lisez les traités de Ciceron, de Saci, & le Poëme de l'Abé de Villiers. Finissons ce Chapitre par nous plaindre de nous-mêmes, de ce que nous méritons si peu de fixer l'amitié du moins d'un honnête homme, ou, si nous l'osons, sans blesser une juste modestie, plaignons les autres de ne nous pas trouver dignes qu'ils s'attachent à nous. Si les vivans s'obstinent toujours à ne pas connoître ce que nous valons, & ne nous pas tenir quittes de ce qui nous manque, contentons-nous du commerce des morts ; ils ont, & plus d'équité, & plus d'indulgence pour nous ; ne comptons guéres sur les douceurs de l'amitié, jusqu'à ce que la circulation des mœurs ait ramené en France les maximes du Monomotapa. Voici ce qu'en dit la Fontaine. Que ne le dispensions-nous par nos mœurs d'aller chercher des exemples chez les Affriquains.

Deux bons amis vivoient au Monomotapa,
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre ;
Les amis de ce païs-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

CHAPITRE VIII.

De la Morale. De l'uſage du tems. Combien le caractere d'homme de bien eſt préférable à celui de galant homme, d'honnête homme, & d'homme de mérite. De ce qu'on doit à Dieu, & de ce qu'on ſe doit à ſoi-même. De l'excellence de la Religion Chrétienne & Catholique. Contre les Athées, les Déiſtes ou les Incrédules. Contre les Proteſtans. Des bonnes œuvres; des miſeres de l'homme & de ſa dignité. Attendre la mort ſans la craindre.

NE faiſons jamais notre ami que de l'homme qu'on peut apeler à juſte titre un *Virtuoſus*, mais un *Virtüoſus* homme de bien. Je crois pouvoir traiter de qualités moyennes les petits ornemens qui font le galant homme. On ne doit pas les négliger, & je vous ai fait un devoir de les acquérir; mais je les compte pour rien s'ils ne ſont inſéparablement attachés au caractere d'honnête homme. J'eſtime peu les accidens où manque l'eſſentiel.

Vous avez vû à peu près en quoi conſiſte la vraie probité; & j'aime à croire que votre cœur vous en a plus dit que mes leçons n'ont pû vous en aprendre. Heureux vous & moi, ſi nous ſentons combien les impreſſions de l'équité ſont douces, combien ſes inſpirations ſont judicieuſes, combien ſes opérations ſont conſolantes! Meditez avec un peu de goût le prix d'une droiture à toute épreuve, & vous conviendrez qu'elle eſt au-deſſus de toute grandeur. Le même ſentiment me fait placer le malhonnête homme au-deſſous des inſectes.

J'ai du, par une conſéquence néceſſaire, faire de la probité la partie principale de l'homme de mérite, dont le caractere eſt un aſſemblage de

de dons, de talens, de vertus. De ce caractere sort la prudence pour choisir un état plus honnête & plus sûr, & pour contracter des liaisons plus utiles & plus honnorables. De-là plus d'application à tous vos devoirs & plus d'habileté à les remplir; plus de délicatesse dans vos amusemens; plus de modestie dans la prospérité, & plus de fermeté dans les disgraces. Ce composé vous paroît beau; vous en allez faire sans doute la matiere de vos réfléxions & de vos soins, rien ne vous échapera. Je le souhaite: mais il faut tout vous dire. Ce plan jusqu'ici conviendroit presque tout entier à un Payen, homme de mérite, & vous êtes Chrétien.

La morale, ou la science des mœurs, est la grande science du Chrétien; c'est l'art de régler son cœur par la vertu, & de se rendre heureux en vivant bien. J'ai lû dans l'art de se connoître soi-même, que la morale qui naît de la révélation du Vieux & du Nouveau Testament, a des principes certains; qu'elle suit la lumiere de la vérité; qu'elle est soutenuë par des motifs très-puissans, & par des exemples parfaits; qu'elle releve l'homme rabaissé par ses passions, avili par la superstition, & dégradé par l'infamie de ses attachemens; qu'elle l'éleve sans l'énorgueillir, & l'abaisse sans lui rien faire perdre de sa dignité; que cette morale nous est connuë par raison, par sentiment & par foi; que la foi nous la fait recevoir, parce que Jesus-Christ & les Apôtres l'ont enseignée & pratiquée; que le sentiment de notre conscience nous la fait aprouver, parce qu'elle nous satisfait, nous éleve & nous console; & que notre raison s'y soumet, parce qu'il n'y a rien que de conforme au bon sens, soit dans les principes sur lesquels elle est établie, soit dans les regles qu'elle nous prescrit; qu'étant à notre ame ce que la médecine est à notre corps,

elle doit s'apliquer à connoître nos maux & à chercher les remédes qui peuvent nous en procurer la guériſon : enfin, le projet d'Abadie eſt de ne conſidérer l'homme que comme une créature capable de vertu & de bonheur, & qui ſe trouve dans un état de corruption & de miſere.

Deux parties dans un Chrétien ; un corps qui périt, & une ame immortelle. S'il eſt un Chrétien, qui, par des plaiſanteries libertines, affecte de douter de l'immortalité de l'ame, ce que je ne crois pas, c'eſt un fou qui aime à s'avilir pour flater ſa corruption & ſe ſouſtraire au châtiment ; ce n'eſt point pour lui que j'écris ; mais pour nous qui ſçavons bien que nous penſons, & que la matiere ne penſe point ; nous, qui croyons ne mourir qu'en partie & pour un tems, & que la plus digne portion de nous-mêmes ne mourra jamais, l'avenir doit être notre premier point de vûë. Vivre bien & mourir bien ſont nos deux ſeules affaires ; & c'eſt la bonne vie qui conduit à la bonne mort. Les agrémens perſonnels, une probité reconnuë, un mérite ſupérieur, la ſanté, les dignités, la fortune, ſont les annexes brillans de la mortalité : mais on a peu de tems à en jouir. Ce ſont de bonnes proviſions pour le voyage, mais nous n'arriverons au port que par le bon uſage que nous en aurons fait.

La vie, pour la plûpart des hommes, ſeroit un mal ſans les vûës de l'Eternité. Regardons-la comme un bien, & convenons pourtant avec Job, que la plus longue eſt bien courte & bien pleine de miſere. La jeuneſſe n'a pas droit de nous aſſurer une longue vie, elle ne peut nous en donner que l'eſpérance, nous ne la ſentons qu'à meſure que nous la perdons. On dit que la longue vie eſt un don de Dieu & une récompenſe de la probité : cependant preſque tous

les hommes n'employent la premiere partie de la leur qu'à rendre l'autre miſérable. Réglons la nôtre de maniere qu'elle ſoit toujours un bien pour nous, &, qu'elle que ſoit notre ſituation dans le monde, mettons quelque intervale entre les affaires de la vie & le jour de la mort.

Il faut paſſer le tems ſans le perdre. Les années ne paſſent pas en vain : toutes les minutes de la vie d'un Chrétien vont fraper à la porte de l'Eternité. Les anciens croyoient que les heures s'envoloient au Ciel pour y rendre compte de l'uſage que les hommes en font. A cet uſage du tems raportons ces deux vérités fondamentales, que toute fortune eſt à craindre où manque la ſageſſe, & que toute ſageſſe humaine eſt folie devant Dieu. Après quoi il eſt néceſſaire de conclure que l'homme de bien ſeul poſſede la vraie ſageſſe.

Nous pouvons diſpoſer de nos fonds, mais nous ne ſommes que les locataires ou les fermiers de notre vie, encore n'en jouiſſons-nous pas par bail emphitéotique, peu de gens vivent cent ans. Le mondain laboure au hazard : l'homme de bien cherche à plaire au maître, il ſéme dans le tems pour recueillir dans l'Eternité. Nous préférons les rentes perpétuelles aux viageres, & c'eſt ſageſſe en ce monde. Faiſons pour l'avenir ce que nous faiſons pour le tems, préférons le perpétuel au viager, c'eſt ſageſſe ſelon Dieu.

Si nous ſçavons nous attirer la bienveillance des hommes, ſi nous raportons à la communauté publique nos dons, nos talens, notre autorité, nos richeſſes, nous devenons utils à la ſocieté, & nous l'embelliſſons. C'eſt jouer un beau rolle, c'eſt être grand acteur : mais en travaillant pour nous-mêmes, nous travaillons auſſi pour les autres ; & tout le bien qui eſt en

nous devient la choſe publique. Il n'en eſt pas de même de l'affaire du ſalut : elle n'intéreſſe que nous, elle nous intéreſſe pour l'Eternité. Perſonne ne partagera les fruits de notre mérite; les bonnes actions n'auront point de réduction à craindre, mais auſſi le vice ne trouvera point de prôneurs. Il eſt donc vrai que le caractere d'homme de bien eſt infiniment préférable à tout autre caractere. Les premiers élémens de la raiſon démontrent cette vérité.

Le moyen le plus ſûr de devenir homme de bien, c'eſt de méditer ſouvent ce qu'on doit à Dieu & ce qu'on ſe doit à ſoi-même. Ces deux devoirs, s'ils étoient bien compris, ne ſeroient qu'un ſeul & même devoir. En effet, je ne puis manquer à Dieu, ſans me manquer à moi-même. Dieu veut que je me ſauve, & je veux me ſauver. La volonté eſt la même; & ſoit par raport à Dieu, ſoit par raport à moi, il n'y a nulle différence dans la fin. Craignez Dieu, & gardez ſes commandemens : c'eſt-là tout l'homme.

Connoître Dieu, le craindre, l'aimer & le ſervir ; voilà toute l'œconomie de notre Religion, & les premiers principes de notre croyance. La connoiſſance de Dieu eſt la plus auguſte, & preſque la ſeule ſupériorité que l'homme ait ſur la bête. Mais, mon Dieu, à qui eſt-il donné de vous connoître ? On a beau vous méditer, on en revient toujours à s'écrier avec ſaint Paul, *O altitudo divitiarum !*

Les Juifs, qui affectoient de ne pas connoître le Meſſie, lui ayant démandé qui il étoit : il leur répondit ce mot divin, *Ego ſum qui ſum.* Quel heureux texte pour un beau ſermon ſur l'Eternité ! On ne peut dire que de Dieu qu'il eſt vraiment celui qui eſt, parce qu'il eſt ſans principe & ſans fin ; toutes les créatures ſont en compa-

raiſon comme ſi elles n'étoient pas, puiſqu'il peut tout anéantir dans un quart-d'heure. Quelqu'un plein de cette idée a fait ces quatre beaux Vers.

Loin de rien décider ſur cet Etre ſuprême,
Gardons en l'adorant un ſilence profond:
Sa nature eſt immenſe, & l'eſprit s'y confond.
Pour ſçavoir ce qu'il eſt, il faut être lui-même.

La crainte de Dieu eſt le commencement de la ſageſſe, parce que c'eſt le motif le plus propre à contenir l'homme toujours prêt à s'égarer. Le ſervice de Dieu eſt un tribut légitime que nous ne ſçaurions refuſer à ſa Majeſté ſuprême; c'eſt la rente ſeigneuriale & feodale à laquelle nos jours ſont aſſujettis, c'eſt le prix du fermage; & ſi dans l'obſervance de la Loi, l'homme aveugle & fragile trouve dans ſa foibleſſe des difficultés qui l'arrêtent ou qui l'écartent, l'amour de Dieu acheve ce que la crainte avoit commencé; il leve l'obſtacle, il leve la pierre, comme dit excélemment l'élegant & pathétique Pere Cheminais: *quis revolvet nobis lapidem.* Il adoucit la répugnance, & fait ſentir de l'onction où les ſens & la chair craignoient de ne trouver que du dégoût.

Ici reconnoiſſez la relation merveilleuſe des vertus morales dont je vous ai parlé, avec les vertus chrétiennes qui ſont le but principal de notre miſſion. Ce ſont preſque les mêmes vertus, du moins les unes facilitent beaucoup, & conduiſent imperceptiblement à la pratique des autres. Au vraiment honnête homme il ne reſte plus que peu de paſſion à combattre & quelques bonnes œuvres à pratiquer, après quoi il eſt homme de bien. Cependant nous refuſons à Dieu ce qu'un Fils doit à ſon Pere, un Sujet à ſon Roi, un Vaſſal à ſon Seigneur, un Domeſtique à ſon Maître & le Fermier au Propriétaire. Nous

n'aimons que les objets créés, toutes les facultés de l'entendement & de l'ame se bornent-là, parce qu'on ne nous a point apris assez tôt à réfléchir sur la dignité de l'homme immortel, & nous vivons comme si tout périssoit. Nous sentons pourtant cette immortalité, tout nous l'annonce, & nous ne cherchons pas à en douter; mais nous craignons de nous bien pénétrer de l'excélence de la Religion Chrétienne. Cependant, quoi de plus consolant, quoi de plus judicieux que cette Religion! Aimons Dieu par préférence à tout, & notre prochain comme nous-même; voilà toute la Loi.

A l'égard du prochain, je crois vous avoir assez marqué les raisons que la seule politique nous fournit de le secourir & de l'aimer. Si je vous en ai convaincu, il faut que vous conveniez que sur ce point la Loi est absolument conforme à vos intérêts temporels bien entendus. Pour la préférence que nous devons à Dieu, elle se tire bien naturellement de tous ses attributs, puissance, justice, miséricorde, infinité, providence infatigable, consolations journalieres, secours de toute espece, tout nous la prescrit. Et peut-on assez aimer un si bon maitre, à qui nos services seroient fort indifférens, s'il ne nous aimoit pas? services pourtant qu'il veut bien couronner de toute sa gloire. Hélas! les maitres du monde exigent plus que Dieu; ils ne récompensent gueres, & nous les servons mieux.

Il est des libertins qui ont l'esprit juste & qui ne raisonnent pas mal; ramenez-les sur ce qu'ils doivent à Dieu, vous ne leur trouvez plus que des idées qui font horreur, & des discours qui font pitié. La conversation la plus suivie & la plus pressante sur cette matiere, leur paroît une chimere, ou une derniere ressource de gens

qui ne ſont plus propre au monde. On les force quelquefois de convenir de certains principes : mais comme la conſéquence ne convient point à leur conduite, le cœur ne tarde gueres à deſavouer l'eſprit. Je dis aux uns & aux autres : A-t-on imaginé l'Evangile pour vous tromper ? qu'auroit-on gagné en vous trompant ? que contient-il qui puiſſe vous tromper ? J'ajoûte que le monde fait, ſans comparaiſon, plus de martirs que l'Evangile : & je ſoûtiens que toutes les paſſions de l'homme lui coutent plus à ſatisfaire, que la Loi ne lui coute à garder. Tous traits différens qui démontrent aſſez l'excélence de la Réligion Crétienne.

Que je prenne tous les hommes ſéparément, il n'y en a pas un qui ne convienne de mon principe, pourvû que je lui laiſſe ſa paſſion dominante. L'avare fronde contre le libertin, le libertin contre l'avare : les plus vicieux iront juſqu'à la dévotion, ſi on veut bien ſauver tous les droits de leur foibleſſe favorite : combattez-la, ils ne reconnoiſſent plus l'Evangile.

Que le monde ait ſes martirs ; & qui en doute ? Demandez à celui qui s'eſt élevé, combien cette élévation lui a couté de ſoins, de rebuts, d'humiliations & de petiteſſes : demandez au nouveau parvenu, combien il a paſſé de nuits ſans dormir, par combien d'infâme détails il a préparé le plaiſir & corrigé le néant de ſon héritier ; & vous conclurez que les aſſujettiſſemens du monde & la tirannie des paſſions ſont plus penibles à la chair que la haire & le cilice.

Si je propoſois à un incrédule, qui auroit quelques raiſons de combiner tous les âges & tous les goûts, de faire des quatre parties d'une vie dérangée un formulaire de mœurs & de croyance, comme on fait une confuſion des quatre quartiers de l'année pour former une juſ-

te évaluation : & si je le forçois enfin d'opter pour l'uniformité de sa conduite entre ce formulaire de sa façon & l'Evangile, il préfereroit le dernier, j'en suis sûr. De-là je conclus, que, quand l'homme seroit en droit de se faire une Religion de fantaisie, d'y admettre tous ses caprices & toutes ses passions pour autant de vertus : à la fin après avoir bien corrigé, diminué ou ajoûté, il brûleroit son ouvrage, & conviendroit que nos lumieres ne sont que ténébres, & que nos goûts sont bien dépravés.

Chaque âge, chaque erreur, chaque passion auroit son Dieu, & voilà le paganisme. Ne promenons point notre esprit d'idée en idée, parce que nous avons promené notre cœur d'égarement en égarement ; tenons-nous-en à l'Evangile ; sa sagesse & son ancienneté sont également imposantes. D'ailleurs la Loi de Grâce est entée sur la Loi écrite, la Loi écrite sur la naturelle ; la figure a fait place à la vérité, & les prophéties n'ont fait que s'accomplir. Tout est tout à la fois majestueux & simple : tout paroit effrayant, & tout est doux. Il semble même qu'à l'égard des Misteres, qui de leur nature sont incompréhensibles, Dieu ait pris plaisir à faire sentir au cœur ce que l'esprit ne sçauroit comprendre. Je dis plus, je soûtiens que pour l'homme même qui periroit, il ne seroit point de regles plus sûres & plus consolantes que celles de l'Evangile.

Si jamais vous rencontrez sous votre main un incrédule, un impie de profession, un prétendu esprit fort, vous les trouverez tous incapables de former un sistême. Faites un parallele de toutes les espèces de folies qui entrent dans leurs principes & dans leurs conséquences, avec ce qu'ont écrit, feu M. de Meaux, sur la perpétuité de la Foi & sur les variations des Protestans, & Abadie sur la vérité de la Religion Chré-

tienne, & concluez. Toutes les difficultés qu'on trouve à les convaincre ne me rebuteront pas, & puiſque de tout mon Livre ce Chapitre eſt le ſeul où je parle de la Religion, on me permettra de m'étendre un peu ſur cette matiére; elle eſt déciſive pour tous les hommes. Quel honneur pour moi, ſi je pouvois détourner les jeunes gens de la voie des impies! Je ſçai par expérience combien l'eſprit fait de chemin depuis vingt ans juſqu'à ſoixante: quand on commence par l'impiété, on finit par l'endurciſſement. Cependant les paſſions, qui nous tiranniſoient, s'émouſſent; & ſi l'on n'eſt pas parvenu juſqu'au dernier degré de la corruption, on commence à entrevoir une lueur à la maniere unique dont on voudroit avoir toujours penſé.

Heureux ceux qui ſont bien nez, bien élevez! mais quel ſcandale pour le bon ordre, que de voir de vieux coquins, déja un pied dans le tombeau, inſinuer des ſentimens pervers à la jeuneſſe! J'en ai connu, ils m'ont fait horreur. Je l'avouë à ma honte, je deviens vieux, & j'aime encore le monde & les plaiſirs; mais j'aime la raiſon, & je reſpecte infiniment ma Religion. Duſſent les mauvais plaiſans me tourner en ridicule, je ſçai comme eux que le rôle de miſſionnaire ne me convient pas; mais je ne rougis point de l'Evangile. Mon deſſein eſt de conduire l'homme depuis le berceau de ſa raiſon juſqu'au dernier ſoupir: & puiſque le commerce des impis eſt le plus dangereux de tous les écueils, j'ai dû faire de nouveaux efforts pour l'en garantir. Je commence donc par lui faire ſentir l'excélence de la Religion Chrétienne, que je retrouve encore émminemment dans ce qui fait le plus de peine au libertin; & voici ma raiſon. Si mon imagination ne ſert qu'à m'égarer, je dois me laiſſer conduire; & ſi mes paſſions ſont mes plus

redoutables ennemis, je ne ſçaurois trop aimer la Loi qui m'aprend à les dompter.

Commençons donc de bonne heure à combattre nos paſſions, connoiſſons les plus dangereuſes, opoſons-leur les précautions les plus juſtes, & les remedes les plus ſûrs. Il en eſt qui, par l'accroiſſement qu'on leur permet, deviennent preſque incurables. L'orgueil par exemple, la Religion n'en guérit que rarement, la raiſon encore moins; c'eſt une fievre continuë qui travaille ſon malade tous les momens de la nuit & du jour, & qui le conduit au tombeau. Puiſque nous connoiſſons la tirannie de ces paſſions violentes, fermons-leur pour jamais la porte de notre cœur. Nous aurions peine à les en chaſſer? Veillons donc à ne les y jamais introduire. A l'égard des paſſions qui s'élevent comme par accès, c'eſt une fievre éphémere, dangereuſe à la vérité, mais ſur laquelle les remedes peuvent agir. Par exemple, il y a un ſpécifique contre la colere, c'eſt de remettre au lendemain ce qu'elle a reſolu; & un autre contre l'amour, c'eſt la fuite.

Mais quel eſt ce compoſé monſtrueux de bien & de mal qui ſe préſente à moi? Je le connois, c'eſt le reſpect humain, preſque auſſi dangereux que le méchant exemple contre lequel j'ai pris ſoin de vous armer. Religion adorable, unique voye du ſalut, pourquoi les hommes employent-ils contre vous tout ce qui devroit vous les concilier? le reſpect humain eſt comme la diſſimulation, tantôt vice & tantôt vertu. Quand on ſçait bien ſe reſpecter ſoi-même, on craint de s'offenſer, on ne ſe livre à rien qui puiſſe allumer une ſorte de guerre civile dans un cœur fait pour aimer la vertu; & quand nous nous portons les uns aux autres le reſpect mutuel que nous nous devons, nous ne cherchons qu'à nous ſecourir, qu'à nous édifier, qu'à nous inſtruire. Si on croit ne devoir

du respect qu'à ses supérieurs, on se trompe; on ne sçait pas la valeur de ce terme, nous nous en devons tous; & chacun de nous en doit infiniment à la société civile. Or, dans les cas où la vertu est en péril, le respect humain peut être d'un grand secours. Dès qu'il nous empêche de faire une sottise, une action lâche & honteuse, & de voir mauvaise compagnie, ne devient-il pas une vertu? Tel étoit prêt à s'embarquer dans le crime qui s'est dit: Mais mon pere le sçaura; ce Pere si bon & qui ne cherche qu'à me conduire au bien: cette mere à qui mon éducation a coûté tant de soins: mes supérieurs le sçauront; mes voisins sont attentifs à ma conduite; mes concurrens sont mes censeurs: celui-là ayant déja un pied dans le précipice a repris des forces nouvelles, il est échapé au danger; & c'est l'effet merveilleux du qu'en dira-t'on; le respect humain a fait l'office de la vertu, & il est devenu vertu. Cette autorité subsidiaire, que la Religion Chrétienne veut bien emprunter des vertus morales, est encore, selon moi, une grande preuve de son excélence.

Au contraire, que sans pudeur on se soit enfoncé dans l'abîme, qu'on ait manqué à tous ses devoirs, & que, sentant la nécessité indispensable de réparer ses torts à l'égard de Dieu & des hommes, on se laisse retenir par une mauvaise honte; c'est une puérilité criminelle qu'on ne sçauroit proposer pour excuse. Vous tombiez par foiblesse? relevez-vous avec courage; vous craignez d'aprêter à rire aux jeunes fous vos complices? craignez plûtôt de vous attirer pour jamais la juste indignation de ceux à qui vous ne faisiez que pitié. Les plus vicieux respectent la vertu, l'aveu d'un mensonge est un hommage à la vérité: La restitution d'un bien mal acquis & l'abandon d'un mauvais commerce marquent la for-

ce de l'ame & de l'esprit. Le qu'en dira-t'on n'est point le subterfuge d'un homme sensé, c'est le dernier retranchement d'un vicieux, dont les mauvaises habitudes ont dérangé l'esprit, & qui ne craint pas d'ajoûter de miserables raisonnemens à une conduite déplorable. J'aimerois mieux entendre dire franchement que la passion n'est pas encore usée, ou que le coffre fort n'est pas assez plein; mais que la crainte des sots nous fixe dans l'habitude de nos sottises, en vérité, le prétexte deshonore la raison. Dès que le respect humain mal entendu nous retient dans les mêmes vices dont il dévroit nous garantir, il devient lui-même un vice effectif, puisque la persévérance dans le péché, dont il est la cause premiere, est la plus grande malignité du vice. Il est donc vice ou vertu suivant l'usage qu'on en fait.

Quoique le joug du Seigneur soit consolant, il est pourtant vrai qu'il a ses amertumes; car enfin il faut mortifier sa chair, & la chair n'aime pas qu'on la mortifie. Il faut donc refuser quelque chose à ses sens; mais aussi dans quel commerce a-t'on quelque avantage pour rien? Le combat de la chair & de l'esprit est l'affaire de toute la vie. Je ne puis vous l'épargner ni l'accourcir, la mort seule en est le terme. Mais le prix de la victoire est une éternité de bonheur infini. Chaque âge nous ramene de nouvelles passions, nous ne sçaurions donc étudier avec trop d'attention ce que nous avons à éviter & à faire; mais ici je dois vous aguerrir contre le pretexte le moins raisonnable, & pourtant le plus commun, sur le fondement duquel la plûpart croyent justifier le retardement de leur conversion. Tout ceci est du P. Cheminais. Je me convertirai, dit-on, dès que Dieu m'en aura donné la grace.

Cette façon de raisonner signifie précisément

que l'impiété veut rendre la grace de Dieu responsable de la corruption de l'homme. C'est ainsi que l'incrédule & l'endurci corrompent en toute maniere le beau mot de saint Augustin : *Da quod jubes, & jube quod vis.* Fatales imaginations de la Scolastique, pourquoi fournissez-vous à l'homme des sophismes ingénieux pour se tromper ? Que nous sommes fous de nous servir si mal de notre esprit ? Tout borné qu'il est, il veut fouiller dans les secrets de Dieu, & pénétrer des misteres sur lesquels on ne lui demande que confiance & soumission. On voit des gens d'érudition, de vertu & de mérite vouloir épuiser la matiere sur le Chapitre de la Grace & de la Providence. Et qu'y comprennent-ils ? qu'y peut-on comprendre ? N'ai-je pas lieu de me plaindre de leur sçavoir trop rafiné, & de leur délicatesse à distinguer & diviser, si ce jargon de l'Ecole ne sert qu'à m'embarrasser l'esprit, quand il ne s'agit que de guérir la lepre de mon cœur ? Ai-je besoin d'une science profonde pour me persuader qu'il y a un Dieu ? Puis-je croire Dieu injuste ? Dieu juste me commande-t-il l'impossible, & confondra-t-il dans ses jugemens l'heureux Chrétien qui meurt avec son innocence, le pécheur contrit, & le scélérat.

L'indocilité & le sot entêtement, dont j'ai parlé, fortifient les préjugés & produisent enfin la persuasion ; de-là les superstitions & les hérésies : ou les grandes passions nous corrompent, ou l'esprit de cabale nous aveugle. Non, rien n'humilie tant la raison que de voir de grands personnages se livrer à des desordres honteux, ou se rabaisser jusqu'à des petitesses populaires par la fureur de parti. Mon Dieu ! que l'esprit simple & pacifique est un grand don ! Qu'on fasse une espece de chronologie des grandes révolutions & des événemens fameux, même

de ceux qui, depuis deux siécles, ont porté des coups si cruels à la Religion, & qui ont coûté tant de sang à l'Europe ; on voit que l'esprit de parti est la premiere cause de la discorde, de cette discorde affreuse dont le souffle empoisonné ne cherche qu'à diviser tous les cœurs, qu'à embraser tout l'Univers : ô que M. Rousseau la peint bien !

. . . . . .

Le grand secret de sa trompeuse adresse
Fut de remplir les hommes divisés
De sentimens l'un à l'autre opposés,
D'embarrasser leurs esprits téméraires
D'opinions & de dogmes contraires,
Et d'ennoblir du nom de vérités
Ce fol amas de contrariétés.

Et quel est le fruit de ces contrariétés ? l'Abbé Regnier va vous l'aprendre.

J'ai vu deux partis disputer
De la vérité sans l'entendre,
Le public, sans y rien comprendre,
Pour l'un ou l'autre s'emêter :
Et par leur dispute autentique,
Qui s'entend moins plus on l'explique,
J'ai vû qu'après un long débat,
Après réplique sur réplique,
La haine des partis étoit le résultat.

Je ne crois pas que dans toute la catholicité on trouve un seul homme qui doute du besoin que nous avons de la grace. Mais aussi tout le monde convient que notre correspondance à la grace est absolument nécessaire. *Vocabis me, & ego respondebo tibi.* Vous m'apellerez, Seigneur, & je vous répondrai par toutes les bonnes œuvres dont je suis capable : si ces deux points sont phisiquement orthodoxes, de quoi quelques gens disputent-ils ?

Il eſt vrai que la grace eſt une faveur gratuite, que Dieu eſt le ſeul arbitre de ſes graces, qu'il les donne quand & de quelle maniere il lui plaît : qu'il trouve bien en nous la matiere de ſes jugemens & de ſes vengeances, & qu'il ne trouve qu'en lui-même les raiſons de ſa miſéricorde & de ſes graces : mais auſſi il eſt vrai que la grace ne nous manque jamais, & que nous manquons preſque toujours à la grace. Il eſt vrai que les bonnes œuvres nous attirent des graces, & que la reconnoiſſance des graces reçûës nous en attirent de nouvelles ; & s'il eſt de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autres fondemens de ſa miſéricorde que la foibleſſe humaine, il eſt auſſi de la prudence du Chrétien de tâcher de s'attirer cette miſéricorde par les bonnes œuvres. Mais les bonnes œuvres ne conviennent pas au pécheur ; & au lieu d'y chercher le ſecours & la force qui y ſont attachés, on ſe jette dans des raiſonnemens qui tiennent plus de l'impiété que de la ſcience. Nous voudrions que la Grace efficace nous enlevât tout d'un coup, & que Dieu fît tout ſeul tous les frais de notre ſalut : c'eſt-à-dire, que nous prétendons que Dieu nous prévienne toujours, qu'il faſſe les premieres demarches ; & qu'il nous donne les graces dont nous avons beſoin, ſans que nous ayons la peine de les lui demander. Cependant, ma ſeule raiſon m'aprend à diſtinguer le bien & le mal. Je ne puis pas nier le libre arbitre : mon cœur tout porté qu'il eſt au péché, me le reproche quand je le commets, & ce remords eſt une grace. Je ſçai que ma correſpondance à la grace doit concourir avec elle à l'ouvrage de mon ſalut, comme la terre doit concourir avec le ſoleil à faire fructifier la nature : Je ſçai enfin, que celui qui m'a créé ſans moi, ne me ſauvera pas ſans

moi ; & que dans tout l'Univers ceux qui ont des beſoins les demandent. Ces idées ſont bien ſimples, elles ſont à la portée de tout le monde, il y a moins d'eſprit, & dès-là je les crois plus juſtes. La ſoumiſſion eſt la voie de raiſonner entre la créature & le Créateur. Vouloir ce que Dieu veut, eſt la premiere ſcience que nous devons avoir apriſe. C'eſt une impiété que de cenſurer l'ordre de la Providence, & un attentat à la Divinité que d'en vouloir pénétrer le Myſtere. Fions-nous-y, & faiſons tout ce que nous pouvons ; voilà les grandes régles. Dans nos malheurs, rendons-les méritoires par la réſignation : dans nos beſoins, recourons à la Providence. Comptons ſur elle chrétiennement, mais ſagement. Cinq pains d'orge & deux poiſſons nourrirent cinq mille hommes, & il en reſta. Je ſçai que le tems des miracles eſt paſſé, auſſi ai-je dit *ſagement*, parce que l'eſpérance ne diſpenſe pas du travail. Murmurer contre les ſecrets de la Providence, ou penſer s'en délivrer en leur réſiſtant, c'eſt témoigner plus de folie que de courage. Le conſeil de Virgile devroit nous aprendre à mieux penſer, *quo fata trahant, retrahuntque, ſequamur*. Auſſi l'expérience nous montre-t-elle tous les jours, que les plaintes qu'on fait de la Providence, & que la déteſtable excuſe qu'on tire du prétendu défaut de grace, n'échapent qu'aux libertins du premier ordre, qui ne craignent rien tant que de ſe corriger & de ſe ſoumettre. Ils aiment mieux ſe faire une idée monſtrueuſe de la Divinité, que de rectifier leurs raiſonnemens & leur conduite ; & la corruption du cœur produit à la fin celle de l'eſprit. Libertinage, endurciſſement, impiété, blaſphême, tous degrés qui conduiſent à l'impénitence finale. Conſervez très-ſoigneuſement le mérite d'une bonne édu-

cation, ne voyez que d'honnêtes gens & raisonnez juste, vous vous épargnerés bien des malheurs.

Nous n'entrerons point dans le Royaume celeste si nous ne sommes comme des enfans. Que de morale dans cette parabole ! Peut-on lire un plus beau Sermon sur la pureté des mœurs & sur la simplicité Evangelique ? mais cette leçon n'accommode ni la sensualité, ni la vanité. Tel vise au doctorat, qui ne sçait pas son Catéchisme. On n'aime que les matieres presque incompréhensibles : & à quelque prix que ce puisse être, on veut faire le bel esprit. Aimons les sciences, mais ne perdons jamais de vûë les fondemens de notre Réligion ; relisons souvent le Décalogue & les Commandemens de Dieu ; faisons en notre pain quotidien. Ce conseil est uni, mais il est salutaire. Loin de faire les législateurs, souvenons-nous de cette belle parole de S. Matthieu, *Seigneur, vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des enfans, & de ceux qui sont à la mamelle.* Il dit encore ailleurs, *ne cherchez point à être apelés maîtres, parce que vous êtes tous freres : ne desirez point être apelés Docteurs, parce que vous n'avez qu'un docteur & qu'un Maître qui est Christ.* Que les Protestans, dont je parlerai bien-tôt, réfléchissent à cet autre passage. *Unum Ovile & unus Pastor.*

La Coutume & l'Ordonnance sont les fondemens de nos Loix civiles. L'Orateur le plus consommé a tous les jours le texte à la main, & sa fidélité à citer juste lui fait autant d'honneur que son éloquence. L'observance du Catéchisme est de même décision pour le salut, que la Coutume d'un païs pour une question débattuë. Ne rougissons donc point de remettre souvent nos premiers principes sous nos yeux, pour y conformer plus exactement notre con-

duite. C'eſt la ſcience des mœurs, infiniment préférable au ſçavoir faſtueux & ſublime.

Veillez donc & très attentivement à ce que le méchant exemple, le reſpect humain, & l'attente perpetuelle de la grace ne vous gâtent jamais le cœur ni l'eſprit. Mais j'entrevois encore un autre prétexte également pernicieux, ſur lequel on n'oſe s'embarquer dans le ſentier de la vertu. On prevoit tant de combats à eſſuyer & tant de devoirs à remplir, qu'on s'en rebute; on voudroit entrer, & l'on reſte à la porte. On ne s'allarme ainſi, que parce qu'on ne regarde les choſes qu'en gros, ſi j'oſe ainſi parler. Mais qu'on examine le tout par les parties qui le compoſent, toute la difficulté du ſalut ſe réduira à la paſſion dominante.

Vous êtes vif? Ne porteriez-vous point la vivacité juſqu'à la colere? mais vous n'êtes plus cet homme doux & poli; vous n'êtes plus modéré, ni maître de vous-même, & vous altérez votre ſanté. Sommes-nous capables de la moindre réfléxion dans la chaleur de la colere? Pour connoître combien elle eſt honteuſe, nous n'avons qu'à la regarder dans les autres. Monſieur de Turenne, ce grand modèle pour les grands hommes, n'étoit pas moins reſpecté par ſa modération que par ſa valeur.

On peut ſe livrer à la colere, ſans être dans le cas de ſe venger; mais on ne peut ſe venger ſans colere: & dès-là la vengence eſt un bien plus grand mal. L'un peut n'être que l'effet du premier mouvement, l'autre eſt preſque toujours l'effet de la réfléxion. Louis XIV. a défendu les duels, c'eſt un grand trait de ſageſſe. Dieu nous interdit la vengeance, c'eſt une grande preuve de ſon attention. Qu'il ſoit le Dieu des vengeances, qu'il ſe ſoit réſervé le droit de punir nos malfaiteurs, & de nous dédommager des

torts qu'on nous a fait ; c'eſt nous montrer tout à la fois ſa toute-puiſſance & ſa bonté. Laiſſons-le faire, nos intérêts ſont en bonne main, & il eſt toujours vrai que ſur ce point ſa Loi eſt la même que celle de nos Princes.

Mais d'ailleurs tout le monde convient que rien n'eſt plus glorieux que de pouvoir perdre un ennemi, & de lui faire grace : & il eſt de maxime inconteſtable, qu'une ame noble & généreuſe ne ſe venge point, ou qu'elle ne ſe venge qu'avec péril. La vengeance eſt, dit-on, le vice des Dévots : mais ce n'eſt point le vice d'un grand Homme, ni d'un homme de bien. Un Courtiſan du jeune Théodoſe lui reprochoit reſpectueuſement d'être trop doux : En vérité, lui répondit ce Prince, bien loin de faire mourir les vivans je voudrois pouvoir reſſuſciter les morts. Quelqu'un a dit qu'il ſe croiroit indigne du ſecours des ames genéreuſes, s'il n'étoit pas aſſez généreux lui-même pour pardonner à ſes ennemis. Mais qu'elle vengeance plus illuſtre pour les grands cœurs, que de voir ceux qui les ont offenſé réduits à leur demander des graces ! Il y a donc de la grandeur à pardonner ; & comptera-t'on pour rien les peines qu'on s'épargne en pardonnant ? Qu'elle foule de mouvemens furieux dans l'ame d'un vindicatif ! C'eſt un aſſemblage d'inquiétudes affreuſes, des ſoins devorans, des dangers de toute eſpece, de funeſtes confidences & d'homicides conſeils. Je crois voir toutes les Euménides la torche à la main & la tête chargée de couleuvres acharnées ſur le cœur du vindicatif. Sentons bien le mérite de ce repos précieux qu'Horace eſtimoit tant ; & raiſonnons. Dieu me fait une Loi de ce qui faiſoit les plus doux plaiſirs d'un Payen honnête homme. O ! que la Loi qui me preſcrit de conſerver toujours de la tranquilité & de la douceur, qui

m'aprend à réprimer mes saillies & à vaincre mes passions, est une aimable & une admirable Loi ! Serois-je aussi bien conduit, si je me conduisois moi-même ?

On nous oblige à ne parler mal de personne. Mais quoi de plus indigne, selon le monde, que de parler mal d'autrui ! N'y a-t'il pas une petitesse infinie à n'avoir de l'esprit qu'aux dépens du prochain ; & vous ménagera-t'on, si vous ne ménagez personne ? Si vous révélez le secret confié, ou si vous calomniez, vous êtes souverainement mal-honnête homme ; si vous m'aprenez le malheur ou le défaut caché de votre voisin, je n'écoute pas l'histoire, je ne pense qu'à votre malignité. Il est donc vrai que la Religion, qui m'oblige à mesurer mes paroles, est une excélente Religion. Non, je ne puis trop le repéter, la Religion Chrétienne n'exige rien de l'homme, qui ne convienne à son vrai bonheur pour le tems, à sa probité, à sa santé, à son repos & à son amour propre, si l'on sçavoit se bien aimer soi-même.

Une femme pleine d'esprit & de raison, & capable des refléxions les plus solides, écrivoit à un de ses amis de même caractere, qu'il n'est point de plus sûre ressource contre les peines de la vie que la Religion, & qu'indépendamment de ce qu'elle a de divin, elle seroit la plus judicieuse Philosophie de l'Univers.

Permettez-moi ce détail, j'ose y entrer, puisque la gourmandise & l'envie sont spécialement défenduës. Je vous demande ; me faut-il une Loi écrite ? ai-je besoin d'avoir sans cesse l'Eternité devant les yeux, pour ne pas trop manger & boire ? Est-ce donc que ma santé ne me le défend pas assez ? La seule politesse fait regarder avec horreur un gourmand de profession : aussi ne voit-on gueres que des stupides qui soient

ſuſceptibles d'un défaut auſſi mépriſable, parce que c'eſt celui qui raproche le plus l'homme de la bête. Un enfant bien élevé n'a point connu un vice auſſi bas ; mais j'en parle trop : en vérité, un honnête homme n'eſt point gourmand, & ne ſe fait point des plaiſirs que la volupté même deſavouë.

Je ſuis encore perſuadé qu'il n'y a point dans le monde un homme plus petit & plus bizarre que l'envieux. Il faut être bien ingénieux à ſe tourmenter ſoi-même, pour ſe faire une peine des avantages d'autrui. L'envie fait ſur le cœur & ſur l'eſprit du forçat qu'elle tyranniſe, ce que la pierre infernale fait ſur les chairs ; c'eſt un corroſif brûlant qui conſume toujours, & dont la pointe s'éguiſe à meſure qu'elle travaille. Le gourmand ſe contente de vivre en animal : au contraire, l'envieux reſſemble aux Anges rebelles. Le premier ne ſonge qu'à digérer, le ſecond ne digere jamais le bonheur ou le mérite perſonnel de ſon voiſin. Un vieux proverbe nous aprend que la gourmandiſe eſt plus meurtriere que le fer & le feu, *plus occidit gula quàm gladius.* Nous avons encore un axiome, dont la pratique eſt d'une grande utilité pour ceux qui veulent ſe former un excélent caractere, & dont les trois parties conviennent également au corps & à l'eſprit. Tenez-vous toujours en garde contre les deſirs inquiets : ils ſont incompatibles avec la gayeté qui vous eſt naturelle. Conſervez bien cette gayeté, c'eſt un tréſor. *Mens hilaris.* Acquerez ce doux repos, dont je vous parle dans tout mon Livre, mais agiſſez. La pareſſe apeſantit le corps, & amolit le cœur. Les délices de Capouë amollirent Aannibal. Repoſez-vous donc ſobrement. *Requies moderata.* Enfin, réjouiſſez-vous avec des amis délicats, mais ne vous livrez jamais aux plaiſirs brutaux.

La débauche eſt odieuſe & l'on ſe deshonore à trop boire & à trop manger, *dieta.*

Je ne ſçaurois croire qu'on ſoit fâché de trouver ici ce que M. Rouſſeau dit de l'envie.

La main du tems creuſa les voutes ſombres
D'un antre noir, ſéjour des triſtes Ombres,
Où l'œil du monde eſt ſans ceſſe éclipſé,
Et que les vents n'ont jamais careſſé.
Là de ſerpens nourrie & devorée
Veille l'Envie honteuſe & retirée,
Monſtre ennemi des mortels & du jour;
Qui de ſoi-même eſt l'éternel vautour,
Et qui traînant une vie abbattuë
Ne s'entretient que du fiel qui le tuë;
Ses yeux cavez, troubles & clignotans
De feux obſcurs ſont chargés en tout tems;
Au lieu de ſang, dans ſes veines circule
Un froid poiſon qui les gêle & les brûle,
Et qui de la porté dans tout ſon corps
En fait mouvoir les horribles reſſorts.

Mon Dieu! quand je vois les hommes ſe dégrader par des vices ſi honteux, je ſuis tenté de croire que le plus grand miracle de la Religion Chrétienne ſeroit de les ramener à la raiſon.

Mais quelque raiſon que vous ayez, quand même vous raſſembleriez en vous toutes les parties du vrai Mérite, ne vous tenez pas moins en garde contre la préſomption. Notre force ne peut ſe meſurer que ſur la défiance que nous avons de nous-mêmes. Si l'homme fort eſt au-deſſus de certaines foibleſſes, il eſt pourtant vrai que nous avons tous chacun la notre. On dit que le plaiſir eſt celle des jeunes gens, l'avarice celle des vieillards, la vanité celle des Grands, & la médiſance celle du peuple: mais enfin, l'homme ſage ſurmonte la foibleſſe de ſa nature par la conſtance de ſon eſprit. Le triomphe de la

vertu eſt de réſiſter à la tentation. Quand on a ſoin de reprimer les mouvemens déréglez de l'ame, leur férocité s'adoucit, & ils deviennent comme des animaux domeſtiques & aprivoiſez, qui habitent avec nous, & qui s'y tiennent en paix. Nous ne ſommes capables d'aucun autre mérite que de pouvoir par la grace de Dieu réſiſter à la tentation ; *Tolle certamina ? tuliſti coronas.*

Cette ſoumiſſion des mouvemens de l'ame à la raiſon, eſt ce qui rend la vie de l'homme tranquille & heureuſe. Parvenus à ce degré de raiſon, défions-nous de notre cœur ; & dans l'occaſion, ſi nous ne pouvons vaincre qu'en fuyant, fuyons. C'eſt une des plus ſages précautions de la Religion Chrétienne, de nous fournir des remédes contre notre penchant au mal. La Religion & la raiſon ſont le partage, ou deviennent le fruit de la vraie Philoſophie.

Que l'Evangile fait bien l'éloge de la probité, en déclamant vivement contre l'ypocriſie ! Mon Dieu ! on a bien de la peine à trouver un homme de bien, & il pleut des *Dévots*. Il eſt vrai que la qualité de *Dévot* eſt un vernis admirable ſur la réputation d'un fripon, & d'une femme déréglée. M. de la Rochefoucault, dont les maximes ſont merveilleuſes, dit que l'hypocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu. Quelqu'un, je crois que c'eſt la Bruyere, a dit qu'un méchant ne ſe peut montrer bon que par un ſecond crime, qui eſt l'hypocriſie, vice bas, timide, lâche, & le plus oppoſé à la vraie probité. Il ajoûte que la vieilleſſe & la laideur, l'adverſité & la vaine gloire, la mode & l'eſpoir de cacher ſes défauts, font plus de dévots que les Prédicateurs. Ordinairement la dévotion des vieilles coquettes n'eſt qu'un état de bienſéance qui les dédommage du débris de leur beauté. Je ne crois point d'Athées, mais je

crois que rien n'en aproche tant que l'ypocrite. C'eſt un ſcélérat qui n'affecte de craindre Dieu que pour mieux tromper les hommes ; qui trafique ce que nous avons de plus auguſte, dans la ſeule vûë de pouvoir reſter toujours impunément vicieux à la faveur d'un peu de réputation dérobée. A l'occaſion de ce vice, qui eſt diamétralement opoſé à toute Religion & à l'honneur, je hazarde une propoſition bien ſimple, & je l'adreſſe aux Déïſtes. Je leur dis: vous croyez un Dieu, & vous croyez qu'il y a tout au moins dans le monde un homme de bien & un hypocrite. La conſéquence eſt abſolument néceſſaire. Il y a donc un Paradis & un Enfer ?

Je n'ai pas prétendu démontrer l'excélence de la Religion Chrétienne uniquement par le ſoin qu'elle prend de réprouver des vices que les honnêtes gens déteſtent : en cela, l'Evangile me ſemble ne faire que l'office d'un ſage gouverneur ; c'eſt me preſcrire des régles de conduite qui puiſſe m'attirer, de la part des hommes, plus de confiance & plus d'amitié ; c'eſt m'aprendre le moyen de vivre plus heureux & plus long-tems ; mais me rendre méritoire pour l'Eternité le plaiſir que j'aurai pris à vivre en homme réglé, en homme ſage, en homme vrai ; me tenir compte du ſoin que j'aurai eu de ma réputation, de ma fortune, de ma ſanté, de l'heureuſe occaſion que j'aurai trouvé d'obliger un honnête homme, ou de ſecourir un malheureux ; me ſçavoir gré de mon attention à payer mes dettes, à remplir les devoirs de mon état, à ne me point livrer à des paſſions brutales ; me récompenſer d'un peu de force d'eſprit, qui me fait ſuporter patiemment une diſgrace ou une injure, accidens auſquels j'ai donné lieu, ou que je ne pouvois éviter : en vérité c'eſt le comble des miſéricordes du Très-Haut. Non,

on

on ne ſçauroit aſſez vanter l'excélence d'une Religion auſſi conſolante & auſſi ſainte.

L'excélence de la Religion ſe fait encore bien ſentir par la lecture des livres ſaints. A travers un ſtile ſimple & naïf, on reconnoît le pouvoir d'une Majeſté formidable, & l'on adore les bontés d'un Pere le plus affectueux. La parabole la plus commune renferme toujours quelque choſe de divin. Aujourd'hui qu'on a plus d'érudition & plus d'eſprit que jamais, écrit-on comme David? Nos eſprits les plus profonds & les plus délicats ont-ils écrit comme ces hommes ſimples, ignorans & groſſiers, dont Jeſus-Chriſt fit ſes Apôtres ? Depuis eux juſqu'à nous, le plus grand génie a-t-il aproché de cette force, de cette ſublimité, de cette énergie ? Mon Dieu, qu'on eſt à plaindre quand on ne ſent point la ſageſſe & la bonté de votre Loi ! Mais auſſi, pour peu qu'on connoiſſe, on ne tarde gueres à paſſer de la régularité pour le précepte, au goût pour les conſeils.

Si je réfléchis à la viciſſitude de toutes les choſes crées, au renverſement des plus grands Empires, à la fluidité rapide de tous les biens temporels, qui courent indiſtinctement de famille en famille, & paſſent legérement du Maître au valet : n'auraî-je pas raiſon de décider que tout cela n'eſt qu'un jeu ? Mais, ſi de-là je tourne mon eſprit du côté de la Religion, ſi je réfléchis qu'un établiſſement confié à douze pêcheurs a reçû ſa perfection, malgré toutes les Puiſſances de la terre, & toute la cruauté des Tyrans, malgré un nombre preſque infini d'Héréſiarques & de Novateurs ; en un mot, malgré le ſang & la chair ; & que cet établiſſement dure depuis plus de dix-ſept cens ans dans toute ſa pureté ; cette penſée ſeule me tient lieu de démonſtration.

Je ne puis être convaincu d'une vérité que par un ſentiment de mon cœur qui ne me laiſſe pas le loiſir de penſer, ou par une démonſtration qui ne me laiſſe point de replique. Si c'eſt par démonſtration, le cœur doit ſe prêter à l'eſprit; ſi c'eſt par ſentiment, l'eſprit doit ſuivre le cœur. En effet, dès que mon cœur a ſenti la ſainteté de ma Religion, je n'ai plus beſoin de penſer, & mon eſprit n'a plus rien à faire. Ici le ſentiment & la démonſtration ſont également honneur à la foi; l'un, pour conſoler le fidèle; l'autre, pour confondre l'incrédule. Quelle eſt donc l'excélence d'une Religion qui fait tout à la fois la conſolation de ſes ſectateurs & la réprobation de ſes ennemis?

Homme ſimple, ſoumettez-vous & raiſonnez peu, voilà votre partage. Mais pour ceux qui ſont chargés d'éclairer les peuples, ou qui ſe trouvent dans la néceſſité de ſoutenir les droits de la Religion, c'eſt un devoir indiſpenſable de joindre le raiſonnement au ſentiment. Le Juif reſteroit toujours Juif, le Proteſtant toujours Proteſtant, s'il leur étoit permis de ne prendre que leur cœur pour juge. L'ignorance volontaire n'eſt pas une excuſe légitime de l'égarement: & c'eſt ce qui impoſe à l'infidèle, à l'incrédule, & au Chrétien égaré, la néceſſité de ſe départir de leurs préjugés, de s'inſtruire de bonne foi, & de ſe laiſſer convaincre.

Quoique ces grands ſujets ne ſoient pas de mon miniſtere, j'ai aſſez lu pour oſer en dire un mot: on me diſpenſera pourtant d'en parler en Théologien & en Docteur. Il eſt tellement eſſentiel de s'inſtruire de ce qui regarde la Religion, que ceux qui refuſent d'aprendre ce qu'ils doivent ſçavoir, tombent dans l'héréſie des anciens Gnoſimaques. Ils admettoient les bonnes mœurs, mais ils rejettoient l'étude des

principes. Si ce miſérable ſiſtême avoit lieu, le payen qui auroit de l'humanité ſeroit autant en ſûreté de ſon ſalut, que le Chrétien fidéle. D'ailleurs, cette opinion renferme une contradiction manifeſte : Comment bien remplir ſes devoirs ſi on n'en a pas une idée juſte ? comment pratiquer un culte qu'on ignore, & comment ſe déterminer entre l'héréſie & la vraie Religion, ſi on ne ſçait pas les diſtinguer ? L'intérêt le plus preſſant & le premier devoir de l'homme eſt donc d'acquérir toute la connoiſſance dont il eſt capable, pour ne pas confondre l'orthodoxie & l'erreur.

Outre la catholicité que nous profeſſons, trois façons de penſer différentes partagent les hommes ſur ce qui regarde la Religion. 1°. Les Athées, ſupoſé qu'il en ſoit, pour moi je n'en crois pas. Les plus ſtupides des hommes ont au moins un peu de raiſon. Je conviens qu'à mille égards quelques bêtes ont plus d'inſtinct que quelques hommes : mais enfin l'inſtinct n'eſt pas la raiſon. 2°. Les Déiſtes, les Incrédules, les Impies de profeſſion, les Eſprits forts ; en un mot, tous ceux qui ſont également éloignés de toute Religion, & je crois que c'eſt-là le grand nombre. 3°. Enfin, ceux que de faux préjugés, la force de l'éducation & de l'habitude, l'entêtement & le refus de s'inſtruire, retiennent dans des erreurs qui les éloignent de nous.

Je ne crois pas d'Athées. L'odieux Spinoſa a voulu introduire une eſpece d'Athéïſme, & renouveller les abſurdités d'Anaximandre, qui vivoit cinq ou ſix ſiécles avant Jeſus-Chriſt : mais cette idée repugne trop à la raiſon pour pouvoir penſer qu'elle ait des ſectateurs. Les Payens, les Idolâtres de toute eſpece & de tout païs, croyoient des Dieux. Le peuple ignorant & groſſier ſe faiſoit des Dieux de bois, de

plâtre ou d'argent : tant qu'on étoit heureux, le Dieu étoit adoré ; à la moindre disgrace, on lui cassoit bras & jambes. Ces Dieux s'apelloient Lares, Dieux Pénates, Dieux Domestiques : pour l'ordinaire le coin du feu étoit le paradis de ces marmouzets. Cependant à travers de cet aveuglement burlesque & déplorable, on démêle une sorte de foi qui, bien définie, ne peut s'apeler que superstition. Mais si les Idolâtres adoroient une infinité de Dieux de leur imagination & de leur façon, les sages reconnoissoient une Divinité suprême qui préside à tout. Les uns croyoient que cette Divinité étoit le Soleil : les autres l'apeloient le Destin, la Providence, le grand Jupiter, le grand Dieu auquel ils subordonnoient des Dieux mitoyens : mais enfin personne n'a jamais cru l'éternité de la nature. La seule raison nous démontre que la matiere n'a pas pû se produire elle-même : toutes les Sectes & toutes les Nations admettent un Créateur : donc il n'y a point d'athées.

On ne raisonnera jamais juste que quand on sçaura bien définir. Il est vrai que chez les Payens les hommes sans lettres & sans éducation se faisoient des idées bien extravagantes de la Divinité, mais ils n'étoient point athées. Pour être athée, il faut nier qu'il y ait un Etre suprême qui a créé le monde par son pouvoir, & qui le gouverne par sa sagesse ; & c'est ce qu'on n'a jamais pensé. Pour connoître l'existence éternelle d'un Dieu Créateur, il n'est pas nécessaire d'avoir de la foi & de la raison, il ne faut que des yeux.

Ceux d'entre les Persans, les Egyptiens, les Grecs & les Romains qui avoient plus de lumieres, & qui cherchoient de bonne foi à se faire une idée juste de la nature Divine, sont convenus, que non-seulement il y avoit un Dieu

ſupérieur aux autres Dieux, mais encore qu'il n'y avoit qu'un Dieu. Il eſt vrai que peu d'années avant Jeſus-Chriſt, Agrippa, gendre d'Auguſte, fit bâtir à Rome un Temple pour les Dieux; il étoit ſur-tout dédié à Jupiter vengeur. Ce Temple eſt aujourd'hui l'Egliſe de Notre-Dame de la Rotonde. Les Dieux de la Fable & ceux des Philoſophes avoient des temples qu'on apeloit le Panthéon : & le culte des Dieux s'apelle depuis peu le Polithéiſme ; mais enfin malgré les abſurdités populaires & les opinions différentes des hommes éclairés, il eſt conſtant que dans toutes les Nations on reconnoit une Divinité ſuprême.

Saint Auguſtin a parfaitement éclairci la confuſion dans laquelle vivoient autrefois les hommes groſſiers & aveugles. Il a réduit cette pluralité chimérique des Dieux à la ſeule divinité qu'ils apeloient Jupiter : il a démontré que le pouvoir & les fonctions qu'on attribuoit à Neptune, à Pluton, à Mars, à Minerve, en un mot, à tous les Dieux, venoient immédiatement de l'unité d'un ſeul & même principe, & que cette foule innombrable de Dieux & de Déeſſes n'étoient que le même Jupiter dont ils exprimoient les différentes vertus ſous des noms différens.

Les plus grands génies de l'antiquité, comme les hommes les plus ſimples, auroient été bien ſcandaliſés ſi de leur tems quelqu'un avoit ſupoſé l'athéiſme. En effet, il eſt bien ſenſible que le deſſein, la penſée, le mouvement, ne ſont pas du reſſort de la matiere. Les Philoſophes ſenſés ont unanimement reconnu l'unité de Dieu & l'immortalité de l'ame. Hé ! comment l'ame pourroit-elle mourir ? elle n'eſt formée ni de matiere ni d'élémens. J'abuſerois de la patience de mes Lecteurs, ſi je m'amuſois à

leur prouver ce qu'ils sentent d'eux-mêmes : ils sçavent, comme moi, que l'athéïsme, l'idolâtrie, la pluralité des Dieux & la mortalité de l'ame, sont des extravagances qui blessent les premiers élémens de la raison.

Je ne comprens pas comment les hommes aiment si peu la lecture : je crois en inspirer le goût par tous les fragmens dont je compose ce Traité : Mais il ne faut lire qu'avec de bonnes dispositions : l'orgueil & le méchant esprit empoisonnent les meilleures choses. Quand on remonte à la source, on trouve mille & mille traits qui flatent infiniment le cœur & l'esprit. La paresse ou l'inattention de ceux qui voudroient tout sçavoir sans rien aprendre, m'ont déterminé à venir à leur secours. Si l'on veut se satisfaire sans être obligé de recourir aux originaux, voici un précis très-sommaire du beau discours de M. de Ramsay sur la Mythologie. Vous trouverez dans son extrait la délicatesse du stile & la force du raisonnement. Il parlera toujours jusqu'à ce que j'en fois aux Déistes, & je ne citerai que les traits qui ont raport à mon dessein.

Zoroastre dit que Dieu est le premier des incorruptibles, éternel, non engendré. Il n'est point composé de parties : il n'y a rien d'égal à lui. Il est Auteur de tout bien, desintéressé, le plus excélent de tous les êtres excélens, & la plus sage de toutes les intelligences. Le Pere de la Justice & des bonnes Loix; instruit par lui seul, suffisant à lui-même, & premier producteur de la nature.

Abulfada, cité par le célébre Docteur Pocok, dit que, selon la primitive doctrine des Perses, Dieu étoit plus ancien que la lumiere & les ténébres, & qu'il a existé de tout tems dans une solitude adorable, sans compagnon & sans rival.

Selon Plutarque, les Anciens ont apelé du nom de Dieux les différentes productions de la Divinité. Rien de ce qui n'a point d'ame, rien de matériel & de sensible ne peut être Dieu. Il n'y a qu'une seule intelligence souveraine & une Providence qui gouverne le monde, quoiqu'on l'adore sous différens noms, & quoiqu'elle ait établi des puissances inférieures pour ses Ministres. Voilà la doctrine des premiers Egyptiens sur la Nature Divine.

Orphée a dit que l'Univers a été produit par Jupiter. L'Empirée, le profond Tartare, la Terre & l'Océan, les Dieux immortels & les Déesses, tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, étoit contenu originairement dans le sein fécond de Jupiter, & en est sorti. Jupiter est le premier & le dernier, le commencement & la fin. Tous les Etres émanent de lui. Il est le Pere primitif & la Vierge immortelle. Il est la vie, la cause & la force de toutes choses. Il n'y a qu'une seule Puissance, un seul Dieu, & un seul Roi universel de tout.

Les Ouvrages d'Homére & de Virgile son imitateur, & les Métamorphoses d'Ovide, démontrent qu'ils reconnoissoient un Dieu suprême, le Pere & le Maître souverain des hommes & des Dieux, l'Architecte du monde, le Prince & le Gouverneur de l'Univers, le premier Dieu & le grand Dieu.

Euripide reconnoît hautement la dépendance de tous les Etres d'un seul principe. O! Pere & Roi des hommes & des Dieux, dit-il, pourquoi croyons-nous, misérables mortels, sçavoir ou pouvoir quelque chose? notre sort dépend de votre volonté.

Sophocle représente la Divinité comme une intelligence souveraine, qui est la vérité, la sagesse & la loi éternelle de tous les esprits.

La nature mortelle, dit-il, n'a point engendré les Loix : elles viennent d'enhaut : elles descendent du Ciel même. Jupiter Olimpien en eſt le ſeul pere.

Pindare dit que Chiron aprenoit à Achile à adorer, au-deſſus de tous les autres Dieux, Jupiter qui lance la foudre.

Plaute introduit un Dieu ſubalterne qui parle ainſi : Je ſuis Citoyen de la Cité celeſte, dont Jupiter, pere des Dieux & des hommes, eſt le Chef. Il commande aux Nations, & nous envoie par tous les Royaumes pour connoître les mœurs & les actions, la piété & la vertu des hommes. C'eſt en vain que les mortels tâchent de le corrompre par les offrandes & les ſacrifices. Ils perdent leur peine, car il a en horreur le culte des impies.

Muſes, dit Horace, célébrés en premier lieu, ſelon la coûtume de nos peres, le grand Jupiter, qui gouverne les mortels & les immortels, la terre, les mers & tout l'univers. Il n'y a rien de plus grand que lui, rien d'égal à lui.

Lucain fait faire cette belle réponſe à Caton, quand Labiénus lui conſeilloit de conſulter l'oracle : pourquoi me propoſez-vous de demander à l'oracle ſi l'on doit mieux aimer mourir libre les armes à la main, que de voir la tyrannie triompher ? Si cette vie mortelle n'eſt que le retardement d'une immortalité heureuſe : ſi la violence peut nuire à un homme de bien : ſi la vertu ne nous rend point ſupérieurs aux malheurs, & ſi la vraie gloire dépend des ſuccès ? Nous ſçavons déja ces vérités, & l'Oracle ne peut pas nous faire de réponſes plus claires, que celles que Dieu nous fait à tout moment dans le fond de notre cœur. Nous ſommes tous unis à la Divinité, elle n'a pas beſoin de paroles pour ſe faire entendre ; & elle nous dit en

naissant tout ce que nous avons besoin de sçavoir... elle se fait connoître à tous. Elle remplit tous les lieux, la terre, la mer, l'air, le Ciel. Elle habite sur-tout dans l'ame des justes. Pourquoi la chercher plus loin?

Écoutons Thalès. Dieu, dit-il, est le plus ancien de tous les Etres. Il a produit l'univers plein de merveilles. Il est l'intelligence qui a débrouillé le cahos; il est sans commencement & sans fin, & rien ne lui est caché. Rien ne peut résister au destin; mais ce destin n'est autre que la raison immuable, & la puissance éternelle de la Providence. Thalès dit encore que l'ame est un principe ou une nature qui se meut elle-même, pour la distinguer de la matiere.

Pithagore, qui exigeoit de si bonnes mœurs de ses Disciples, sentoit bien que l'esprit ne peut atteindre à la connoissance des choses divines, à moins que le cœur ne soit épuré de ses passions. Il dit que Dieu est l'Esprit universel qui pénétre & qui se répand par toute la nature. Tous les Etres reçoivent leur vie de lui. Il n'y a qu'un seul Dieu qui remplit tout par son immensité, Principe unique, Lumiere du Ciel, Pere de tous. Il produit tout, il arrange tout: il est la raison, la vie & le mouvement de tous les Etres.

Socrate, enfin, Socrate, dont le profond sçavoir & l'austere sagesse ont toujours été en si grande vénération, n'admettoit qu'un seul principe éternel. Loin des erreurs populaires, & touché de l'aveuglement des incrédules, il voulut convaincre Aristodème de l'existence de Dieu, & lui fit remarquer d'abord tous les caracteres de dessein, d'art & de sagesse répandus dans l'Univers. L'intelligence, disoit-il, vous appartient-elle en propre; le hazard fait-il tout sans qu'il y ait aucune sagesse hors de vous?

Vous ne voyez pas, dites-vous, ce sage Architecte de l'univers : mais vous ne voyez pas non plus l'ame qui gouverne votre corps, & qui régle tous ses mouvemens. Si l'esprit qui réside dans votre corps, le meut & dispose sa volonté, pourquoi la Sagesse souveraine, qui préside à l'univers, ne peut-elle pas aussi régler tout comme il lui plaît ? si votre œil peut voir les objets à la distance de plusieurs stades, pourquoi l'œil de Dieu ne peut-il pas tout voir à la fois ? Si votre ame peut penser en même-tems à ce qui est à Athènes, en Egypte & en Sicile, pourquoi la Sagesse Divine ne peut-elle pas avoir soin de tout, étant présente par-tout à son ouvrage ? Socrate, sentant que l'incrédulité d'Aristodème venoit plutôt de son cœur que de son esprit, conclud par ces paroles : *Ô ! Aristodème, appliquez-vous sincérement à adorer Dieu, il vous éclairera, & tous vos doutes se dissiperont bien-tôt.*

Je crois ne pouvoir mieux finir cette courte dissertation sur la maniere de penser des Anciens, que par ce beau mot de Socrate, & je l'adresse à tous ceux à qui je vais parler. Impies, Incrédules, prétendus Déistes, esprits forts, croyez-vous passer pour gens d'esprit en affectant de ne rien croire ? vous vous trompez. Un homme sage s'assujettit à des régles ; un homme raisonnable se fait un système : il faut nécessairement se faire une Religion, ou suivre une Religion déja établie. Soyez donc l'inventeur ou le sectateur de quelque opinion, de quelque dogme, de quelque secte ; sans quoi je ne puis vous désigner par aucune qualification qui vous soit parfaitement propre. Chrétiens ? vous avez l'honneur de l'être ; mais vous en rougissez. Payens ? non : ils aimoient la vertu, ils adoroient les Dieux. Juif ? encore moins :

tout homme qui ne croit pas au Verbe incarné, ne croiroit pas au Meſſie annoncé, & qui n'aime pas la vérité aime encore moins la figure. Quand on haït l'Egliſe, on ne fait pas grand cas de la Synagogue. Muſulmans ? mais quels ſujets de dériſion l'Alcoran ne vous fourniroit-il pas ? d'ailleurs les Turcs ſont plus religieux dans leurs Moſquées, que vous ne l'êtes dans nos Egliſes, quand des reſtes de bienſéance & d'éducation vous y ramenent quelquefois. La doctrine même de Mahomet ne vous conviendroit pas : il regardoit Jeſus-Chriſt comme un grand Prophête. Vous êtes d'aſſez mauvais Pyrroniens : Pyrron doutoit de tout comme Ariſtodème, & vous, vous n'examinez rien. Vous avez commencé par mépriſer les vertus Chrétiennes, vous finiſſez par abdiquer les vertus morales ; & peu à peu la corruption du cœur a produit en vous l'inflexibilité de l'eſprit : voilà votre état. La vie animale, les plaiſirs brutaux, la terre, le ſoleil, l'indépendance, l'ingratitude, l'irreligion : voilà vos Dieux. Vous êtes donc un corps étranger à toute la Religion & à la raiſon.

On joue un mauvais rolle dans le monde, quand on devient l'horreur de la ſociété civile par l'impiété & par des idées extravagantes. Point d'honnête homme ſans Religion : & qui manque à Dieu de deſſein prémédité, peut-il être fidèle aux hommes ? Choiſiſſez donc une Religion, & jugez de ſa ſainteté ou par la morale qu'elle preſcrit, ou par le dogme qu'elle impoſe. La pureté de la morale ne dépend pas de nos mœurs : elle eſt toujours la même. Supoſer la néceſſité de faire le mal, c'eſt un blaſphême : trouver du plaiſir à faire le bien, c'eſt une vertu. C'eſt le don d'en-haut. Demandez-le, vous l'obtiendrez. Ah ! mon cher Ariſto-

dème, *ſi ſcires donum Dei* ? A l'égard du dogme, celui auquel nous nous aſſujettiſſons pour notre croyance, eſt une preuve de notre ſtupidité ou de notre bon eſprit. Or, dans toutes les ſectes de l'univers, je n'ai point trouvé de Morale auſſi pure, ni de Loix auſſi ſaintes que dans le Chriſtianiſme, & je n'ai point trouvé d'homme plus ſcandaleux dans ſa façon de vivre & de penſer, qu'un impie de profeſſion.

Il m'eſt cher encore, & je reſpecte en lui le Baptême qu'il mépriſe. Eſſayons, par le Dogme & par la Morale, ſi le ſentiment ne pourra rien ſur ſon cœur, & ſi le raiſonnement ne pourra rien ſur ſon eſprit. Un homme plongé dans tous les vices, paſſe toute ſa vie à tourner en ridicule tout ce que nous avons de plus ſaint ; mais à la mort, il reclame le Sang de Jeſus-Chriſt ; il repaſſe dans ſon cœur abattu & dans ſon eſprit effrayé, les tendres reproches que Jeſus-Chriſt faiſoit aux Juifs, *populo meus quid feci tibi* ? Eſt-ce donc parce que je vous ai tiré du néant, que vous m'avez traité d'impoſteur ? Je pouvois vous créer un reptile : j'ai joint ma bonté à ma puiſſance pour vous faire homme ; & quel uſage avez-vous fait de votre raiſon ? Au lieu de reconnoître mon pouvoir dans les merveilles de la nature, & ma bonté dans votre création, dans votre conſervation, dans votre redemption : au lieu de méditer ma Loi, vous l'avez déprimée ſans vouloir l'aprendre. Au milieu de vos pareils & de vos complices, vous ſupoſiez que j'avois ſuborné des témoins pour écrire & pour prêcher des fables. Vous m'avez cru aſſez inſenſé pour confier aux plus vils & aux plus ignorans des hommes, le débit de mon Evangile, que vous traitiez de roman. Eſt ce là, ingrat, le prix que je devois attendre du plaiſir que je me ſuis fait de m'abaiſer

juſqu'à vous pour vous élever juſqu'à moi ? J'ai deſarmé la juſtice de mon Pere en me faiſant crucifier pour vous : cependant, plus déterminé dans vos blaſphêmes que Pilate dans ſon jugement, vous m'avez crucifié tous les jours, par la diſſolution de vos mœurs & par la fureur extravagante de votre Morale impie.

Si ceux que nous concevons ſous les noms de Déïſtes & d'Incrédules, vouloient bien nous dire ſur quoi ils fondent leur incrédulité, leur aveuglement, leur endurciſſement, je leur demanderois ce qu'ils peuvent oposer à l'accompliſſement des Prophéties, au don qu'eurent de pauvres pêcheurs de ſe faire entendre en toute langue, aux événemens qui ſuivirent le déïcide des Juifs, au progrès de l'Evangile, à ſa durée, à ſa ſainteté : qu'oposeroient-ils enfin à tant de miracles opérés dans l'ancienne & dans la nouvelle Loi ; ils ne ſont aſſurément pas Déïſtes : quelle idée ſe feroient-ils de cette Divinité ſuprême, à laquelle tant de ſages Philoſophes rendoient hommage long-tems avant l'Incarnation du Verbe ? Toutes les Sectes reconnoiſſent que Dieu eſt un Etre ſans principe & ſans fin, tout-puiſſant, créateur & conſervateur de toutes choſes, infiniment bon, infiniment ſage, infiniment juſte. Un bon Déïſte doit admettre cette définition : & je vais lui démontrer par cette définition même, que rien n'eſt plus abſurde & plus extravagant, que de nier la vérité & la ſainteté de l'Evangile.

Si l'Incarnation du Verbe n'étoit qu'une ſupoſition chimérique, ſi l'ancienne & la nouvelle Loi n'étoient qu'un ramas de contes bleus, imaginés par des viſionnaires pour tromper les hommes, Dieu bon auroit-il permis à tant de Prophêtes de nous aprendre l'avenir, & de nous annoncer le Meſſie ? Dieu ſage auroit-il permis

à Moïse & à Jesus-Christ de nous séduire par de fausses Loix pendant plus de trois mille ans ? Dieu juste auroit-il confirmé ces Loix par le sang de tant de Martyrs, & par la voix unanime de tant de Confesseurs & de Docteurs, qui ont si glorieusement défendu l'Eglise contre ses ennemis ? Pourquoi dans l'ancien & dans le nouveau Testament tant de réfractaires sévérement punis ? Pourquoi faire prêcher l'Evangile dans tous les coins du monde ? Pourquoi y mettre le sceau de la Divinité par une foule de miracles opérés en présence d'une Nation entiere ? Cette Nation, autrefois la favorite de Dieu, est devenuë l'oprobre des Nations : cette chere Tribu de Juda auroit-elle manqué de nier la vérité de ces miracles, s'ils n'eussent été que les effets de l'illusion ? C'étoit le seul prétexte qui restoit aux Juifs, de justifier leur Déicide, & aux Antitrinitaires de colorer leurs abominables erreurs. Si tant d'événemens réunis forment une démonstration parfaite de la sainteté de notre Religion, il est nécessaire de conclure que l'idée d'un Dieu bon, juste & sage, & la nullité du Christianisme est un paradoxe monstrueux qui ne peut être imaginé que par l'ange de ténébres. Que les esprits forts ne prennent pas le change : la revolte du cœur & l'acharnement à ne se jamais départir d'opinions absurdes, marquent bien plus de libertinage & de folie que de raison. Les Déistes admettent un seul Dieu comme nous, mais ils ne veulent pas reconnoître trois Personnes en Dieu. Ils nient la Divinité de Jesus-Christ comme Arius, & celle du Saint Esprit comme Macédonius ; & moi je leur soûtiens que ce sistême blesse la raison & ne s'accorde pas avec le Déisme. Si Jesus-Christ n'est pas Dieu, & si ceux qu'on apeloit le peuple de Dieu dans l'ancienne Loi, étoient

infidéles ; en un mot, file Décalogue & l'Evangile ne ſont que des fables, il faut que Dieu bon, juſte & ſage, mais vengeur, puniſſe pour crime d'idolâtrie tous les hommes qui ont regardé Moïſe comme ſon légiſlateur, l'arche d'alliance comme la figure de l'Egliſe, & qui ont le bonheur d'adorer Jeſus-Chriſt en eſprit & en vérité. Qu'un dogme pervers entraîne après lui d'affreuſes conſéquences ! Quoi ! Dieu auroit créé ſon peuple pour le perdre ! il nous auroit fait dicter de fauſſes Loix pour nous ſurprendre ! Ces idées monſtrueuſes peuvent-elles ſe concilier avec l'idée d'un Dieu juſte & ſage ? & quelqu'un dans le monde peut-il imaginer rien de plus ſaint que ces Loix ? Que les prétendus Déiſtes conviennent donc qu'ils ne croyent point en Dieu, quoique la nature & la raiſon leur démontrent qu'il y a un Dieu.

Mais, Seigneur, votre miſéricorde n'eſt pas encore épuiſée pour eux : je veux les ébranler par quelques traits que je crois les plus propres à confondre l'incrédulité. Je ne les tirerai que des Loix mêmes qu'ils attaquent : & ſi l'événement, joint au texte, forme une nouvelle démonſtration, oſeront-ils encore nier la vérité de votre Evangile ? Qu'on ſe ſouvienne de mon principe, la ſainteté d'une religion ne ſe peut démontrer que par le dogme & par la morale. Quant au dogme, trois parties eſſentielles dans notre Religion, les Miſtéres, l'accompliſſement des Prophéties, les Miracles. Trois autres parties dans la Morale, la Divinité du Légiſlateur, la ſainteté de la Loi, & de notre part la néceſſité des bonnes œuvres. Voilà les vrais fondemens de nos vertus théologales, la Foi, l'Eſpérance & la Charité.

A l'égard de la Morale, je ne citerai que le Sermon de Jeſus-Chriſt ſur la montagne, rapor-

té par Saint Matthieu, chapitre 7. lui seul contient toute la Loi. J'aimerois fort à le paraphraser, mais mon plan me l'interdit. Je me contente donc d'une traduction littérale & précise. *Ne pensez pas mal d'autrui. On vous jugera comme vous aurez jugé les autres. Vous, qui avez une poutre dans l'œil, comment osez-vous remarquer une paille dans l'œil de votre frere ? Ne donnez pas les choses saintes à manger aux chiens. Demandez, & on vous donnera : cherchez, & vous trouverez : frapez, & on vous ouvrira. Si votre fils vous demande un poisson, lui donnerez-vous un serpent ? Si donc, méchans comme vous êtes, vous sçavez donner de bonnes choses à vos enfans, à combien plus forte raison votre Pere qui est dans les Cieux, donnera-t-il les vrais biens à ceux qui les lui demandent ? Faites donc aux hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent ; car c'est-là la Loi & les Prophétes. La porte de la perdition est large, celle du salut est étroite, peu de gens la trouvent. Gardez-vous des faux Prophétes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, & qui au-dedans sont des loups ravissans ; vous les reconnoîtrez à leurs œuvres. Ce n'est pas assez de dire, Seigneur, Seigneur, il faut faire la volonté du Pere qui est dans les Cieux. Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé & jetté au feu. Celui qui entend mes paroles & les pratiques, sera comparé à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre.* Je garde la fin de ce Sermon pour établir la sainteté du dogme.

Si je demande à l'incrédule par quels raisonnemens il peut contester la sagesse d'une si belle Morale, il se contentera de me dédaigner avec un fier sourire. Le plaisant écrivain, dira-t-il ! il argumente en Chrétien, & il ne s'aperçoit pas qu'il tire ses principes de l'Evangile que je desavouë. J'entends ; mais je ne prends pas cette

mauvaiſe refuite pour une ſolution raiſonnable, & je ſçais réfuter un ſophiſme. J'en ſuis à la Morale ; il faut donc que l'impie m'en propoſe une plus infaillible que la nôtre, ſans quoi j'aurai bien établi la ſainteté de notre Morale. Mais je ſuis bien ſimple de demander de la raiſon aux incrédules ſur ce qui regarde la Religion. Leur impiété n'eſt point dans l'eſprit, elle n'eſt que dans le cœur : qu'on les laiſſe vivre à leur gré, ils croiront tout ce qu'on voudra. Les bonnes mœurs répugnent aux impies.

Je paſſe au dogme, & je commence par les Myſteres, parce que c'eſt de-là, ſur-tout, que les eſprits forts tirent le prétexte le plus ſpécieux de leur incrédulité. Il y auroit de l'extravagance à me demander raiſon des ſecrets de Dieu : tout ce qui eſt de foi ne ſe démontre pas. Le Créateur eſt infini, la créature eſt bornée : & c'eſt une révolte puniſſable de ne pas croire une choſe, uniquement parce qu'on ne la conçoit pas. Dieu a bien voulu nous découvrir une partie de ſa toute-puiſſance par la création de tous les êtres : nous les voyons, nous en jouiſſons, donc nous les croyons : ce ſont pourtant des Myſteres. L'impie eſt bien bizarre dans ſa façon de penſer : il jouit tous les jours délicieuſement des Miſteres de la Création, & il ſe révolte contre les Myſteres de la Religion. Mais je lui ſoutiens que l'accompliſſement des prophéties, & que la notoriété des miracles impoſent à la raiſon la néceſſité d'ajoûter foi à une Religion dont les Miſteres ſont partie.

Le fameux Pere Malbranche dit, que l'obſcurité & l'incompréhenſibilité des Miſteres de la Religion Chrétienne ſont des preuves invincibles de leur vérité. L'Abbé Fleuri dit qu'il faut captiver ſon eſprit ſans vouloir pénétrer le fond des Myſteres. Moi je demande à l'incrédule s'il ſe

croit plus en ſûreté en niant tout, qu'en croyant ce qu'il ne conçoit pas, & ſi les bornes que Dieu a impoſées à notre raiſon, laiſſent à cette raiſon bornée une idée probable que ces Miſteres ſoient faux. L'impie n'a rien de plus cher que ſon corps : Peut-il concevoir dans ce corps le parfait accord des quatre élémens ? Par-tout ailleurs l'eau éteint le feu, & l'air embraſe : le feu deſſéche la terre, & l'eau l'arroſe. Mais dans nous, ſans ce concert miraculeux de ces élémens, ſans l'humide radical, ſans la chaleur naturelle, ſans l'air que nous reſpirons, on verroit dans l'inſtant ſe diſſoudre cette poignée de terre dont nous ſommes pétris. De-là je conclus qu'il n'eſt pas raiſonnable de nier une choſe, uniquement parce qu'on ne la conçoit pas : & j'ajoûte qu'on doit abſolument la croire, quand elle eſt émanée d'une volonté toute-puiſſante, d'une ſageſſe infinie, & d'une autorité reconnuë. Ce n'eſt point à l'homme à demander compte à Dieu de ſes décrets éternels. Vous ne comprenez pas nos Miſteres ? & moi je ne comprens ni l'orgueil impie qui vous porte à vouloir les pénétrer, ni la folie qui vous détermine à ne les pas croire, parce que vous ne les concevez pas, quand vous jouiſſez de votre création, & de votre conſervation que vous ne concevez pas mieux.

De tous les êtres créés il n'y a que l'Ange qui ſoit au-deſſus de l'homme. La ſtructure de notre corps ; toutes les facultés d'une raiſon judicieuſe ; l'étenduë de nos connoiſſances quand elles ſont le fruit précieux d'un eſprit docile, dont l'effort eſt modeſte, & qui ne s'éleve que ſagement ; l'immortalité de notre ame ; cette ame qui ne peut être autre choſe qu'un ſouffle divin, qui eſt la partie eſſentielle de notre grandeur & le fondement de nos droits ſur l'éternité par le Sang de Jeſus-Chriſt ; la jonction inconceva-

ble de cette ame immortelle avec un corps périſſable : que de faveurs, mon Dieu, que de faveurs ! Cependant un ſi beau partage ne ſuffit pas à l'orgueil de l'incrédule : il ne ſçait ce que c'eſt que reſpect, reconnoiſſance, & ſubordination à l'égard de Dieu. Il eſt ſon ennemi déclaré, & il voudroit traiter avec lui comme avec ſon ami le plus intime : il voudroit partager ſa confiance, entrer dans tous ſes ſecrets, connoître Dieu comme Dieu ſe connoit lui-même. Dieu ne devoit-il pas le conſulter auſſi quand il créa le monde ? il ſuit à la lettre le conſeil que le démon figuré par le ſerpent donnoit à Eve : ne ſuivez pas l'ordre qu'on vous donne, devenez incrédule, mangez de ce fruit & vous ſerez comme des Dieux. Du peu que je dis il ne réſulte pas que nos miſteres ſoient compréhenſibles, mais il en réſulte qu'il faut abſolument les croire, parce qu'ils ſont une partie eſſentielle d'une Religion dont la ſainteté eſt démontrée. Jeſus-Chriſt a dit lui-même qu'il eſt Dieu, & il le prouve en faiſant des miracles : n'eſt-ce pas un moyen ſuffiſant de lever nos doutes ? que peut-on exiger de plus ? Si j'oſois hazarder une penſée, pour laiſſer au moins une legere idée de la Trinité que nous ne concevons pas, je dirois que nos Miſteres, l'accompliſſement des Prophéties, & les miracles de Jeſus-Chriſt ſont les trois parties eſſentielles de notre Religion, qui eſt une ſeule & même Religion, comme les trois Perſonnes de la Sainte Trinité, le Pere, le Fils & le Saint Eſprit, ne ſont qu'un ſeul Dieu.

Avant que de parler des Prophéties, il faut ſçavoir quel eſt le fruit de ce que nous apelons littéralement Ecriture : ce diſtique ſera plaiſir.

Littera geſta docet, quid credas allegoria
Moralis quid agas, quò tendas analogia.

L'Ecriture nous aprend ce qui s'eſt paſſé : le ſtile allégorique, ce que nous devons croire : la morale, ce que nous devons faire : & l'analogie n'eſt autre choſe qu'une proportion meſurée des moyens juſtes de parvenir à la fin que nous nous propoſons. Il faut encore ſçavoir que depuis Abraham juſques long-tems après la mort de Jeſus-Chriſt, on ne parloit gueres que par paraboles & par allégories. Examinons donc ſi les Saintes Ecritures ne nous fourniſſent pas aſſez d'éclairciſſemens ſur les Myſteres pour deſarmer l'incrédulité.

En conſéquence des promeſſes que Dieu avoit faites à Abraham, Jacob, petit-fils de ce ſaint Patriarche, fut comblé de bénédictions, & devint le Chef de tout Iſraël. Il eut douze enfans, ce qui l'obligea de partager les Iſraëlites en douze Tribus, afin que chacun de ſes fils fût Patriarche d'une Tribu. Avant ſa mort il manda ſes enfans, & en réglant leur partage il leur fit ce diſcours ſi touchant, que nous liſons dans le 49 chapitre de la Genèſe. Le neuf & & le dixiéme verſet ſon de déciſion. *Juda eſt un jeune lion, vous vous êtes levé, mon fils, pour ravir la proie : en vous repoſant vous vous êtes couché comme un lion & une lionne : qui oſera le réveiller ? Le ſceptre ne ſera point ôté de Juda, ni le Prince de ſa poſtérité, juſqu'à ce que celui qui doit être envoyé ſoit venu : & c'eſt lui qui ſera l'attente des Nations.*

Que peut-on répondre à la prophétie de Jacob? Elle eſt de quinze cens ans avant la naiſſance du Meſſie. Ce jeune lion qui ſe leve pour ravir la proie, n'eſt-il pas la figure de Jeſus-Chriſt, qui, par ſa Réſurrection glorieuſe, terraſſe les Juifs, le démon & la mort. Qui peut-on entendre par celui qui devoit être envoyé, & qui ſeroit l'attente des Nations, ſi ce n'eſt celui-là

même que le Prophète Isaïe a annoncé sous le nom d'Emmanuel ? Admirons encore un moment ce que Jacob promet à Juda, *le sceptre ne sera point ôté*, &c. & jugeons de la prophétie par l'événement.

Dès que les dix Tribus eurent abandonné celles de Benjamin & de Juda, pour s'attacher à Jéroboam, les premiers conserverent le nom d'Israëlites, les autres prirent le nom de Juifs à cause de Juda. Voilà l'exécution des promesses de Dieu, & l'accomplissement de la prophétie de Jacob. Voilà cette terre promise que les Israëlites avoient conquise sur les Chananéens, & que Dieu avoit destinée à la postérité d'Abraham : voilà le partage de Juda : ses Successeurs en ont joui seuls, depuis le schisme de Jéroboam jusqu'à la captivité de Babylone. Lisez le reste de l'histoire jusqu'à la naissance de Jesus-Christ. Il vint enfin ce Saint des Saints, cet Homme-Dieu, ce Messie tant de fois annoncé, si long-tems attendu : il vint celui qui devoit être envoyé, & qui depuis tant de siécles faisoit la sainte impatience de son peuple, *utinam dirumperes cœlos* ! il vint *parmi les siens, & les siens ne voulurent pas le reconnoître.*

Quoique l'Evangile ne paroisse pas un argument concluant à ceux qui veulent ne rien croire, ils me permettront de le citer par deux raisons. Il faut que les jeunes gens qui, sans être incrédules, ne sçavent pas leur Religion, l'aprennent : & il faut que les impies qui, sans vouloir l'aprendre, en nient la sainteté, se trouvent confondus par l'accomplissement des Prophéties. Si ce qui est arrivé a été prophétisé, ce n'est plus assez à l'impie de nier la Loi de grace, il faut encore qu'il nie la Loi écrite & tout ce qui s'est passé depuis Abraham jusqu'à Jesus-Christ. Je citerai donc, tour-à-tour, de l'ancienne

& de la nouvelle Loi, tout ce qui peut former une démonſtration parfaite ſans conſulter l'ordre des tems. Je commence par l'Evangile.

Les Miſtéres de la Trinité & de l'Incarnation du Verbe ſont les principes fondamentaux de notre croyance. Ainſi, s'il n'y avoit pas trois Perſonnes dans l'unité de l'eſſence Divine, on ne pourroit pas dire que la ſeconde s'eſt incarnée, & que la troiſiéme procéde du Pere & du Fils; par conſéquent la Religion Chrétienne ſeroit un fantôme. Mais Dieu, qui a prévu juſqu'où pourroit aller la malice des pervers, nous a fait annoncer la vérité par la prédiction, & nous a démontré la Divinité de ſon Fils par ſes miracles, afin de ne pas laiſſer de ſubterfuges à l'incrédulité, ni d'excuſes aux hommes ſans foi.

Dieu a dit que la lumiere ſe faſſe, & le cahos s'eſt débrouillé. Jeſus-Chriſt a dit à ſes Apôtres : *Allez, annoncez ma Loi à toutes les Nations : Baptiſez-les au Nom du Pere, du Fils, & du Saint Eſprit* : l'Evangile a été prêché, & le Chriſtianiſme s'eſt établi. De-là, trois Perſonnes en Dieu, ſuivant la parole de Jeſus-Chriſt. La création du monde & la propagation de la Foi, marquent le même pouvoir dans le Pere, dans le Fils, & dans le Saint Eſprit, qui éclaira les Apôtres. Les miracles ne ſçauroient être que l'ouvrage de Dieu. Jeſus-Chriſt a fait des miracles, comme Dieu en a fait dans l'ancienne Loi : donc Jeſus-Chriſt eſt Dieu, donc il y a une Trinité.

Saint Jean eſt fort clair. *Il y a trois Perſonnes dans le Ciel qui prouvent la vérité de notre Foi, le Pere, le Verbe & le Saint Eſprit* : & hi tres unum ſunt, *& ces trois Perſonnes ne ſont qu'un Dieu.* Liſez toute ſa premiere Epître. *Le Verbe eſt avant les tems; il eſt en Dieu & il eſt Dieu.* Voilà la diſtinction des Perſonnes dans

l'unité de l'eſſence. *Le monde s'eſt fait par le Verbe.* Le Fils eſt donc Dieu Créateur comme le Pere. *Et le Verbe s'eſt fait chair.* Voilà l'Incarnation ſi clairement annoncée par Jacob. *Mon Pere & Moi nous ne ſommes qu'un.* Voilà encore l'unité de nature & la diſtinction des Perſonnes : & voilà ce que les incrédules refuſent de croire, même après la punition des Juifs, qui attendoient depuis ſi long-tems le Meſſie, *quoi vous êtes homme, & vous vous dites Dieu!*

Je ne puis me refuſer à une réflexion : je trouve l'incrédulité tout au moins auſſi condamnable que le Déïcide. Que cette propoſition ne révolte pas : voici ma raiſon. Rien de plus affreux que le crime des Juifs : les pierres en frémirent, le ſoleil en pâlit. Mais auſſi cette poſtérité maudite d'un peuple ſi ſaint, éprouve depuis dix-huit ſiécles, une réprobation ſi marquée, qu'il eſt impoſſible à l'eſprit le plus bouché & au cœur le plus endurci, de ne pas reconnoître un Dieu vengeur. Le peuple Juif ne peut plus s'apeler un peuple : il n'en reſte qu'une troupe diſperſée de brigands, qui vont dans tous les coins du monde porter l'horreur de leur perfidie. Par-tout ils ſont, malgré eux, les Evangéliſtes muets de la Loi même qu'ils ont refuſé de comprendre : par-tout ils ſont preuve de l'abomination, de la déſolation prophétiſée par Daniel. *Erit in Templo abominatio deſolationis, & uſque ad conſummationem & finem perſeverabit deſolatio.* Plus de ſceptre, plus de Synagogue, plus d'autel, plus de nation : hé pourquoi cette déſolation durera-t-elle juſqu'à la fin des tems ? c'eſt afin que, dans tous les païs du monde & dans tous les ſiécles à venir, la turpitude de ces miſérables errans faſſe preuve de la ſainteté de la Loi qu'ils ont rejettée, &

de la Divinité du Légiſlateur qu'ils ont crucifié. L'aſſemblage de tous les crimes commis par quelques ſcélérats confédérés, n'attireroit pas un tel châtiment ſur toute une nation : mais ſi Dieu miſéricordieux récompenſe en Dieu, Dieu outragé par le crucifiement de ſon Fils, puçit en Dieu vengeur. La punition des Juifs eſt proportionnée à leur Déïcide : or, voir cette punition & nier la Divinité du Verbe, c'eſt vouloir juſtifier le crime des Juifs. Ce n'eſt pas le commettre, mais c'eſt y adhérer ; c'eſt dans un ſens faire acte de complicité ; c'eſt attaquer la juſtice de Dieu ; donc l'incrédulité eſt auſſi condamnable que le Déïcide.

Saint Luc & ſaint Matthieu raportent qu'une voix s'eſt fait entendre du Ciel, qui a dit : *Vous êtes mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaiſances* : Voilà la preuve de la conſubſtantialité. Saint Paul dans ſon Epître aux Romains dit, que *Jeſus-Chriſt eſt né Juif ſelon la chair, mais qu'il eſt Dieu beni & adoré dans tous les ſems* : Voilà l'union hipoſtatique. Liſez en entier le premier Chapître de ſon Epître aux Hébreux, vous trouverez une parfaite démonſtration de la Divinité du Verbe. Quand il parle aux Corinthiens, il dit : *vos membres ſont les temples du Saint Eſprit.* Nous liſons dans les Actes des Apôtes, *pourquoi mentez-vous au Saint Eſprit ?* Avant que le Saint Eſprit fût deſcendu ſur les Apôtres, ils avoient des ſentimens tout humains, ils ne penſoient qu'à la grandeur temporelle de leur Nation. *Et nos ſperabamus quod redempturus eſſet Iſraël.* Mais dès qu'ils furent inſpirés de l'Eſprit Divin, *loquebantur variis linguis.* David en cent endroits parle des trois Perſonnes en Dieu. En un mot, le Miſtere de la Trinité eſt ſi dévelopé dans les ſaintes Ecritures, qu'il n'y reſte d'inconcevable

vable que ce qu'il faut pour nous laiſſer le mérite de la foi. Puiſque ſouvent trop d'eſprit ne ſert qu'à nous égarer, nous ſommes bien redevables à Dieu d'avoir borné notre raiſon ſuperbe. Humilions-nous & adorons.

L'Incarnation de Notre-Seigneur, ſes miracles, & ſa Paſſion ſont très-clairement annoncez dans Iſaïe. *Une Vierge enfantera un Fils qui s'apellera Emanuel.* Ce mot Hébreu ſignifie Dieu avec nous. *Dieu viendra & il vous ſauvera.* Alors, continuë le Prophête, *les aveugles verront, les ſourds entendront, les boiteux marcheront, les muets parleront.* David, au contraire, prévoyant la malignité des impies, a dit: *aures habent & non audient.* Rien n'eſt plus touchant, plus convainquant, plus clair que le 53 Chap. d'Iſaïe ſur la Paſſion de Jeſus-Chriſt. Saint Jérôme a dit ſur cet endroit, qu'on prendroit plutôt Iſaïe pour un Evangéliſte, que pour un Prophête: mais enfin il étoit Prophête, & la clarté de la Prophétie eſt un moyen de plus que Dieu s'eſt réſervé pour foudroyer ceux qui n'auront pas ajoûté foi à l'Evangile. Le Pſeaume 21 eſt de la même clarté; ne perdez pas un mot de ces deux endroits.

Iſaïe dit encore ailleurs, *l'Enfant eſt né, le Fils nous eſt donné, & quel ſera ſon nom? Deus, fortis, pater futuri ſæculi, princeps pacis.* Infames Sociniens, qui, depuis Calvin & Luther, êtes venus pour infecter l'Europe; aſſemblage monſtrueux de toutes les héréſies les plus déteſtables, vos efforts ſeront vains, perſonne ne doutera de la Divinité de Jeſus-Chriſt. Malachie, en parlant de Saint Jean-Baptiſte & de Jeſus-Chriſt, s'exprime ainſi: *Le Dieu des armées a dit, je vous envoie celui qui doit préparer la voie: & auſſi-tôt viendra ce Dominateur, cet Ange du Teſtament que vous attendez, que vous ſouhaitez:*

Le voilà qui arrive. Le Verbe, depuis fait homme, parle ici lui-même par la bouche du Prophète Zacharie : *Réjouissez-vous, fille de Sion, je viens à vous & je demeurerai au milieu de vous.* Le Prophête ajoûte, *ait Dominus.* C'eſt donc Dieu qui parloit. Le Prophête Michée annonce préciſément que le Meſſie naîtra à Bethléem, qu'il dominera en Iſraël & que ſes jours ſont éternels. Peut-on méconnoître là l'homme-Dieu ?

Le ſuperbe Temple de Salomon ayant été détruit, ſans doute en punition de l'idolâtrie de ce Prince, les Juifs en firent bâtir un autre qui ne pouvoit pas être auſſi magnifique : mais le Prophête Aggée lui donna la préférence, parce que Jeſus-Chriſt devoit y prêcher. *Magna erit gloria Domûs iſtius noviſſimæ quàm primæ.* Mais que cette gloire dura peu ! Quarante ans après la mort de Jeſus-Chriſt les Romains ravagerent Jéruſalem, & il n'y reſta pierre ſur pierre, ſuivant la Prophétie de Notre-Seigneur. Le Prophête Daniel l'avoit prophétiſé avant Jeſus-Chriſt. *Occidetur Chriſtus*, voilà le Déïcide annoncé ; & quelle en ſera la punition ? *Statuta deſolatio.* Liſez tout Daniel, il eſt magnifique par-tout. Mais ne liſez pas ceci en courant la poſte, il y a dequoi méditer toujours. Que je ſuis fâché de m'être impoſé des bornes ſur une matiere ſi belle & d'une ſi grande étenduë ! Que de choſes à dire ſur tout ce que je ne fais qu'effleurer ! Mais on voudra bien, qu'après avoir cité quelques traits de nos Prophêtes, j'entre dans d'autres particularités de l'ancienne Loi. Si on élevoit mieux les jeunes gens, on m'en auroit épargné la peine.

Le Prophête Daniel vient de le Dire, *ſtatuta deſolatio.* Mais cette deſolation fait la ſplendeur du Chriſtianiſme : repaſſez tout ce qui concerne les Juifs.

A tous ces traits, peut-on ne pas ſentir que la perfidie du Juif a fait la vocation du Gentil, & que Jeſus-Chriſt a bâti ſon Egliſe ſur les ruïnes de la Synagogue ? Liſons avec attention, & même avec une curioſité humble & reſpectueuſe, la fin du Sermon que j'ai cité. Jeſus-Chriſt dit que l'inſenſé bâtit ſur le ſable, & que le ſage bâtit ſur la pierre : *Ædificavit domum ſuam ſuper petram, & deſcendit pluvia, & venerunt flumina, & flaverunt venti, & irruerunt in domum illam, & non cecidit, fundata enim erat ſuper petram.* Les fondemens de l'incrédulité ſont-ils autre choſe que du ſable ? l'eſpérance du Chrétien fidéle n'eſt-elle pas fondée ſur la pierre ? Cette maiſon de Dieu ne nous repréſente-t-elle pas l'Arche d'alliance & l'Egliſe de Jeſus-Chriſt ? Cette pluie qui tombe à flots, ces fleuves qui ſe débordent, ces vents qui ſe déchaînent pour ébranler cet édifice ſpirituel, ne nous repréſent-ils pas les ennemis du peuple de Dieu, & tous les Héréſiarques, qui, dans tous les tems, & tour à tour, ont fait la guerre à l'Egliſe ? Incrédules, que peut le débordement de vos fureurs ? que peut le ſouffle empoiſonné de vos pitoyables plaiſanteries ? Peut-être arracherez-vous à la vertu un petit fat, qui veut faire le bel eſprit, ou vous embarquerez un ſot dans la voie de la perdition. Mais c'eſt faire le mal pour le mal même, vous enviez donc le plaiſir des damnés ? Croyez-moi, Meſſieurs, car préſentement je ne parle plus à des éléves, je parle à des hommes faits ; je parle à cette ſecte, errante comme les Juifs, qu'on voit par petits pelotons prêcher l'incrédulité dans toutes les Villes du Royaume : croyez-moi donc, Meſſieurs, vous avancez dans votre carriere, n'infectez plus la jeuneſſe ; convertiſſez-vous, vous n'abatterez point l'Egliſe, *fundata ſuper petram.*

J'en reviens toujours à l'eſſentiel de mon deſſein. Le jeune homme qui a le malheur de ſe livrer à de mauvaiſes compagnies, ne ſeroit pas parvenu au comble de l'impiété, ſi une mere Chrétienne lui avoit fait ſentir tous les jours quelqu'un de ces traits frapans qui portent la Religion juſqu'au fond de l'ame. Pourquoi tous les Chrétiens ne ſçavent-ils pas que par le Déïcide des Juifs, ils ſont devenus héritiers adoptifs de la vocation d'Abraham ? Les Tables de la Loi & l'Arche d'Alliance, ne ſont-elles pas les préliminaires de l'Evangile & de l'Egliſe ? La joïe de Jacob, en retrouvant ſon fils Joſeph en Egypte, n'eſt-elle pas l'image de la joïe du bon Paſteur quand il retrouve la brebis égarée ? Les ſecours que Joſeph procure à ſa famille doivent bien faire rougir les hommes dénaturés & les vindicatifs. Mais que la vertu de Jacob & de Joſeph eſt loin de nous ! Que voit-on aujourd'hui ? Des peres durs, des enfans ingrats, des hommes ſans Religion ; la mauvaiſe éducation étouffe l'heureux naturel ; les hommes ne ſçavent plus que blaſphémer contre Dieu, & ſe déchirer les uns les autres. Voudra-t-on bien me permettre d'alonger un peu cette diſſertation ſur l'ancienne & ſur la nouvelle Loi ? J'en parle moins bien qu'un autre ; mais j'oſe tout pour ramener les incrédules à la vérité, & les jeunes gens à la lecture. Tel, qui depuis vingt ans juſqu'à quarante, entraîné par le tourbillon & enfoncé dans les plaiſirs, me trouve un fort ennuyeux Prédicateur, ſentira peut-être à ſoixante qu'il avoit aſſez follement paſſé ſa vie. Il ſe ſouviendra que j'écris pour tous les âges ; il penſera à la néceſſité de ſe pénétrer de ſa Religion, il méditera ſa fin derniere ; & je me flate qu'alors il aimera à retrouver dans ce Chapître, qu'il mépriſe aujourd'hui, ce qu'il auroit

ſçu dès quinze ans, s'il avoit été bien élevé. Qu'on ſe ſouvienne ici que la Morale ne s'attache pas à la date comme l'Hiſtoire.

Les Iſraëlites, qui avoient été ſi long-tems détenus par les Egyptiens, obtinrent enfin un petit coin de terre de Pharaon : & tout-à-coup ce Prince devint leur perſécuteur. Il porta la barbarie juſqu'à faire périr leurs enfans premiers nés. N'eſt-ce pas là préciſément ce que fit Hérode quinze cens ans après à l'égards des Juifs ? Moïſe échape aux fureurs de Pharaon : Jeſus-Chriſt échape à la vigilance d'Hérode. Moïſe hazardé ſur les eaux du Nil par la ſage confiance d'une pieuſe mere, Moïſe ſauvé par la fille de Pharaon, élevé dans ſon Palais & nourri par cette femme forte qui avoit expoſé les jours prétieux de ce fils bien-aimé : tant de prodiges permettent-ils de penſer qu'un jour Moïſe dût être un impoſteur ? N'annoncent-ils pas, au contraire, que Dieu l'avoit deſtiné dans tous les tems pour être le Libérateur & le Légiſlateur d'Iſraël ?

Un fleuve a ſauvé Moïſe, une mere va perdre Pharaon. Ce Prince inſenſible à toutes les playes qui avoient déſolé ſon Empire, oſe encore violer ſa parole & les ſaints droits de l'Hoſpitalité. Il pourſuit ce même Peuple dont il avoit tiré tant de ſervices importans, & dont enfin il avoit accordé la délivrance. Les eaux de la mer rouge partagées, forment deux murs qui contiennent les flots. Les Iſraëlites paſſent à pied ſec : & tout à coup ces murs d'airain pour le peuple de Dieu, redeviennent fluides pour les Egyptiens : tout eſt ſubmergé. Quelle différence des bons Rois aux Tyrans ! Incrédules, la dureté de Pharaon annonçoit la vôtre. Sa cruauté, ſa perfidie, ſon ingratitude, ne ſont-elles pas autant de Prophéties de la maniere

TAYLOR INST. OXFORD

dont les Juifs traiteroient Jesus-Christ ?

La manne dans le desert & l'eau qui coule d'un rocher, ne sont-ce pas là des miracles, & des miracles renouvelés par Jesus-Christ, quand il changea l'eau en vin, & quand il multiplia les pains & les poissons. Josué arrête le Soleil, saint Pierre marche sur les eaux. La défaite des Amalécites, des Ammonites, des Madianites, des Philistins, des Assyriens : n'est-ce pas là la Prophétie de la défaite de Maxence par Constantin le Grand ? ne sont-ce pas là des preuves toujours renouvellées de la protection dont Dieu honore son peuple ? Mais combien la bonté de Dieu fait-elle d'ingrats ? Le veau d'or en est une triste démonstration : qu'on est borné ; qu'on est aveugle quand on aime l'or jusqu'à l'idolâtrie, & quand on préfere Barrabbas à Jesus-Christ ! L'attachement démesuré pour les richesses, me paroît une héréſie de mœurs bien extravagante : c'est une réprobation anticipée, puisque ceux qui aiment le plus l'argent, sont ceux qui en usent le moins.

Mais si le peuple de Dieu fut quelquefois indocile & rebelle, la fermeté de Moïse à punir l'infidélité, est bien admirable. Si Charles-Quint n'avoit pas préféré une mauvaise politique aux vrais intérêts de la Religion, Luther ne se seroit pas tiré d'Ausbourg. Je crois que, sans diminuer la gloire de Saint Jean-Baptiste, je puis bien apeler Moïse le premier précurseur de Jesus-Christ. En effet, les Tables de la Loi n'étoient-elles pas pour les Israëlites ce que l'Evangile est pour nous ? l'Arche d'Alliance n'est-elle pas la figure de notre Eglise ? Mais Nadab & Abiu, frapés de mort subite pour avoir négligé de mettre du feu sacré dans l'encensoir, me font trembler pour nos Ministres. Quelle sévérité dans l'ancienne Loi ! quelle to-

ſérance dans la nouvelle ! Cependant à la fin la bonté de Dieu ſe laſſe, & la ſainteté de l'état ne fait pas le ſalut de l'homme apelé. Pour vous, jeuneſſe inconſidérée, qui n'avez jamais que des ſaletés & des impiétés dans la bouche, craignez le ſort du blaſphémateur lapidé. Quelle honte pour tout homme, qui eſt quelque choſe dans le monde, de paroître élevé comme un crocheteur !

On aura raiſon de ne regarder mon Livre que comme une eſpece de Directoire pour ceux qui veulent aprendre, & qui ne ſçauroient s'inſtruire parfaitement qu'en recourant aux originaux dont j'ai tiré ces extraits. Je ne puis penſer à tout ce qui regarde l'Arche d'Alliance, ſans être pénétré d'admiration & de reſpect. Les ennemis mêmes du peuple de Dieu la reſpectoient & la redoutoient infiniment : quelle puiſſance, quelle décoration ! Les pains de propoſition, dont il n'étoit permis qu'aux Prêtres de manger, ne ſont-ils pas l'image ou la figure du Sacrement de nos Autels ? Après la mort de Moïſe, Joſué ſon ſucceſſeur, reçoit le don des miracles : le paſſage du Jourdain eſt auſſi étonnant que celui de la Mer rouge. En un mot, tout fait preuve de la ſainteté de la Loi écrite : quand je vois les incrédules s'élever contre Dieu, je crois entendre quelques corbeaux croaſſans qui forment une conjuration contre le Soleil : ce ſont des grenouilles expirantes ſur les bords d'un marais deſſeché. *Anima eorum ſicut terra ſine aqua tibi.* Si quelqu'un d'eux s'aviſe de me lire, il vérifiera ce que dit Madame Deshoulieres.

Perſonne ne lit pour aprendre,
On ne lit que pour critiquer.

Inſtruiſons-nous, devenons raiſonnables ; mais

n'abuſons pas de notre raiſon. Ne cherchons pas à philoſopher ſur des choſes que Dieu ne veut pas nous faire comprendre, tandis que notre ame languit dans ſa priſon. Contentons-nous de l'obéïſſance : diſons-lui comme Samuël ; *Parlez, Seigneur, votre ſerviteur vous écoute.* Peres trop indulgens, qui avez le malheur d'élever des monſtres, châtiez-les, ou craignez la punition d'Heli : ſoyez inexorables ſur ce qui regarde la Religion, & ne ſouffrez jamais qu'ils placent dans leur cœur l'idole de Dagon à côté de l'Arche d'Alliance. Le regne de Saül & ſa chute précipitée, prouvent bien la vanité des grandeurs : & l'étroite liaiſon qui ſe forme entre Jonathas ſon fils & David, nous marque tout ce que la vraie vertu peut ſur des cœurs bien placés. Les converſations inſtructives, les bonnes lectures & la droite raiſon, n'ont gueres de part à la courte amitié des impies.

Quel eſprit tranſcendant auroit pu le prévoir ? David preſque nain, défait le géant Goliath ; David paiſſant les moutons de ſon pere, devient Roi ; David, grand pécheur, devient un modèle de pénitence ; enfin David ignorant, devient le plus grand des Prophêtes : que de Miſteres ! les decrets de Dieu ſont impénétrables, & l'homme orgueilleux veut tout pénétrer. Pourquoi une Trinité ? pourquoi l'Incarnation ? pourquoi naître dans une Gréche ? pourquoi permettre le crime des Juifs ? pourquoi cacher la chair & le ſang ſous de foibles aparences ? pourquoi l'Arche de Noé ? pourquoi l'Arche d'Alliance ? pourquoi les Tables de Moïſe ? pourquoi l'Evangile & mille autres queſtions auſſi frivoles ? Acheve, impie, que n'ajoûte-tu, pourquoi un Dieu ? Et moi je te réponds, blaſphémateur infâme, pourquoi n'es-tu pas Chenille ou Limaçon, plutôt que de

ſcandaliſer la ſociété civile ? Si Dieu t'avoit fait Ange, tu aurois ſuivi l'exemple de l'Ange rebelle. Il ſied bien à l'homme de faire des queſtions à Dieu ?

Nous n'avons rien de plus touchant, de plus énergique, que les Pſeaumes de David. Ils feront l'inſtruction & la conſolation des Fidèles juſqu'à la conſommation des tems. On ſent à chaque verſet qu'ils ſont l'ouvrage de Dieu : mais quelle gloire pour David d'être compté parmi les ayeuls de Joſeph époux de Marie, *de qua natus eſt Jeſus !* Vierge ſainte, le Verbe eſt votre Dieu, & vous devenez ſa Mere. C'eſt dans votre chaſte ſein que ſe fait l'union hipoſtatique de la nature Divine avec la nature Humaine. Choiſie entre toutes les femmes pour être la Mere de notre Redempteur, tout le Chriſtianiſme pouvoit-il craindre qu'un jour l'impie Neſtorius vous refuſeroit le titre Auguſte de Mere de Dieu ? Si Neſtorius ne concevoit pas cette union hipoſtatique, concevoit-il mieux comment ſon ame s'étoit unie à ſon corps ? En Jeſus-Chriſt, la divinité ſe joint à l'humanité, pour nous faire ſentir toute l'étenduë de ſon amour : En nous il joint l'immortalité de notre ame à la fragilité de notre corps, pour nous faire adorer en lui ce que nous aurions eu peine à comprendre. Un Dieu ſe fait homme, & une Vierge enfante : aſſurément voilà des prodiges qui ne ſont pas moins étonnans que la création du monde. Mais ce que nous voyons nous porte à croire ce que nous ne concevons pas. Nous ſommes bien ennemis de nous-mêmes, de nier le principe de notre gloire & de notre bonheur. Nous ſommes bien extravagans, de vouloir que les Miſteres ſoient du reſſort de la raiſon, & que les miracles ſoient du reſſort de la nature. Nous ſommes bien ingrats & bien téméraires,

de reprocher à Dieu de ne nous avoir pas faits auſſi puiſſans & auſſi clair-voyans que lui.

L'hiſtoire de Salomon eſt une ſource bien féconde de réfléxions ſalutaires. Ce Prince, avant ſa chute, étoit l'image vivante de la Sageſſe éternelle. Il exécuta le grand deſſein qu'avoit formé David ſon pere, d'élever le premier Temple qu'on ait offert à Dieu. Tous les Ecrivains qui ont parlé de ce Temple, conviennent que ſa magnificence étoit au-deſſus des expreſſions. Rien de plus ſaint que les écrits de ce ſage Roi, rien de plus judicieux que ſon Jugement, rien de mieux ordonné que ſa maiſon, rien de plus ſuperbe que ſa dépenſe. Tous les Rois de la terre auroient peine à l'égaler. La Reine de Saba voulu voir les prodiges d'un Prince reſpecté & admiré de toutes les Nations : mais quel exemple de la fragilité humaine! Les femmes corrompent Salomon ; il ne rougit point de s'allier avec les ennemis du peuple de Dieu, & par degrés il paſſe de la débauche à l'idolâtrie. Le dogme le plus ſaint, la morale la plus pure, ont peine à contenir l'homme. Il eſt plus de Dalila que de Samſons. Le Pere Lamy avoit bien raiſon de dire, que les paſſions & la raiſon forment un ſchiſme perpétuel dans nos cœurs & dans nos eſprits. L'amour nous perd, & l'orgueil nous porte au-delà de la vérité : on aime à inventer, & on s'égare. Le libertinage commence par corrompre le cœur, & finit par aveugler l'eſprit : voilà la ſource de toutes les héréſies.

Les femmes mondaines, les coquettes de profeſſion & les fauſſes dévotes, s'imaginent qu'elles ont déja un pied dans le Ciel, quand elles ont ſurpris la confiance meurtriere d'un Prêtre avare, d'un ignorant, d'un adulateur : mais ne craignent-elles pas le ſort de Jézabel ? Ce n'eſt

pas ſans deſſein que l'antiquité nous propoſe ſouvent de grands exemples de vice & de vertu. Toutes nos Jézabels font horreur à un homme délicat, & un connoiſſeur ne ſe laſſe jamais d'admirer & de méditer une Judith. Beauté naturelle, piété ſans faſte, courage invincible, & la plus vive foi qui fut jamais; telle étoit Judith quand elle préſerva le Peuple de Dieu des fureurs du téméraire Holopherne. L'ambitieux Aman, pendu à la même potence qu'il avoit fait élever pour l'humble Mardochée : Ananie, Miſaël & Aſarie, préſervés dans la fournaiſe : Daniel, ſortant deux fois victorieux de la foſſe aux lions; ne ſont-ce pas là des miracles ? Cette foſſe couverte d'une groſſe pierre, cette pierre ſcellée avec ſoin & levée malgré les ſurveillans, & la fureur des lions affamés deſarmée par la Providence : n'eſt-ce pas là la figure du tombeau de Jeſus-Chriſt, qui a vaincu la mort comme ſon ſaint Prophète a vaincu les lions ? C'eſt moi, dit Magdeléne, qui leverai cette pierre, *& ego eum vocam.* La foi peut tout; l'incrédulité nie tout; mais l'impiété la plus déterminée, & la raiſon la plus indocile, ne ſçauroient diſconvenir qu'on reconnoît le doigt de Dieu à tous ces traits.

Sans Judith, Holopherne, avec une armée de cent cinquante mille hommes, alloit deſoler Iſraël : Sans Eſther, Aſſuérus, trompé par les conſeils de l'impie Aman, alloit ſigner un Edit dont l'exécution auroit exterminé le Peuple de Dieu. Mais l'impiété ſera toujours punie, & la foi triomphera toujours.

L'exemple de Nabuchodonoſor devroit bien effrayer les pervers, il eſt unique dans nos ſaintes Ecritures. Babylone étoit la Capitale du plus ancien Empire du monde : elle avoit cent portes d'airain; ſes murs de deux cens pieds de haut

& de cinquante d'épaiſſeur, étoient flanqués de trois cens tours. On croit que les Babyloniens ont été les premiers Idolâtres, mais perſonne n'avoit porté ſi loin l'orgueil, la cruauté, l'impiété & l'idolâtrie, que Nabuchodonoſor; auſſi jamais punition ne fut plus étonnante que la ſienne. Ce prince fut changé en bête pendant ſept ans. Sa cruauté eſt marquée par les trois enfans jettez dans la fournaiſe, ſon impiété par les fureurs qu'il exerçoit contre les Iſraëlites, ſon orgueil & ſon idolâtrie par cette ſuperbe ſtatuë qu'il vouloit qu'on adorât. Il eſt vrai pourtant qu'il reſpectoit le Prophête Daniel; mais il ne ſçavoit pas ſe faire aſſez reſpecter de ſon peuple.

Je ne ſçai ſi on aprouvera ma réfléxion ſur ce grand événement. Nabuchodonoſor retint captives à Babylone, pendant ſoixante & dix ans, les deux Tribus de Benjamin & de Juda: ces deux Tribus étoient devenuës plus cheres à Dieu depuis que les dix autres s'en étoient ſéparées: Bethléem, dont le nom nous eſt ſi cher, étoit de la Tribu de Juda: & le Prophête Michée a fort clairement annoncé que le Sauveur du monde naîtroit à Bethléem. A propos de quoi auroit-il dit, que cette mauvaiſe petite Ville, ſituée à deux lieuës de Jéruſalem, ſeroit recommandable dans les Nations? Toutes ces particularités réunies, me font croire que la longue captivité de la Tribu de Juda, eſt de tous les crimes de Nabuchodonoſor, celui qui lui avoit attiré de la part de Dieu, un châtiment d'une eſpece ſi ſinguliere. Quand on vous parle de la tranſmigration de Babylone, ſouvenez-vous que ce terme ſignifie le tranſport d'une Nation entiere en un autre païs, par la violence du conquérant. Je ſçai que la captivité de Babylone ne fut pas, à beaucoup près, ſi

longue que celle d'Egypte ; mais l'exemple de Pharaon devoit convertir Nabuchodonosor.

Il ne m'est pas permis de raporter, même en racourci, toute l'histoire de l'Ancien Testament; mais je dois remettre sous les yeux des incrédules, les faits mémorables, qui, réunis, forment ensemble une parfaite démonstration. Les préceptes du Législateur, émanés immédiatement de Dieu, la sagesse de sa conduite, sa fermeté, la vivacité de sa foi, la promptitude de son obéïssance, la punition exemplaire des infidèles, le respect infini qu'eux-mêmes avoient pour l'Arche d'Alliance, une foule de miracles, des prophéties sans nombre pendant quatre siécles, & toutes justifiées par les événemens ! Je ne sçai pas ce que l'esprit le plus rebelle peut opoſer à ce point d'évidence.

Je n'ai rien dit du martire ; c'est par là que j'ai cru devoir finir le parallèle de l'ancienne & de la nouvelle Loi : avec cette différence pourtant, si bien marquée dans tous les cœurs, que, si Abraham fut le pere des Croyans, Jesus-Christ est le pere de la Croyance : que, si Moïse fut choisi de Dieu pour être le Libérateur & le Législateur de son peuple, Jesus-Christ est lui-même notre Législateur & notre Redempteur : que, si Dieu a confirmé la foi par le sang de tant de saints personnages, le Saint des Saints & l'Agneau sans tache a bien voulu la confirmer par son propre Sang : &, ce qui démontre sans replique que l'incrédulité ne peut être que l'ouvrage du Démon, c'est que l'excès de la bonté de Dieu est précisément ce qui produit l'excès de la malignité des impies.

Jamais homme ne fut plus impie qu'Antiochus. Il avoit résolu de réduire en poudre les fondemens de Jérusalem ; il fut le plus cruel ennemi d'Israël, & tout le peuple de Dieu sentit les

traits de ſa barbarie. Il eſt vrai que près de ſa mort il ſe repentit ; mais trop tard, dit l'Ecriture. Impies, prévenez ce moment, retournez à la vérité, ou craignez le ſort d'Antiochus. Imitez Eléazar : cet homme révéré de tous les Juifs par ſes vertus, par ſon grand âge, & par ſon attachement inviolable au culte du vrai Dieu, s'étoit acquis une ſi grande réputation, que bien-tôt il fut en bute à toutes les fureurs d'Antiochus. Ce ſaint homme, conſterné de voir l'abomination de la deſolation dans Jéruſalem, s'étoit retiré dans un deſert où il vivoit en ſerviteur fidèle, édifiant & encourageant les ſiens contre l'ennemi de la Loi. Enfin, Eléazar mépriſa les menaces & les promeſſes de l'Envoyé d'Antiochus : il n'écouta qu'avec *horreur* les conſeils empoiſonnés de ſes propres amis, gens foibles & timides, toujours prêts d'apoſtaſier pour ſe mettre en faveur. Rien ne put ébranler l'homme de Dieu, il périt ſous les coups, & ſa perſéverance couronna ſon martyre.

J'ai parlé des effets importans du bon & du méchant exemple : la fermeté d'Eléazar ſanctifia les Machabées, comme la converſion de Saint Paul fit des millions de Chrétiens. Examinez cette partie d'événemens dans l'ancienne & dans la nouvelle Loi. La naiſſance du Chriſtianiſme ne fut qu'un martyre continuel ſous le regne des tyrans ; & quoi de plus édifiant que la fin des Machabées ſous le regne d'Antiochus ? quoi de plus touchant que de voir ſept freres s'immoler courageuſement à la foi ? En vain Antiochus met tout en œuvre pour ſéduire leur mere deſolée, & pour la déterminer à ſauver du moins les jours du dernier de ſes fils : Ennemie qu'elle eſt des faux Dieux, cette ſainte mere exhorte elle-même ſon ſeptiéme fils au ſuplice. Elle le voit

mutiler avec ce courage mâle que nous admirons dans nos Martyrs. Ceux-ci étoient soutenus par le Sang de Jesus-Christ, & cette femme héroïque, encore assez loin de la Loi de grace, n'étoit soutenuë que par sa foi : Enfin, cette sainte femme, que j'ose apeler Chrétienne, même avant le Christianisme, sent toutes les douleurs de son fils ; elle meurt de tous ses maux : tant de fermeté paroît au-dessus de la nature ; mais quand Dieu parle, la nature se tait.

Parlez donc, Seigneur, parlez au cœur de nos jeunes Antiochus. Leurs passions sont leurs faux Dieux, éteignez-en le feu avec les eaux de votre grace, tirez-les de cette fournaise aussi sains qu'Ananie, Azarie & Misaël : préservez-les des faux Prophêtes, des Jézabels du siécle, & de la fosse aux lions. Faites de nos ambicieux autant de Mardochées. Que les cœurs ébranlés, & les esprits vacillans deviennent des Eléazars. Brisez l'idole de Dagon dans le cœur du vindicatif & de l'avare. Que la mere de Moïse redouble la foi d'une femme Chrétienne. Que la mere des Machabées éclaire tant de Chrétiennes idolâtres, qui ne songent qu'à faire de jolies poupées de leurs enfans. Qu'Esther aprenne à une femme circonspecte le moyen de ramener son mari à la douceur, à l'équité, à la Religion. Enfin, que l'exemple de Judith nous confonde tous sur notre peu de zèle pour cette sainte Maison, dont Jesus-Christ est l'Architecte, *fundata super petram.*

Saint Matthieu me paroît autant Prophête en cet endroit, qu'Isaïe étoit Evangéliste en parlant de la Passion de Jesus-Christ, *descendit pluvia, &c.* Tous les articles de notre Foi ont été attaqués séparément & avec toute la fureur qu'on peut imaginer. Un grand nombre d'Héresiarques ont fait un monde d'Hérétiques : tous se sont

armés de ſubterfuges & de ſophiſmes : ils ont apelé à leur ſecours toute la malice de l'incrédulité, & l'autorité des Princes de la terre, pour abattre la Maiſon de Dieu : ſuivez les événemens depuis Simon le Magicien juſqu'à Socin ; & après avoir parcouru cet intervale de plus de quinze cens ans, réfléchiſſez à l'état actuel de l'Egliſe, vous la trouverez toujours attaquée & toujours triomphante : vous trouverez toujours la véritable orthodoxie dans toute ſa pureté, dans toute ſon intégrité. Que ſont devenus les Ariens, les Neſtoriens, les Macédoniens, les Manichéens, les Pélagiens ? Paſſez aux Iconoclaſtes, aux Wiclefs, aux Hus, & aux derniers Héréſiarques qui ont renouvelé un mélange d'erreurs : par-tout vous reconnoîtrez la débauche, l'orgueil, l'entêtement, la malignité, l'extravagance & l'impoſture. Liſez ce que les Saints Peres ont écrit contre toutes ces erreurs : liſez les Conciles œcuméniques qui ont décidé les queſtions : vous ſentirez par le Dogme & par la Morale, que hors de la catholicité il n'y a point de ſalut, & que l'Egliſe eſt inébranlable, parce que Jeſus-Chriſt lui-même en a jetté les fondemens : *fundata ſuper petram.*

Saint Auguſtin devoit être d'une grande utilité à l'Egliſe : ſa mere le convertit, & l'offre à Dieu comme avoit fait la mere de Samuël. Nos Rois devoient être très-Chrétiens. La Reine Clotilde, quoiqu'élevée parmi les Ariens, conſerve ſa Religion dans toute ſa pureté : elle convertit Clovis, & la France devient le plus ferme apui de la Foi. Mais je deviendrois diffus : je me réduits donc à deux exemples de converſion, qui ſont l'ouvrage immédiat de Dieu. Deux ans après la mort de Jeſus-Chriſt, Dieu dit à Saint Paul : pourquoi me perſécutez-vous ? *cur me perſequę-*

vis ? Plus de trois cens ans après, il assura Constantin de la victoire par le signe de la Croix, *in hoc signo vinces* : relisez ce que j'en ai dit dans ma Préface. Saint Paul, Constantin & Clovis, ont peuplé le monde de Chrétiens : voilà la grace & la correspondance à la grace. Quel étoit Saint Paul lors de sa conversion ? l'un des plus beaux génies de son siécle ; ses écrits en font foi : il étoit le plus cruel ennemi du Christianisme naissant : il alloit à Damas pour enlever tout ce qu'il y avoit de fidèles : on le regardoit comme l'Apôtre de la Synagogue, & la Loi de Moïse étoit son unique Loi : mais son incrédulité ne venoit point de ses mœurs. La patience de Saint Etienne l'avoit ébranlé sans le convertir : enfin, à la voix de Dieu il est terrassé près de Damas : tout à coup il se trouve aveuglé par les divins rayons du Soleil de Justice, & après cet aveuglement de trois jours, il devient le flambeau de la vérité. Un fameux Prédicateur, je crois que c'est le Pere de la Ruë, a dit que, si Saint Paul devoit tout à la Foi, la Foi devoit beaucoup à Saint Paul.

Je dis pour la derniere fois aux Incrédules : la conversion de Saint Paul & de Constantin n'est pas le fruit d'un bon exemple, d'une lecture chrétienne, d'une conversion édifiante & instructive, ni de l'habileté d'un Docteur persuasif : ce n'est pas le fruit des Sermons des Apôtres, ni la méditation de l'Evangile : ce n'est pas l'ouvrage de Jesus-Christ conversant encore parmi les hommes, instruisant les hommes, expliquant sa Loi, confondant les Docteurs, faisant tous les jours des miracles en leur présence : c'est donc l'ouvrage de Jesus-Christ Dieu fait homme, mort & ressuscité, assis à la droite de son Pere, & que Saint Paul aimoit à persécuter dans la personne de ses Disciples, *cur me persequeris* ? Aussi Saint

Paul a-t-il grand ſoin de publier le miracle de ſa converſion, & la divinité de ſa miſſion dans ſa premiere Lettre aux Galates. *Paul Apôtre, non de la part des hommes, ni par aucun homme, mais par Jeſus-Chriſt & Dieu ſon Pere.* Il eſt donc vrai que la converſion de Saint Paul, & celle de Conſtantin, viennent immédiatement de Dieu. Dieu a parlé comme il parloit à Moïſe. Réuniſſez ces miracles avec tout ce que je vous ai fait lire depuis Abraham juſqu'à nous : liſez, réfléchiſſez, ramaſſez, combinez & concluez. Qu'oppoſe-t-on enfin à tant d'évidence? le ſourire mocqueur d'une poignée de libertins, qui s'imaginent qu'il eſt du bon air de faire les impies. Mais aſſurément il n'eſt point de vrais incrédules.

Deux grands Prélats nous ont découvert les véritables cauſes de l'irreligion. Parmi le peuple, dit Mr Fléchier, on n'eſt Chrétien que par le hazard, & non point par réfléxion. Voilà ce que produit l'ignorance. Comment, dit Mr Boſſuet, accoutumer des eſprits corrompus à la régularité de la Religion chrétienne, chaſte, ſévere, ennemie des ſens, & uniquement attachée aux biens invisibles? voilà l'objet de la molleſſe. Il eſt donc unanimement avoué par les Poëtes, par les Orateurs, par les Docteurs, & par tous les Moraliſtes qui ont lu, qu'il n'eſt point de vrais Incrédules. On ne mépriſe la Religion que parce qu'on ne la ſçait pas : on la fuit parce qu'elle eſt ſainte : on hait Jeſus-Chriſt parce qu'il nous a trop aimé : mais à la fin tout le monde ſe reclame.

Libertins, écoutez Deſbareaux votre chef. Vous ſçavez les ſcandales de ſa vie, & vous ſuivez l'impiété de ſa morale : méditez auſſi ſes heureuſes diſpoſitions aux aproches de la mort. Heureux ſi ſon ſonnet, le plus bel ouvrage que j'aie lu, vous inſpiroit les tendres ſentimens d'une contrition parfaite.

Grand Dieu tes Jugemens ſont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaiſir à nous être propice :
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne peut me pardonner ſans bleſſer ta Juſtice.

Je ſens que la grandeur de mon iniquité
Ne laiſſe à ton pouvoir que le choix du ſuplice ;
Tout intérêt s'opoſe à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périſſe.

Contentes ton deſir puiſqu'il t'eſt glorieux :
Offenſes-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne, frape, il eſt tems ; rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en périſſant la raiſon qui t'aigrit.
Mais deſſus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne ſoit tout couvert du Sang de Jeſus-Chriſt ?

L'exemple de Desbareaux conduit à bien des réfléxions différentes. Il eſt vrai qu'il eſt propre à ſoutenir ceux que leurs mauvaiſes habitudes pourroient jetter dans le découragement : mais auſſi ces miracles de la grace ne ſont pas communs ! & quand on a toujours vécu ſans foi, on meurt ordinairement ſans eſpérance. Il faut compter ſur la miſéricorde de Dieu, donc il ne faut pas lui déclarer la guerre. Exécutons ſes ordres, & qu'une curioſité impie ne nous porte pas à vouloir pénétrer ſes ſecrets. Ne regardons pas trop fixement le Soleil, n'aprochons pas trop de l'Arche d'Alliance, n'aprofondiſſons pas nos Myſteres. Un homme diſcret ne cherche point à ſçavoir ce qu'on lui cache, & un homme docile & rangé n'eſt jamais incrédule, parce que l'orgueil & le libertinage ſont les ſeules cauſes de l'incrédulité. Vouloir ſoutenir une theſe contre Dieu ſur la vérité des Myſteres, ce n'eſt pas ſeulement manquer de foi, c'eſt manquer de raiſon, c'eſt ruiner la ſubordination, c'eſt vouloir meſurer le fini ſur l'infini : & cette extravagance

bleſſe également les Loix écrites & la Loi naturelle. Il ſuffit d'avoir le ſens commun, pour ſentir que toutes les horreurs d'une conduite déplorable, & que des ſentimens erronnés ne peuvent pas ſe diſculper par l'incompréhenſibilité de nos Myſteres. L'homme ne doit pas être auſſi puiſſant & auſſi ſçavant que Dieu. Mais quand le vice a gâté le cœur, la gangrene va bien-tôt juſqu'à l'eſprit : & par degrés l'Impie ſouhaiteroit qu'il n'y eût point de Dieu. *Dixit inſipiens in corde ſuo, non eſt Deus.*

Tout ce treiziéme Pſeaume peint trait pour trait les hommes dont je viens de parler ſous les noms différens de Déiſtes, Incrédules, Impies de profeſſion, eſprits forts; qu'on ne s'y trompe pas, ils ſont tous de la même claſſe. Le pervers ſe dit donc au fond de ſon cœur, il n'y a point de Dieu. En effet, ajoûte David, Dieu n'aime que les hommes vertueux : qu'on ſuive de près les Impies, il n'y a pas un d'eux qui pratique la vertu. Ils ſont corrompus juſqu'au fond de l'ame : ils ne font, ils ne diſent, ils ne liſent, ils ne méditent, que tout ce qui peut nourrir leur perverſité : *facti ſunt abominabiles in ſtudiis ſuis :* ils vivent dans le trouble & dans une malédiction continuelle, ils ne connoiſſent pas la paix intérieure, ils ne craignent point Dieu. Ne les verrai-je jamais rentrer en eux-mêmes, dit le Seigneur ? Ne m'invoqueront-ils jamais ? Sont-ils donc faits pour n'aimer que l'iniquité ? Voilà préciſément quels ſont les Docteurs qui veulent argumenter ſur nos Myſteres. Ils feroient bien mieux de ſuivre le conſeil que Socrate donnoit à Ariſtodême. Quelle honte pour un Impie, de ſe voir confondu par un Payen. Non, Dieu ne ſe plaît que dans l'ame des Juſtes, il ne ſe manifeſte qu'à eux, *Dominus in generatione juſta eſt.*

Si ce Pſeaume eſt propre à nous inſpirer une ſainte horreur pour le commerce des impies, le quatorziéme n'eſt pas moins énergique pour nous faire aimer la vertu. Qui montera ſur cette montagne, qui nous figure le trône du Très-Haut ? Ce ſera, dit le Prophête, celui qui conſerve ſon innocence, qui aime la juſtice, & qui la rend à tout le monde. Ce ſera celui qui aime la vérité, qui ne veut tromper perſonne, qui ne fait aucun tort à ſon prochain, & qui n'aime pas même qu'on en parle mal : celui qui abhorre les pervers & qui honore les hommes craignans Dieu : celui qui hait la fraude & les petites ruſes qui ne tendent qu'à tromper les hommes ſimples : celui qui aime à ſecourir les malheureux : enfin, ce ſera celui qui ne ſonge pas à groſſir ſes tréſors par l'uſure, qui eſt fort éloigné de vendre la juſtice, & qui protége toujours la probité. Un homme de ce caractere ne périra jamais, *non commovebitur in æternum.* Pour un *Impoſteur* comme David, il me paroît que cette Morale eſt aſſez pure.

Le contraſte que ce ſaint Roi nous propoſe dans ces deux Pſeaumes, devroit bien ramener ces fades raiſonneurs qui ſont les eſprits forts. Si une mauvaiſe éducation, le méchant exemple, ou de funeſtes habitudes les ont pervertis, qu'ils penſent du moins qu'il reſte encore au fond de leur ame un germe de vertu. Qu'ils faſſent avec moi cette derniere réfléxion : c'eſt par-là que je finis ce qui les concerne. Je ſupoſe que de l'autre bout du monde on amene en France un Payen de deux ans : on commencera, ſans doute, par le baptiſer pour aſſurer ſon ſalut, après quoi on le fera élever par des gens choiſis, qui ne lui parleront que de la qualité d'honnête homme : on lui dira qu'étant né dans le fond de l'Amérique, le Roi a bien voulu lui tenir lieu de

pere, & qu'il ne ſçauroit lui marquer aſſez de reconnoiſſance & de reſpect. Enſuite on lui aprendra ce que c'eſt que la vérité, la probité, l'humanité, la raiſon, la ſubordination. Bientôt il comprendra de lui-même, par tous les miracles de la nature, qu'il y a un Etre ſuperieur, & il ne penſera jamais à cette folle chimere que j'ai apelé l'athéiſme.

A meſure que ſa raiſon ſe formera, on lui propoſera des principes de ſageſſe, afin qu'il ſe faſſe un plan de vie, & une maniere de penſer qui puiſſent le conduire plus ſûrement à une heureuſe fin : on lui fera comprendre qu'il y a deux chemins tout différens qui aboutiſſent l'un à la perfection, & c'eſt le ſentier de la vertu : l'autre au mépris & à l'indignation, & c'eſt le grand chemin du vice. Je crois que c'eſt là la premiere leçon du catéchiſme de la nature. Dans cette hypothèſe, notre étranger eſt Chrétien par hazard, mais il ne l'eſt pas encore par réfléxion. Bien-tôt après on lui remplira l'eſprit & le cœur de tout ce qui regarde l'ancienne Loi : on lui fera remarquer ſur la carte que dans l'Arabie Pétrée, il y a une montagne qu'on apelle Sinaï : que ce fut-là que Dieu dicta à ſon ſerviteur Moïſe les ſaintes Loix qui devoient régler la conduite des hommes : on lui fera ſentir toutes les beautés des Pſeaumes de David : on lui expliquera toutes les Prophéties ; enfin, on le conduira depuis Abraham juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt ; juſques-là il n'y a point d'Evangile, & c'eſt ma ſupoſition.

Je crois qu'alors il faut tâter les ſentimens du jeune homme, & je ſuis très-convaincu qu'à la premiere lecture des deux Pſeaumes que je viens de citer, il ſera pénétré d'une grande horreur pour les Impies, & d'une grande vénération pour les hommes vertueux : après cette premiere im-

preſſion, on lui mettra ſous les yeux un formulaire de toutes les manieres de penſer, & des ſiſtêmes différens de religion que les hommes ſe ſont faits depuis la création du monde. A coup ſûr il ne reſtera pas Payen, non-ſeulement à cauſe de ſon baptême, puiſqu'il l'ignore, mais parce qu'il ſentira le parfait ridicule du Paganiſme. Il ſera charmé du Décalogue, mais les Juifs lui feront horreur : d'ailleurs, il voudra ſçavoir quel étoit celui qui faiſoit l'attente des Nations. Reſte donc à deviner s'il ſe fera Chrétien ou Muſulman. C'eſt ici le moment de lui annoncer ſon état, & de le pénétrer de la vérité & de la ſainteté de notre Religion. Au premier quart-d'heure il comprendra toute l'extravagance du Mahométiſme : il reconnoîtra dans Mahomet un audacieux de la lie du Peuple, qui, ne ſçachant ni lire ni écrire, fit un pot-pourri de toutes les Religions, pour ſe faire des Sectateurs ; qui, pour plaire aux Juifs & aux Chrétiens, regardoit Moïſe & Jeſus-Chriſt comme de grands Prophêtes, & qui, plus de ſix cens ans après la publication de l'Evangile, compoſa ce tiſſu d'abſurdités que nous liſons dans l'Alcoran.

Au contraire, quand il ſentira la ſublimité de cette filiation merveilleuſe de l'ancienne & de la nouvelle Loi : quand il combinera les miracles qui leur ſont communs : quand il verra que, depuis Abraham juſqu'à nous, toutes les Prophéties ſe trouvent accomplies littéralement : quand il réfléchira à la ſainteté du Décalogue & de l'Evangile, à la punition des Juifs, & à la foi de nos Martyrs, inſpirés de Dieu comme les Prophêtes : alors pénétré juſqu'au fond de l'ame, fortifié par une bonne éducation contre l'exemple des Impies, & aguerri par les vains efforts des Héréſiarques contre la malignité des

Incrédules, il reſtera toujours inébranlable dan ſa foi, & jamais on ne le verra ſe révolter contre Dieu par l'incompréhenſibilité de nos Miſteres. Femmes du monde, je tremble pour vous: peut-être ne ſçaviez-vous pas un mot de tout ce que vous liſez depuis une heure; aprenez donc pour vous-mêmes ce que vous êtes néceſſairement obligées d'aprendre à vos enfans. Je paſſe à ceux que des préjugés funeſtes ont déterminé à s'éloigner de nous.

Les Hérétiques ſauvent un peu plus les aparences que les Incrédules: du moins en pluſieurs Païs ils ont leur culte & leur aſſemblée, ils font un corps. On voit même parmi eux quantité de gens d'un fort grand mérite. Il faut en convenir, c'eſt un très-grand malheur d'avoir à combattre les préjugés de la naiſſance & de l'éducation: cette premiere réfléxion doit bien piquer notre reconnoiſſance. Mais ce qui excuſe un peu les Hérétiques, marque encore plus la réprobation des Héréſiarques: cent inventeurs de Secte ont fait cent millions de Sectateurs. L'Hérétique eſt un aveugle né, qui, ne connoiſſant pas le prix de la lumiere, ne dit jamais à Dieu, *Domine ut fac ut videam*: mais l'Héréſiarque eſt un empoiſonneur public, qui ſe fait honneur de diſtiler ſon venin dans tous les coins du monde: & comment ne réuſſiroit-il pas? Les libertins aiment la voie large, les eſprits foibles courent après les nouveautés, les ignorans admirent ce qu'ils n'entendent pas, les Princes aiment mieux le menſonge qui les flate, que la vérité qui les bleſſe: de-là le progrès étonnant de cent erreurs capitales, qui n'ont d'autres fondemens que l'orgueil, la débauche, la cabale, & la rebellion. C'eſt ainſi que le vice accoutume les hommes à croire ce qui n'eſt pas ſuſceptible de crédulité.

J'ai lu avec attention ce qui concerne toutes

les

les hérésies : nous en avons de fort beaux traités. Je n'ai trouvé dans aucun Hérésiarque d'autres motifs que la folle espérance de se faire un grand nom en devenant chef du parti, ou de s'affranchir d'une Morale trop gênante. C'est s'illustrer à la façon d'Erostrate. Mais ces gens-là étoient-ils envoyés de Dieu ? quelles preuves nous ont-ils donné de leur mission, que comprend-on à leur Dogme & à leur Morale ? quelle gloire prétendoient-ils procurer à Dieu ? quels moyens de salut vouloient-ils procurer aux hommes ? Ce n'est pas là ce qu'ils cherchoient : le libertin a voulu vivre à son gré ; l'orgueilleux a voulu faire le bel esprit : voilà les seuls principes de toutes les hérésies.

Je me restrains à parler de Calvin & de Luther, parce que c'est aujourd'hui ce qui intéresse le plus l'Europe. Ceux qui voudront se mettre sagement au fait des anciennes hérésies, peuvent recourir au Texte, & lire les Peres qui ont écrit contre. Luther étoit contemporain, concitoyen, & de mêmes sentimens que Zuincle : tous deux renouvellerent les erreurs des Vendales & de Wiclef.

Quand Luther se révolta contre Léon X. sur le prétexte frivole d'une publication d'Indulgences, toute l'Allemagne ne prévoyoit pas qu'un homme si vil & si téméraire lui causeroit tant de troubles, & lui couteroit tant de sang. Luther, flaté de ses premiers succès, enflé de son sçavoir, & soutenu de la protection de quelques Princes, s'érige enfin en Législateur : on compte jusqu'à trente-neuf especes différentes de Luthériens. J'ai vécu près de quatre ans avec eux, je n'en ai pas trouvé quatre de même avis : cependant ce Moine apostat, qui veut renverser notre Dogme & pervertir notre Morale, remplit toute sa Nation d'absurdités, & par une double apostasie il

enleve une Religieuse & l'épouse. Voilà l'Apôtre des Allemands Luthériens. Il faut pourtant convenir que de toutes les héréſies, le Luthéraniſme eſt celle qui aproche le plus de la Catholicité.

Calvin, auſſi entreprenant, auſſi orgueilleux, & plus entêté que Luther, ſe nourrit l'eſprit dans ſa jeuneſſe de lectures dangereuſes, il renouvelle les erreurs des Iconoclaſtes & des Huſſites, il y ajoûte cent horreurs qui font frémir; il ruïne abſolument le mérite des bonnes œuvres & le libre arbitre : il ſoutient la prédeſtination phyſique même, *ante prævisa merita*; par conſéquent il ouvre la porte à tous les vices, & rend inutile toute vertu. En vérité, il n'eſt gueres poſſible de lire de ſang froid l'impiété de ſa doctrine; pour moi je me récrie à chaque mot :

Voilà, je vous l'avouë, un abominable homme.
(Moliére.)

Auſſi la plûpart de ſes principes ſont-ils deſavoués de ſes Sectateurs : ils ſuivent donc une religion qu'ils n'entendent pas, & n'en gardent que ce qu'il faut pour vivre toujours dans la révolte.

Il n'y a preſque plus de Calviniſtes dans le monde; les Luthériens ne ſçauroient les ſouffrir, mais ils ſont également ennemis de la Papauté, pourquoi ? c'eſt que les uns & les autres ſont des rebelles qui ne veulent point reconnoître d'autorité légitime; mais c'eſt de leur part une preuve convainquante qu'ils ſentent la folie de leur égarement. Ne reconnoître ni Chef ni Déciſions, c'eſt vouloir établir un Gouvernement Anarchique où tout le monde eſt maître, c'eſt abolir toutes les Loix, c'eſt admettre tous les crimes. Plus de régles, plus d'ordre, plus de ſubordination : La vertu ſera punie & le vice récompenſé par les plus forts, il faut ſuprimer

toute juſtice. De tels Dogmes bleſſent ſi fort la raiſon, qu'ils ne méritent pas de raiſonnement.

Les Luthériens ſe parent du beau titre d'Evangéliques, & les Calviniſtes du titre impoſant de Réformés : ils ſont également compris ſous le nom de Proteſtans. Mais chez les uns & les autres, nous trouvons une réforme très-dépravée, & l'Evangile fort mal interprété. Ils nient l'infaillibilité de l'Egliſe, parce qu'ils ne veulent pas ſe ſoumettre à l'autorité des Conciles œcuméniques : Cependant dans les matiéres les plus triviales, il faut des Juges qui décident les queſtions. La juſtice habite en Dieu, elle eſt émanée immédiatement de lui ; il a établi des Juges, nous avons des Loix ; & quand il naît des conteſtations, il faut néceſſairement les faire décider par ceux qui ſont revêtus d'un pouvoir légitime. Voilà la régle de tout l'Univers. Une régle ſi ſage a bleſſé deux fanatiques, gens ſans miſſion, ennemis du bon ordre, & perturbateurs de toute la Chrétienté, & ils ont trouvé le ſecret de ſe faire des Sectateurs puiſſans en Europe, par la ſeule raiſon qu'ils ont flaté la corruption des hommes par la débauche ou par le faux bel eſprit.

Tout homme qui ne veut pas s'aſſujettir aux régles, eſt enfermé comme un fou, ou puni comme un ſéditieux : auſſi quelques Héréſiarques ont-ils fait une fin bien tragique. Qu'un Calviniſte ait un procès civil pour une bagatelle, il conſulte ſa cauſe, il communique ſon titre, il ſollicite ſes Juges, il demande Jugement ; ſi ce titre n'eſt pas clair on l'interprête ; & quand la choſe debattuë eſt décidée en dernier reſſort, on n'y revient plus. Si cette Juriſprudence eſt la Loi univerſelle de tous les Peuples dans les matieres les moins importantes, par quels prétextes les Proteſtans oſent-ils ſe ſouſtraire à cette

régle générale dans tout ce qui nous intéreſſe le plus ? J'ai trouvé dans quelques écrits des plus célébres Calviniſtes, qu'on pouvoit interpréter l'Evangile par le ſentiment particulier ; c'eſt-à-dire, que chacun ſera juge dans ſa propre cauſe. Je ne crois pas que depuis qu'on a inventé l'art d'écrire, on ait jamais hazardé une propoſition auſſi abſurde. Auſſi voyons-nous tous les jours qu'un Proteſtant, d'ailleurs homme doux, poli, officieux & réglé, devient comme un furieux quand on parle de Religion. Il commence par ſe déchaîner contre le Pape ; bien-tôt après il attaque les Sacremens & l'Egliſe, & il mettroit volontiers Calvin en parallele avec ſaint Paul.

Pour moi, qui ne connois guéres l'emportement, je lui réponds de ſang froid, & avec le zéle le plus deſintéreſſé, qu'il doit au plutôt abjurer toutes les erreurs du Calviniſme : que ſi l'un de ſes peres a eu le malheur de ſe livrer aux nouveautés qui infectoient une partie de la France, ce fut l'effet pernicieux d'une ſeduction dont il ne doit pas ſe rendre complice par entêtement : qu'il doit, par préférence à tout, ſçavoir ſa Religion, & ſe ſoumettre à la déciſion des Points conteſtés : que tous les Proteſtans ſe ſont ſoumis aux quatre premiers Conciles généraux ; qu'ils ne ſe ſoumettent pas aux autres par un pur eſprit de révolte, & que le Proteſtant qui, depuis le Concile de Trente, ne rentre pas dans l'unique voie qui mene au ſalut, ajoûte le crime de la rebellion, au malheur de l'égarement.

Des circonſtances fâcheuſes déterminent ſouvent la volonté des plus grands Rois. En 1598 Henry IV. permit aux Calviniſtes l'exercice public de leur Religion. Louis XIV. répara ce grand malheur en 1685, &, grace à ce grand Roi, bien-tôt il ne reſtera pas un Proteſtant

parmi nous ; mais enfin il en eſt encore. J'en honore quelques-uns, & je les plains. La paix de Weſtphalie & de Munſter, plus favorable encore aux Luthériens que l'Edit de Nantes ne l'avoit été aux Calviniſtes, doit bien réveiller l'attention des Souverains, quand quelque eſprit audacieux & brouillon viendra débiter un nouveau fanatiſme.

Quelle mortification pour ceux qui aiment de bonne foi la maiſon de Dieu ! Nous voyons en Allemagne exercer tour à tour dans la même Egliſe le Luthéraniſme & la Catholicité. L'Evêché d'Oſnabrug devint alternatif entre les Luthériens & les Catholiques, par le fameux Traité entre l'Empire, la Suéde & les Proteſtans. Adorons les decrets de Dieu, qui a ſouffert dans tous les tems que les preuves affligeaſſent ſon Egliſe : mais plus l'héréſie a fait de ravages, plus les Princes doivent ſévir contre les Novateurs.

Rien ne me paroît plus extraordinaire que de voir des Calviniſtes s'apeler Réformés. Je ne ſçai pas en quoi ils faiſoient conſiſter cette prétendue réforme. Suprimer l'autorité & la ſubordination pour ſubſtituer l'indépendance ; nous ôter le libre arbitre, le mérite des bonnes œuvres, & les Sacremens ; conteſter le pouvoir de la ſainte Vierge ; nous priver de l'interceſſion des Saints & du portrait de Jeſus-Chriſt : Ce n'eſt aſſurément pas réformer les Chrétiens, c'eſt vouloir annuller le Chriſtianiſme. C'eſt un monſtre dans la Langue Françoiſe d'apeler Réforme la doctrine de Calvin, le feu & l'eau ne ſont pas plus opoſés. Tout réformateur eſt un homme qui ajoûte un degré de vertu à la premiere inſtitution : Mais apeler Calvin réformateur, c'eſt vouloir que le menſonge & la vérité ſoient termes ſynonimes.

Plaignons ceux qui ont eu le malheur de nous quitter. Nous avons perdus d'excélens ſujets, dont le zèle & l'érudition auroient fait honneur à la Religion Chrétienne, & qui n'ont pas eu la force de réſiſter aux nouveautés qui ont partagé l'Europe depuis deux ſiécles. Abadie, ſon nom fait ſon éloge, Abadie, qui avoit tant de feu pour la cauſe commune, & qui a ſi bien connu l'excélence du Chriſtianiſme, Abadie qui m'a apris à raiſonner ſur la Religion, nous eſt pourtant échapé. Funeſtes préjugés, progrès fatal de l'héréſie, quels ravages n'avez-vous pas faits en France, en Allemagne, en Angleterre, & dans tout le Nord ? L'Arianiſme n'en fit pas plus dans tout l'Orient. Dès qu'une fois les paſſions des Princes ſe trouvent flatées par le dogme impoſteur des pervers, ils épouſent l'erreur, ils la protegent, leurs Sujets les imitent, & des vérités profeſſées unanimement pendant quinze ſiécles, & confirmées par tous les Conciles, ont moins de force pour ramener les hommes dans la voie, que le menſonge n'en a trouvé tout à coup pour les plonger dans le précipice. Pourquoi cela ? Dès que le cœur eſt corrompu, la vérité ne peut preſque plus rien ſur l'eſprit.

On ne trouvera point dans ſix Conſiſtoires de Luthériens le même dogme rendu ou entendu de même façon ; ils ne ſont point encore convenus entr'eux, ni de ce qu'ils croient, ni de ce qu'ils doivent croire. Le Luthérien & le Calviniſte, qui différent entr'eux pour le moins autant que l'un & l'autre différent de nous, ſe ménagent dans leurs Ecrits & dans la Chaire, & réuniſſent leurs forces contre la Catholicité. Image naturelle des enfans dénaturés qui abandonnent leur mere, & font contr'elle une ligue offenſive & défenſive avec ſes ennemis. Quand je n'aurois pas pour moi vingt argumens con-

cluans, cette seule affectation des Protestans, de réunir leurs armes contre nous, me démontreroit le sentiment qu'ils ont de notre supériorité & de leur foiblesse. Tous les ennemis de la Religion n'ont jamais servi qu'à manifester son excélence.

Avec gens qui ont de l'esprit & même de la politesse, parlez peu de dogme si votre ministere ne l'exige pas : on commence par s'échauffer, bien-tôt on ne raisonne plus. Heureux même si l'aigreur ne succéde pas à la politesse ? Irez-vous demander aux Protestans si leurs peres n'ont pas cru pendant quinze siécles ce que nous croyons, & dans le même sens que nous le croyons : quelle étoit la vocation & la mission de ces deux *Prophétes* qui sont venus pour nous réformer ? Leur direz-vous que la foi n'étant qu'une, il est néceſſaire de conclure que l'un de ces deux hommes, qui ont debité des préceptes tout différens sur les mêmes points, ait erré ? Prenez garde à vous, Calvin & Luther vous traiteroient bien-tôt d'homme séditieux ou de visionnaire.

Je ne combattrai point ici tour à tour le Luthérien & le Calviniste ; la controverse n'entre point dans mon plan. D'ailleurs ne voulons-nous pas tous le salut des uns & des autres ? La réprobation des damnés ajoûte-t-elle quelque chose à la félicité des Elûs ? Et que nous donne-t-on pour dire ce que nous disons ? Pour moi je me croirois fort obligé à un Musulman, à un Juif, à un Protestant, qui me démontreroit que sa Religion est plus sûre que la mienne pour la gloire de Dieu & pour mon salut. J'épouserai le Dogme de celui qui aura sçu me convaincre : & je suis prêt de me laisser instruire ; mais jusqu'à ce que je sois autrement convaincu que je ne le suis, je resterai, s'il plaît à Dieu, com-

me tous mes peres, dans la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, & je ſuis très-perſuadé que notre Foi conduira le monde juſqu'à la conſommation des ſiécles. Enfin, je dois faire un homme de bien : un homme de bien doit pratiquer ſa Religion ; pour la pratiquer il faut la ſçavoir. Je dis donc à tous les Proteſtans ou réunis, ou diviſés, ou ſubdiviſés : quand vous diminuez le nombre des Sacremens & l'efficacité de ceux que vous voulez bien qui ſubſiſtent, vous m'ôtez des moyens de ſalut & vous ne me réformez pas. Quand vous niez la réalité dans le Sacrement de nos Autels, ou que vous l'admettez avec des exceptions de votre fantaiſie, non-ſeulement vous vous privez du ſecours le plus puiſſant que Jeſus-Chriſt nous ait laiſſé, ou vous l'affoibliſſez ; mais vous attentez encore à ſa toute-puiſſance. Vous ne concevez pas la tranſſubſtantiation ; mais concevez-vous votre *impanation* ? Concevez-vous le flux & le reflux de la mer ? Vous concevez-vous vous-même ? D'ailleurs la Foi n'eſt-elle pas une profeſſion de croire ce qu'on ne ſçauroit comprendre ? & les parties du Myſtere que vous recevez ſi différemment, les concevez-vous ? Mais il y a plus ; il eſt phyſiquement impoſſible que je péche contre Dieu en croyant à la lettre le Texte ſacré ; me conviendroit-il d'y aporter des reſtrictions & des modifications ? La préſence réelle ne m'inſpire-t-elle pas plus de reſpect & plus d'amour ? Ma façon de croire eſt donc la plus reſpectueuſe & la plus tendre pour Dieu, & pour moi la plus judicieuſe & la plus utile. Ma foi ſoumet mon eſprit, la participation au Myſtere remplit mon cœur, & Dieu ne demande qu'amour & obéïſſance.

Je continuë & je leur dis : Vous voulez bien que diſpenſer de la Confeſſion auriculaire : *Il faut*

convenir que de la part d'un Réformateur le procédé eſt obligeant : mais je ne puis profiter de cette indulgence, le Texte s'y oppoſe en termes précis. D'ailleurs il y a une efficacité merveilleuſe attachée à ce Sacrement : le dénombrement de mes fautes, la honte d'y retomber, une proteſtation ſincere de ne les plus commettre, de nouveaux efforts, & des précautions nouvelles pour en mériter le pardon ; de-là l'horreur du peché & la crainte de Dieu; tous moyens de converſion qui me ſont abſolument néceſſaires : cependant vous me les ſuprimés en me réformant. Tous les points de controverſe des Réformateurs, ſont de cette qualité, encore ai-je choiſi les plus forts. Ils ont pourtant des Sectateurs.

Dans preſque toutes les maiſons, on trouve les portraits du Roi & de la Reine, & l'on me fait un crime de ce que j'ai le portrait de Jeſus-Chriſt dans ma chambre. En bonne foi, Dieu peut-il en juger ainſi ? Pour ſupoſer qu'il le trouve mauvais, il faut commencer par nier l'Incarnation du Verbe, ſans quoi la propoſition ne peut pas être reçuë par un homme de bon ſens non prévenu. S'il y a un Dieu incarné dans le ſein d'une Vierge, mort & reſſuſcité, le Pere peut-il s'offenſer de ce que j'aime à voir ſouvent l'objet de ma foi, & de ce que je reclame la médiation de ſon Fils ? Puis-je errer quand je reſpecte profondement la ſainte Vierge, quand j'invoque ſes bontés, & quand je ſçai quel eſt ſon pouvoir ? que ce mot de ſaint Auguſtin eſt beau, il l'apelle la toute-puiſſance ſupliante, *Omnipotentia ſupplex.* Puis-je errer quand je ſuplie les Saints d'intercéder pour moi, & Dieu croira-t-il que je me fais des Dieux étrangers, parce que je cherche auprès de lui des Patrons que nous ſçavons être ſes élûs, ſes favoris, les

participans de ſa gloire, & que nous n'invoquons néanmoins que comme ſes créatures ? En tout païs ne reſpecte-t-on pas infiniment le Sang des Souverains ? n'honore-t-on pas leurs Miniſtres ? ne reclame-t-on pas leur bienveillance & leur entremiſe auprès du Maître. Il en faut convenir, toutes ces chicanes ſont pitié.

Je ſçai que rien n'eſt plus précieux, mais que rien n'eſt ſi rare que de mourir vieux avec l'innocence baptiſmale : je ſçai auſſi que tout crime doit être expié, que l'expiation doit être proportionnée au crime : divers crimes, divers châtimens ; cette régle d'équité eſt obſervée dans tous les coins du monde. Sur cette régle ſouverainement ſage, l'Egliſe, toujours infaillible, croit le Purgatoire. Oh quel ſcandale pour les Novateurs ! Mais cet article de ma croyance eſt-il nouveau ? eſt-il attentatoire à quelque attribut de Dieu ? & n'eſt-il pas infiniment conſolant pour une pauvre créature, qui, ayant toujours vêcu en butte aux tentations & aux foibleſſes, a le bonheur de mourir chrétiennement ? Eſt-ce donc pour me jetter dans le deſeſpoir qu'on n'admet point le Purgatoire, & qu'on refuſe des prieres aux morts ? Que Dieu gagnera-t-il, & que ne perdons-nous point en ne le croyant pas ? je donnerois tout pour la ſanctification de mes ennemis.

Sur tous ces chefs, je crois cette déciſion ſans replique. La Religion, infailliblement la meilleure, eſt celle qui rend le plus parfait hommage à Dieu, & qui procure à l'homme des moyens de converſion plus ſûrs, & des reſſources de ſalut plus efficaces ; qui demande de nous des mœurs plus pures & plus régulieres, & qui nous inſpire autant d'horreur pour le vice, que de goût pour la vertu.

Réuniſſez ce que j'ai dit ſur l'établiſſement

divin du Chriſtianiſme, ſur la grandeur inéfable de nos Myſtères, ſur l'accompliſſement des Prophéties, ſur l'eſpece & le nombre des Miracles, ſur l'infaillibilité de l'Egliſe. Penſez à la néceſſité de reconnoître une autorité légitime d'embraſſer la Religion la plus ſainte, de ſuivre le Dogme le plus orthodoxe, Dogme décidé ſur les lumieres des plus grands hommes, & ſcellé du ſang de tant de Martyrs : réfléchiſſez à l'abſurdité des opinions contraires : liſez enfin avec fruit ce beau paſſage de Saint Bernard, après quoi déterminez-vous. *Nonne Religio Sancta, pura, & immaculata, in qua homo vivit purius, cadit rarius, ſurgit velocius, incedit cautius, irroratur frequentius, quieſcit ſecurius, moritur fiduciùs, purgatur citius, præmiatur copioſius?*

Quelle eſt ſainte cette Religion, dont le ſectateur fidele vit avec plus de circonſpection, tombe plus rarement, ſe releve plus vîte, ſe conduit avec plus de ſageſſe, reçoit plus de graces, jouit plus parfaitement de la paix intérieure, meurt avec plus de confiance, dont les fautes ſont effacées plus promptement, & dont les bonnes œuvres ſont plus ſuperbement recompenſées ! Ma traduction eſt fidele : notre Morale eſt-elle ſûre ? La raiſon éclaireroit l'eſprit ſi la corruption des mœurs ne rendoit pas le cœur indocile.

J'en dis trop pour ceux qui croyent, & trop auſſi pour ceux que la ſeule crainte d'être obligés de vivre mieux, à déterminés à ne jamais croire. Je finis donc le raiſonnement par un ſentiment. Dieu ayant déterminé de meſurer ſa juſtice ſur l'abus que nous avons fait de ſa miſéricorde, les plus parfaits doivent trembler. Il m'offre tous les jours mille moyens de ſalut de toute eſpece, & je l'offenſe tous les jours. Que de miſéricorde de ſa part, & quel abus de la

mienne ! Sil eſt auſſi ſévére au jour de ſes vengeances, qu'il eſt miſéricordieux pendant mon exil, combien ne dois-je pas redouter ſa juſtice ? cette idée pourroit jetter les moins imparfaits dans la conſternation & dans une eſpece de deſeſpoir. Mais Dieu, qui a tout prévu, nous a fait une Loi de l'eſpérance, & cette Loi nous ſoutient : il fait plus, il nous apprend lui-même à deſarmer ſa colere. Réparez les deſordres de votre vie par les bonnes œuvres. Incrédules, eſſayez-en pendant ſix mois ; ſi aprés cette épreuve vous n'êtes pas bons Chrétiens, je vous permets l'Athéiſme. O que cette attention, que cette derniere marque de bienveillance de la part d'un Dieu ſi ſouvent offenſé, eſt, ſelon moi, une admirable preuve de l'excélence de ma Religion ! Je ne puis mieux conclure ce que j'ai dit des Incrédules & des Proteſtans, que par cette penſée de Paſcal ; voici ſes propres termes : *Je ne dis pas ceci par le zéle pieux d'une dévotion ſpirituelle, je prétens au contraire, que l'amour propre, que l'intérêt humain, que la plus ſimple lumiere, nous doit donner ces ſentimens.*

Le Pere Cheminais a eu raiſon de dire, que les plus juſtes d'entre nous ſont les moins coupables. En effet, nous avons tous des inclinations au mal qui augmentent par l'habitude, & par la perſévérance au péché. Chaque penchant au mal a ſes prétextes, &, nous aimons nos défauts. Défions-nous de l'amour propre, c'eſt un impoſteur. Que la charité nous couvre toujours les défauts d'autrui, & que la juſtice nous découvre toujours les nôtres. Ne ſoyons pas aſſez ſots pour en tirer vanité, ce ſeroit nous couronner de notre propre honte. Enfin, nous ſommes forcés de convenir qu'il eſt juſte d'expier nos fautes, c'eſt même s'élever au-deſſus d'elles,

que de les avouer avec courage pour les réparer, & souvent on en tire autant de fruit que des plus belles actions; c'est là le miracle de la pénitence. Vous, qui êtes encore dans la tendre jeunesse, mettez à profit cet âge heureux où l'habitude n'est point un obstacle à la conversion. A mesure que vous avancerez, songez qu'il est de la prudence d'un homme sage, d'aporter le reméde au second mal, quand il n'en reste plus pour le premier; & à tout âge, en tout état, sauvez-vous par les bonnes œuvres.

Vous sçavez, comme moi, & c'est encore une délicatesse de notre Langue, que bonnes actions & bonnes œuvres ne sont pas termes sinonimes. Une bonne œuvre est toujours nécessairement une bonne action, & une bonne action n'est pas toujours absolument une bonne œuvre; l'un est du ressort de l'honnête homme; l'autre est du ressort de l'homme de bien. Au motif de l'humanité & de la bonté, ajoûtez celui de la charité, & la bonne action devient une bonne œuvre.

On dit que l'esprit fait moins de fautes que le cœur; mais il est toujours vrai qu'il échape à l'un & à l'autre une infinité de foiblesses & d'égaremens. Faisons entrer de bonnes œuvres en compensation: Serions-nous pardonnables de ne pas profiter d'un reméde aussi facile & aussi sûr? Un grand homme croyoit n'avoir point vécu le jour pendant lequel il n'avoit fait du bien à personne; mais en général, il est peu d'hommes capables de faire une bonne action sans témoins. Les actions qui ont causé du repentir, doivent être d'une grande instruction: mais le repentir ne suffit pas, il faut réparer le mal, & on ne peut le réparer que par les bonnes œuvres. L'aveu sincére, le tendre repentir, & la réparation exacte de nos fautes sont les trois parties de la Pénitence.

De toutes les bonnes œuvres, il n'en eſt point de plus aiſée ni de plus méritoire que l'aumône. Dieu, par une tendre condeſcendance pour notre foibleſſe, offre aux riches ce moyen de ſalut, qui ſuplée, en quelque façon, au peu d'uſage qu'ils font des choſes ſaintes. On croit dans le monde que le don de la longue méditation, des prieres ferventes, des ſaintes lectures & de la fréquentation des Sacremens, eſt le don des parfaits. Une funeſte crainte de ſe trop gêner ſi l'on ſe tournoit à la vertu, en produit le retardement. Que fait Dieu en faveur du mondain & du riche pour le ramener à lui ? Il veut bien recevoir l'aumône par maniere de ſuplément. Il n'eſt point de ſatisfaction plus facile, tout le monde en convient : il n'en eſt pas de plus méritoire, l'Ecriture y eſt formelle, peut-être même que de cent converſions qu'on croyoit les plus difficiles, & qui ſont devenuës les plus parfaites & les plus édifiantes, n'y en a-t-il pas une qui ne doive ſon commencement à la pratique de l'aumône.

Les richeſſes ſont les inſtrumens propres à acquérir les biens du Ciel, & elles ne paſſent point en l'autre monde, ſi elles n'y ſont portées par les mains des pauvres, qui ſont les Avocats des riches, & les introducteurs des Grands dans le Ciel. L'amour du prochain, qui nous porte à faire l'aumône, eſt d'ailleurs de tous les ſentimens le plus ſage & le plus habile. Il eſt auſſi néceſſaire dans le bon ordre pour notre propre bonheur, que méritoire dans le Chriſtianiſme pour l'Eternité.

Si j'éleve un peu mes ſentimens, ſi je penſe que la grandeur de Dieu eſt la meſure de celle du péché ; qu'après ma mort je porterai la peine d'avoir négligé mon ſalut pendant ma vie : que Dieu ne hait rien tant qu'un cœur dur ; qu'il me

recommande les Pauvres avec une tendreſſe infinie : qu'ils ſont mes freres ; que leur protection auprès de Dieu peut briſer cet enchaînement de paſſions qui me tiranniſent : ſi je réunis toutes ces réfléxions, pourrai-je reſter l'eſclave d'un vil intérêt ; & ſi elles ne me touchent point, à quoi dois-je m'attendre ?

En bonne politique, on doit faire du bien à ſes amis & à ſes ennemis, pour conſerver les uns & pour acquerir les autres. M. de Leſdiguieres ne gardoit un trop grand nombre de domeſtiques dont il n'avoit pas beſoin, que parce que tous avoient beſoin de lui. Il y a autant de gloire à accorder des graces, qu'à les mériter, & la généroſité croit toujours devoir ce qu'elle donne : mais quand un homme attend quelque retour vers lui du bien qu'il fait, ce n'eſt plus libéralité, c'eſt une eſpece de trafic que l'eſprit d'intérêt a voulu introduire dans les graces : c'eſt ici le prodige de l'aumone, le motif de l'intérêt perſonnel qui nous porte à la faire, eſt ſaint, le trafic eſt utile & glorieux ; & l'uſure, ce vice ſi honteux, ſe feroit canoniſer ſi elle ne nous déterminoit qu'à partager notre bien avec les pauvres dans la vuë de l'Eternité.

Puiſque l'intérêt eſt l'unique reſſort qui met les hommes en mouvement ; qu'il tire ſa ſource de l'amour que nous avons pour nous-mêmes ; que toutes les vertus ſe perdent dans lui comme tous les fleuves dans la mer ; puiſqu'enfin l'intérêt, à qui on reproche d'aveugler les uns, eſt tout ce qui fait la lumiere des autres ; laiſſons-nous donc aveugler ou éclairer par nos vrais intérêts. Aimons-nous comme il faut, & nous ſentirons que rien n'eſt ſi lucratif que l'aumône.

Non-ſeulement l'aumône eſt un ſûr moyen de racheter nos péchés, comme l'Evangile en fait foi ; elle a encore le don de nous procurer des

graces, & de nous raprocher de Dieu. Il n'eſt point d'homme au monde qui, s'il eſt homme de bien, n'en devienne meilleur; qui, s'il eſt dans le deſordre, n'ait de tems en tems un deſir vif de ſe convertir, quand il trouve du plaiſir à faire l'aumône. Mon Dieu, rendez-moi juſte & charitable. S'il y a un avenir, comme je le crois, j'aurai tout gagné; & ſi, par impoſſible, il n'y en avoit point, qu'aurois-je perdu pour avoir fait l'aumône? Heureux celui qui fait l'aumône, malheureux celui qui, parce qu'il l'a fait, ſe croit diſpenſé de prier.

Il eſt peu de Chrétiens qui ne prient Dieu, mais il en eſt peu qui le prient bien. Il n'y a que deux motifs légitimes de la priere; rendre graces à Dieu de ſa bonté, ou lui repréſenter nos maux pour obtenir qu'il les ſoulage. C'eſt ſouvent par miſéricorde que Dieu refuſe de nous exaucer ſur de certaines choſes que nous lui demandons. Ne demandons donc que ce qui nous eſt convenable pour notre ſalut. La premiere eſt une union de cœur à Dieu; elle eſt dans la vie chrétienne ce que la reſpiration eſt dans la vie naturelle. Je ne m'étendrai pas ſur la néceſſité de prier, il n'eſt point de maiſon où l'on n'inſpire aux enfans ce devoir par préférence même à tout ce qui regarde les beſoins de la vie: mais je ne puis trop admirer la bonté de Dieu, qui ſemble avoir attaché de grandes graces à l'obſervance exacte de petites régles qu'on s'eſt impoſé ſoi-même dans ſes jeunes ans; tems fortuné où la bonne éducation tenoit le cœur fermé au poiſon du ſiécle. J'ai connu de vieux Guerriers convaincus de très-bonne foi que dans cent dangers, dont ils ne pouvoient ſe tirer ſans miracle, ils avoient dû leur ſalut à la régularité avec laquelle ils recitoient, depuis leur enfance, quelques prieres dont ils faiſoient la nourriture de

leur ame. Qu'il y a de grandeur dans un *Pater* bien compris! toute la Loi s'y trouve. Un *Miserere* recité & médité avec attention, une courte lecture, mais réfléchie; tout cela eſt bien peu de choſe, & ce peu, fidélement exécuté, peut infiniment ſur le cœur du Très-Haut.

Combien de gens doivent leur ſalut à un Sermon qui les a touchés, qui leur a inſpiré le goût de la priere, de la lecture, & d'une conduite ſage! Je conviens que quand un Moine en colere debite de pieux riens, ou qu'il farcit de galimathias une vérité fondamentale, l'eſprit ſe refuſe, & l'ame qui ne s'eſt point encore retournée vers Dieu, reſte dans ſa léthargie. La parole de Dieu n'en eſt pas moins une pierre précieuſe, mais on lui fait peu d'honneur, & à nous peut de profit, quand on ne la monte que ſur du cuivre. Au contraire, nos pieds ſe détachent de la terre, nous nous ſentons enlever peu à peu, & nous prenons l'eſſor vers le Ciel, quand les Bourdaloues & les Maſſillons nous y conduiſent. Mais preſque toujours le Prédicateur cherche à plaire, non à toucher; l'Auditeur à s'amuſer, non à ſe convertir. Corruption de toutes parts.

Je ne prétends pas réduire l'utilité de la chaire aux Prédicateurs de la premiere claſſe; on trouve du très-bon dans le ſecond ordre; & ſi le hazard m'expoſe à l'ignorance effrontée d'un ennuyeux confabulateur, j'ai recours à mon Evangile, à l'aide duquel je tourne en principes de Religion les mêmes principes que la ſeule qualité d'honnête homme m'impoſoit. Je fais ſervir mon eſprit de juſtice à rendre à Dieu le culte que je lui dois, & à ne point violer ſes Commandemens; ma reconnoiſſance à méditer ſes bontés, ma généroſité à ſecourir les pauvres, & la modération de mes deſirs à me détacher de tout ce qui paſſe.

Je crois l'aſſiduité à entendre la Meſſe, le plus

efficace de tous les principes de conduite. J'ai trouvé des Officiers Généraux en voyage, qui, forcés de partir dès quatre heures du matin, ne l'auroient pas perdue pour tous les biens du monde ; ils ſçavoient rendre à Dieu & à Céſar ce qu'ils devoient à l'un & à l'autre. Bon Dieu ! quelle différence de ces braves gens, de ces hommes vrais & raiſonnables qui veulent devoir à leurs ſervices la bienveillance de leur Maître, mais qui attendent une plus grande fortune du Seigneur, & à qui on peut apliquer ces belles paroles de l'Apôtre. *Bonum certamen certavit :* quelle différence, dis-je, de ces hommes ſages à ce tourbillon de fous qui croyent que Dieu leur doit tout ; que le Roi leur doit tout ; & qu'on voit impunément deshonorer & profaner nos Temples ! Que diroient l'Idolâtre, le Juif & le Muſulman, ſi, la curioſité les attirant dans nos Egliſes, ils y voyoient accourir un eſſain d'étourdis & de folles, uniquement pour étaler un quart-d'heure tout l'attirail d'une parure bizarre ? s'ils ſçavoient que le matin uſé tout entier à arranger de vains ajuſtemens, ils viennent à midi recueillir dans la maiſon de leur Dieu les fruits de leur moleſſe, & concerter les plaiſirs du ſoir ? N'auroient-ils pas raiſon de croire que le Chriſtianiſme eſt une ſecte d'extravagans, dans laquelle on ne fait pas grand cas du Dieu qu'on y adore ?

Tant d'extravagance mérite d'être châtiée avec une ſévérité exemplaire ſans exception de ſexe, d'âge & de qualité ; & il eſt vrai que cet abus, devenu preſque général, deshonore à la fois la Religion, la raiſon & la Nation. Scandale affreux qui fait trembler ceux à qui il reſte quelque pudeur. Grand Dieu ! peut-on croire en vous, & vous inſulter chez vous ? Arche du Seigneur, Temple de Salomon, &

& vous ſur-tout, ſacrés Tabernacles qui renfermez le Roi des Rois, pénétrez-moi de plus en plus du profond reſpect que je dois à Sa Majeſté ſainte. Homme ! qui que tu ſois, répond-moi ; ſi tu n'es pas Chrétien, pourquoi viens-tu dans nos Temples ? Si tu es Chrétien, crois-tu le Sanctuaire de ton Dieu le rendez-vous de tous les vices ?

Saint Paul, ce bouclier de la foi, défenſeur auſſi zèlé de l'Egliſe naiſſante qu'il en avoit été cruel perſécuteur, Saint Paul, ſuffiſamment déſigné par le nom d'Apôtre, reprochoit aux Corinthiens, Ep. 1. Chap. 11. de n'avoir pas de reſpect pour le Temple du Très-Haut, *Aut Eccleſiam Dei contemnitis.* Ne ſemble-t-il pas que, devinant les mœurs de notre ſiécle, il diſe à ces buſtes vivans qui viennent ſe placer auprès de l'Autel ſur un piédeſtal de velours ; quoi, vous oſez arborer l'étendart du luxe & de la coquetterie dans la maiſon d'un Dieu anéanti & crucifié ! Que voulez-vous que je penſe de votre caractére ? *Quid dicam vobis ?* Au lieu d'adorer, vous venez quêter l'encens de vos adorateurs : & vous prétendez que je faſſe votre éloge, *Laudo vos ?* Non en vérité, je ne ſçai point proſtituer mon miniſtere, *In hoc non laudo.* Je n'altere aſſurément pas le Texte : je ne fais que remettre au cours du tems l'eſprit de Saint Paul.

Quand Jeſus-Chriſt chaſſa les vendeurs du Temple, ne leur dit-il pas ce que je répete aujourd'hui à tous ceux qui viennent effrontement dans nos Egliſes faire un honteux commerce de tendres regards ? *Ma Maiſon eſt une maiſon de prieres, & vous en faites une caverne de voleurs.*

Il eſt vrai que dans preſque toutes les campagnes, on ne connoît point l'abus dont je viens de parler ; mais il s'y en commet d'autres qui ne ſcandaliſent pas moins. La plûpart des Egliſes

n'y ſont guéres mieux décorées que la cabane d'un berger. Combien de Curés gros & gras jouiſſent des trente & quarante ans de bénéfices conſidérables, & penſent bien plus à meubler la cave qu'à orner l'Autel ! Les deniers du tréſor ſervent bien plus ſouvent à marier la niéce qu'à parer le Temple. Ne ſeroit-il point convenable d'impoſer à quelques Prêtres de ſçavoir lire, à d'autres de s'occuper plus utilement qu'à boire, à tous d'être ſages, humbles, & deſintéreſſés ? Aux Bénéficiers de négliger un peu moins la maiſon du Seigneur, de faire inſtruire la jeuneſſe, & de ne point intenter de procès pour une bagatelle. Un peu plus de ſévérité de la part des Supérieurs fourniroit de plus dignes Miniſtres à l'Egliſe, & de meilleurs Sujets à l'Etat.

Ce n'eſt pas tout, je ne crois pas abſolument impoſſible de raſſembler dans des Retraites délicieuſes la molleſſe de la dévotion. On y parle pieuſement de choſes agréables ; l'eſprit, & bientôt après le cœur, ont autant de part à la converſation que l'amendement des mœurs : on lit pourtant un point de Sermon bien châtié ; mais on boit du Saint Laurent, & dans un tête-à-tête auſſi dangereux, le béat eſt bien près de diſtribuer ſous le manteau, des abſolutions de contrebande. Mais auſſi l'abus qui ſcandaliſe donne un grand relief à la vraie vertu.

Boileau en parlant des Directeurs, dit :

Le premier Maſſepain exprès pour eux ſe fit,
Et le premier Citron à Rouen fut confit.

L'Abbé Regnier s'eſt un peu plus étendu.

Mais d'où vient qu'on en voit ne gouverner pas moins
Les maiſons que les conſciences,
Etendre à toute choſe également leurs ſoins
Sous de pieuſes aparences.

Et dans toutes les occurences
Se charger de tous les beſoins ?
Dès qu'une pénitente entre leurs mains s'eſt miſe ;
De tout le temporel ils ſe font inſpecteurs,
Tout eſt du reſſort de l'Egliſe,
Tout ſe fait par leur entremiſe,
Et des rolles du monde ils deviennent acteurs :
Fort mauvais Intendans, plus mauvais Directeurs.
Qu'à défendre la Comédie
Ils témoignent un zèle ardent,
C'eſt bien fait quand elle eſt trop libre & trop hardie.
Dieu veuille qu'aucun cependant
Ne la joüe en la défendant.

Il ajoûte dans un autre endroit :

Vous qui ſçavez apercevoir
Une paille dans l'œil d'un autre
Arrachez la poutre du vôtre
C'eſt-là votre premier devoir.
Mais quoi tout hypocrite eſtime
Que ſa poutre n'eſt qu'un fétu !
Dans les dévots tout eſt vertu,
Dans les autres gens tout eſt crime.

Combien de femmes ont tout enſemble un Confeſſeur & un Directeur ? en ſont-elles plus complaiſantes pour leurs maris, plus attentives à l'éducation & à l'établiſſement de leurs enfans ? Non, il s'agit ſeulement d'obtenir un brevet de dévote. Le Confeſſeur en minute les proviſions, & le Directeur y met le ſceau. Cent petites douceurs leurs tiennent lieu d'honoraires qu'ils reçoivent *benignement* comme les épices d'un compte de fadaiſes reviſé à la correction.

La ſimplicité Evangélique n'admet point toutes ces *ſimagrées* : rien n'eſt ſi ſaint que la Religion Chrétienne ; mais ſa ſainteté même en rend l'abus plus pernicieux. Une femme vraiement pieuſe ;

qui connoit ſes devoirs & qui aime à les remplir, ſçait l'uſage qu'elle doit faire du tems, & ne perd point des matinées entieres à dire des riens à un Directeur. Quelle comparaiſon d'un cœur contrit & humilié, à ce ſcélérat qui s'accuſoit d'avoir tué une puce avec trop de colere? Quelle comparaiſon d'un ſeul verſet de David bien médité, à ces converſations inutiles dont je parle. Pour décider ſi elles ne ſont pas plus dangereuſes qu'édifiantes, on peut s'en raporter au ſentiment d'un Religieux qui n'étoit pas Moine.

Qu'on eſt édifié quand on voit une Belle
Aſſiſe auprès d'un Moine au fond d'une Chapelle.
Bon Dieu qu'il ſe fait-là d'ouvertures de cœur!
Mais Satan & la chair ne leur font-ils point peur?
Non, la chair devient morte, & Santan eſt trop bête
Pour faire ſon profit d'un ſi ſaint tête à tête:
Cependant ſi l'on croit ce qu'en dit un dévot,
La chair ſe reſſuſcite, & Satan n'eſt pas ſot.

Je reviens aux bonnes œuvres.

La fauſſe idée que nous nous faiſons de la plupart des choſes, produit d'étranges préjugés. Propoſés aux mondains l'uſage de la méditation, ils croiront qu'on les veut conduire tout d'un coup à la ſurérogation des parfaits; cependant il n'y en a pas un d'eux qui ne médite. Penſer, réfléchir, prévoir, former des projets de fortune, de gloire ou de plaiſirs; conſulter & déliberer ſur la fin & ſur les moyens; tout cela s'apelle méditer. Combien d'extravagances nous faiſiroient d'étonnement, ſi, comme on déploie une piéce d'étoffe, on pouvoit dévoiler l'imagination d'un jeune fou ou d'un homme obſédé de quelque paſſion vive! Une coquette ne met

pas plus de tems à ranger ſes mouches, ni une fauſſe dévote à tromper ſon mari, qu'un étourdi à méditer une ſottiſe, ou à compoſer une mode nouvelle. Méditons autant qu'ils méditent, mais méditons plus ſagement; que la ſageſſe nous conduiſe dans toutes nos vuës, & que de ſolides réfléxions nous ramenent à la prudence Chrétienne. Commençons par nous connoître, & ſentons ce que nous ſommes. Qu'eſt-ce, après tout, que cette grandeur qui m'éblouiſſoit, que cette poignée d'or qui m'aveugloit, que ces plaiſirs qui me ſéduiſoient! Qu'eſt-ce que l'homme pris dans ſon néant; mais que n'eſt point l'homme raproché de Dieu! Je crois cette façon de compter avec nous-mêmes, une matiere ſuffiſante à méditer toute la vie.

Rien n'eſt plus important que de s'accoutumer de bonne heure à faire un bon uſage de ſon eſprit; & de cette importance je tire la néceſſité de la Méditation. Si-tôt que j'ai trouvé du goût à bien penſer, je m'aperçois tout d'un coup que l'homme n'eſt pas fait pour ſe meubler la cervelle de Vaudevilles, & pour paſſer le tiers de ſa vie à nouer des rubans. Par-là je racourcis le tems de la bagatelle, & c'eſt le premier fruit de la réfléxion. De-là je paſſe à de plus grands objets. Le tuteur qui deſole ſon pupile, le préteur uſuraire, l'homme dure, le faquin qui fait le fier, le voiſin qui fait le tyran, tous caractères qui me font horreur. Les voies égarées de la plûpart des hommes, m'aprennent à tenir une autre route; enfin, je penſe que le pélérinage eſt court, je porte mes vuës ſur l'avenir, & je les éléve juſqu'à Dieu. Alors mon eſprit m'aprend que Dieu ſeul eſt infiniment aimable, & mon cœur ſent qu'on ne peut aſſez l'aimer. Voilà, à peu près, quelles ſont les eſpeces & les degrés de Méditation de l'honnête homme & de l'homme de bien.

Je vous ai fait connoître, combien il eſt utile à l'honnête homme de ſçavoir vivre ſeul. Deux moyens à l'homme ſage de mettre la ſolitude à profit, la lecture que je vous ai tant recommandée, & la Méditation. C'eſt à ceux qui entendent le langage de la ſpiritualité à vous aprendre à mediter chrétiennement. Moi qui ne ſçai que begayer ſur cette matiere, je vous dis tout uniment que la Méditation eſt un des plus ſûrs moyens de ſanctifier notre loiſir. Quand nous avons apris à fixer notre eſprit ſur les vérités chrétiennes, ſur les attributs de Dieu, ſur quelque moralité, nous ne nous livrons plus à une infinité de penſées vaines & vagues, ſouvent folles, quelquefois criminelles, dont il faudra pourtant rendre compte. Un Vaiſſeau battu d'une tempête affreuſe, roulant au gré des flots irrités à la lueur des éclairs, n'eſt pas plus agîté que le petit génie qui ſe prête à toutes ſes frénéſies, & à toutes ſes fureurs : Au contraire, le vaiſſeau qui n'eſt pouſſé que par les doux zéphirs, vogue legerement dans la bonace, & arrive au port. De même l'eſprit, revenu de la ſottiſe & devenu bon, ſçait méditer utilement, & aprend à conjurer l'orage de ſes paſſions : il parvient à la modération des deſirs, dont je vous ai tant parlé ; & goûte enfin cette paix intérieure, qui eſt l'avant-goût de la ſuprême félicité.

A l'homme qui penſe, il ne faut ni matieres preſcrites, ni formulaire de méditations ; chaque trait de l'Evangile, chaque verſet des Pſeaumes, chaque période d'un Livre de piété, chaque priére de l'Egliſe lui fourniſſent des ſujets inépuiſables. Puis-je entendre chanter *quis ſicut Deus noſter*, ſans m'abîmer dans les grandeurs de Dieu. Si je lis de toutes les choſes de la terre, *& mutabuntur*, je ne tarde gueres à les mépriſer ; & je trouve le motif d'un attachement bien

plus

plus ſolide dans le *tu autem idem ipſe es* qui ſuit. Voilà des traits bien communs ; ils ont pourtant une douceur & une élévation infinie. Il n'y a qu'à vouloir s'occuper chrétiennement, cette volonté vaut mieux que toutes les leçons.

La Méditation eſt encore d'un ſecours merveilleux quand nous ſommes aſſiégés, ſans le vouloir, du monde qui nous diſtrait de nos exercices ordinaires, ou forcés de voyager en des lieux & en des tems qui rendent aſſez difficiles les autres pratiques de Religion. Dans tous ces cas, nous avons la reſſource du recueillement intérieur, une petite élévation du cœur à Dieu, peut corriger le poiſon d'une partie de plaiſir ; & l'habitude de réfléchir ſur nos devoirs, nous aprend à dédommager la piété du tems & des ſoins que nous devons à nos affaires temporelles. Mais craignons de reſſembler à certains contemplatifs, qui compoſent deux claſſes de faux Dévots d'une autre eſpece que les Hypocrites. La familiarité avec laquelle on croit s'entretenir avec Dieu dans la Méditation, peut nourrir la pareſſe des uns & l'orgueil des autres. Les premiers ſe croyent quittes de tout, quand ils ont rêvé deux heures ſans ſçavoir à quoi, ils aprochent des Quiétiſtes. Cependant, ceux qui ſe contentent de dire, Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le Royaume des Cieux. Il faut de l'action ; toute piété inactive eſt une chimere, c'eſt un Fanatiſme. La pareſſe ne ſeroit pas un vice capital, ſi l'on pouvoit ſe ſauver en n'agiſſant pas. Les ſeconds, plus flatés de l'aprobation publique, que pénétrés de l'humilité chrétienne, prennent hardiment un air impoſant & un ton de ſupériorité. Ils ſont ſuperbement les Evangéliſtes, & contens de fronder tout le genre humain, ils s'embarraſſent peu de ſe corriger eux-mêmes, parce qu'ils ſe croyent des Saints. Mais

que ſont-ils dans le vrai ? des ſuperbes aux yeux de Dieu, des pédans aux yeux des hommes.

Les Méditations les moins diſtraites & les plus touchantes, ſont peu méritoires, ſi elles ne produiſent l'amendement des mœurs. Qu'une femme de mauvaiſe humeur, d'ailleurs ſage & rangée, paſſe, à contre-tems, tout le matin à l'Egliſe, qu'elle médite quatre heures par jour; en un mot, qu'elle ſoit la *dévote* de profeſſion dont je viens de parler, on la croira femme de bien. Moi je la crois une folle, qui néglige l'eſſentiel de ſon état. Remplir bien nos devoirs à tous égards, c'eſt là le véritable eſprit de la Religion. Donc bien étudier ſes devoirs, & ſe bien étudier ſoi-même, eſt la plus importante de toutes les méditations.

Le plus grand fruit que nous puiſſions tirer de la connoiſſance de nous-mêmes, c'eſt de ſentir la ſottiſe de notre orgueil, par le dénombrement de nos miſeres: En effet, que ſommes-nous tous, pour nous tant élever au-deſſus les uns des autres? La haute naiſſance, la grande fortune, les dignités, les talens, ſont des accidens fugitifs qui ne durent qu'un quart-d'heure. La ſeule bonne qualité de l'homme, c'eſt d'être homme. Les diſtinctions dont l'amour propre nous amuſe, ne ſont par elles-mêmes qu'un jeu du hazard, ou une erreur de notre imagination; ſouvent mêmes elles deviennent l'occaſion prochaine de notre perte, par la matiere qu'elles fourniſſent à notre cupidité. Ne laiſſons pas de les recevoir avec reconnoiſſance, & d'en jouir gracieuſement quand la nature nous les a données, ou quand le bonheur & le mérite nous les procurent: Mais ne croyons pas que cette jouiſſance, fût-elle de tous les avantages raſſemblés dans toute leur plénitude, puiſſe remplir l'infinité de nos deſirs. Connoiſſons mieux la grandeur de no-

re condition ; mais commençons par connoître nos miseres. Tout ce qui compose l'homme, c'est un corps & une ame, un cœur & un esprit. Le corps, l'esprit, le cœur : tous principes de miseres. Notre seule ame est notre seule grandeur.

Il est vrai que le corps humain est, par l'arrangement de toutes ses parties, le plus bel édifice qui soit dans la nature ; c'est le chef-d'œuvre du Créateur ; mais il lui a plu de l'assujettir pour le tems à des miseres bien humiliantes. J'ai déja dit qu'il est conçu dans le péché ; enfanté dans la douleur, condamné au travail sur le trône comme dans la cabane, assiégé d'infirmités de toute espece, enfin englouti par la mort.

Notre esprit, cette partie de nous-mêmes si noble, qui embrasse, tout à la fois, le passé, le présent & l'avenir, qui saisit dans le même instant mille & mille objets, & qui pourroit s'enrichir de connoissances précieuses ; cet esprit, qui devroit faire notre plus grand lustre, est précisément ce qui fait notre plus grande confusion ; c'est un fou qui nous promene à travers champs sans sçavoir lui-même la route qu'il tient, ni le terme où il veut nous conduire. Préjugés, préventions, entêtemens, sentimens erronés, opinions fausses, absurdités infinies en tout genre & en toute matiere, contradictions étonnantes, disputes qui vont jusqu'à la fureur, livres pitoyables, critiques encore plus mauvaises. Voilà le triste usage que nous faisons le plus souvent de notre esprit.

Pour le cœur, ah le traître ! Dans quels précipices affreux ne nous conduiroit-il pas, si la raison ne le tenoit à la chaîne ! Toute la terre ne combleroit pas ses desirs : mais puisqu'il desire à l'infini, il se croit donc fait pour jouir à l'infini ? Cependant ce cœur fait pour s'élever jusqu'à Dieu, se borne à désirer infiniment ce qui est fini : Ainsi, changeant, au gré de sa corruption,

sa destination naturelle, il nous tyrannise au lieu de nous soutenir, il nous dégrade au lieu de nous élever, & substitue un arpent de vigne ou une feuille de parchemin à une éternité de gloire. O! homme créé à l'image de ton Créateur, réveille-toi, éleve-toi, tu n'es pas fait pour ramper; sens tes vrais intérêts, connois ta dignité, Ton ame est immortelle.

Toutes les miseres qui nous environnent, & dont nous sommes comme pétris, étoient bien connues de David. Il sentoit tout le prix d'un cœur pur & d'un esprit droit; mais que la conviction & le sentiment de tous nos maux, si propres à réprimer notre orgueil, & à nous redresser dans nos voyes, ne nous jettent pas dans le découragement & dans la défaillance. Ramenons notre esprit à l'idée de notre immortalité, raportons-y tous les mouvemens de notre cœur, & nous retrouverons toutes nos forces, nous connoîtrons notre grandeur. L'ame qui réfléchit à la distinction de son Etre, compte pour peu de chose la peine ou le plaisir qui passe. Tout ce qui périt peut l'amuser un moment, mais ne l'occupe jamais. Elevée au-dessus des objets qui frapent les sens, elle ne se livre qu'à ce qui est immortel comme elle, & ne va point supposer follement de vraie gloire ni de vrai bonheur dans tout ce qui n'est point proportionné à sa nature; elle mesure ses vuës sur sa propre excélence, & se croiroit trop resserrée, si l'on bornoit sa jouissance à la possession de tout l'Univers. Pourquoi? Rien de plus commun que cet axiome, c'est que du fini à l'infini, il n'y a ni comparaison ni proportion.

Si quelque mauvais plaisant repassant dans sa tête ce que j'ai dit des plaisirs, le trouvoit incompatible avec cette morale; j'ai à lui répondre ce qu'il auroit dû sentir dans tous mes Chapitres. Mon dessein, toujours suivi dans mes

conſeils, eſt d'aprendre aux jeunes gens deſtinés au monde, le ſecret d'allier les plaiſirs innocens, le mérite, l'honneur & la vertu. Je veux bien qu'on ſe réjouiſſe à tout âge, mais je veux que le divertiſſement ſoit honnête, & qu'on ne s'en laiſſe pas trop poſſéder; de même, je veux qu'on s'attache, par préférence, à la grande affaire du ſalut; mais je n'exige pas qu'on aille s'enterrer dans les deſerts de la Thébaïde. Ce parti ne convient qu'aux vertueux du premier ordre, & aux ames privilégiées. Reſtons dans le monde, goûtons-en les douceurs qui ſont convenables à notre condition; mais vivons en hommes polis & délicats, en hommes raiſonnables & en Chrétiens: ne ſoyons ni étourdis, ni féroces; ceſſons d'être injuſtes, devenons charitables; & ſi c'eſt en trop demander, du moins que les hommes ſoient humains: en un mot, ne regardons le monde que pour ce qu'il eſt, mettons chaque choſe à ſa place; donnons-lui ſa vraie valeur, & ne ſacrifions pas la gloire & les intérêts d'une ame immortelle, aux extravagances ou aux emportemens d'un corps qui périra bien-tôt.

Quoi de plus propre à me démontrer la ſottiſe de mon orgueil, que la certitude que je périrai bien-tôt? & quoi de plus propre à détromper mon cœur de la vanité de tous ſes attachemens, que la certitude que mon ame ne périra jamais? Le grand deſſein de Dieu dans toute la Religion, eſt d'humilier notre eſprit, & de détacher notre cœur; nous ſommes crées à cette condition, & le marché eſt-il ſi mauvais pour nous? Ne nous reſte-t-il pas mille & mille bonnes choſes pour le tems? n'attendons-nous pas un avenir ſuperbe; & ſi nous étions les maîtres de notre deſtinée, préférerions-nous le non-être à notre état, parce que l'eſprit & le cœur ſont aſſujétis à des régles? Mon Dieu, qu'il entre de grandeur & de

bonté dans vos vuës sur nous ! Qu'il est doux d'être bien conduits, & que nous sommes heureux de pouvoir forcer le Ciel par de bonnes œuvres ! Orgueilleux, tu périras, humilie-toi : mais ton ame est immortelle, convertis-toi.

Je crois l'orgueil le plus grand vice de l'esprit ; & je crois encore qu'indépendamment du mépris que les honnêtes gens font de l'orgueil, la plûpart des orgueilleux sont par eux-mêmes les plus mépriſables de tous les hommes. Il en est pourtant quelques-uns que le Public voudroit pouvoir honorer ; ils ont de l'acquis & d'excélentes qualités, ils sont utiles à la République, ils aprochent des grands Hommes. La gloire ou la justice, l'éloquence & l'érudition alloient les mettre de niveau, quand le sot orgueil est venu développer leur petiteſſe : on s'est aperçu qu'un peu de fumée leur suffisoit, qu'au lieu d'aimer la vraie vertu, & de penſer à leur fin derniere, ils bornoient leurs vuës à l'aprobation du monde ; mais tout à coup on voit tomber & se réduire en poudre tout cet échaffaudage d'orgueil ſur lequel ils s'élevoient pour paroître plus grands.

Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le héros s'évanouit. (Rouſſeau)

Ce poiſon est bien ſubtil ; ſi vous avez lieu de le craindre, uſez promptement de deux préſervatifs que vous fourniſſent l'Arithmétique & la Religion. A chacune de vos bonnes qualités, opoſez un de vos défauts ; pour cela connoiſſez-vous bien, & comptez juſte. La ſouſtraction étant faite, il ne reſtera gueres de matiere à l'orgueil. Si pourtant vous êtes encore tenté de vous aproprier les dons d'enhaut, & de ne raporter qu'à vous le peu de bien qui est en vous ; ſi tout le ridicule, qui est inſéparable de l'orgueil fâcheux, ne peut vous en guérir, répétez cent

& cent fois après David : *ipſe fecit nos, non ipſi nos.* Non, mon Dieu, je ne dois qu'à vous ſeul le peu que je vaux : je ne ſuis point l'auteur de mes talens, vous me les avez confiez : malheur à moi ſi j'en abuſe. Si je les fais valoir, toute la gloire vous en eſt dûë : *Non nobis, Domine, non nobis, ſed nomini tuo da gloriam.*

Parvenir à une élévation ſans bornes & ſans fin par la voie de l'humilité chrétienne ; parvenir à la jouiſſance éternelle de biens infinis, par le détachement volontaire de biens périſſables, ce ſont les deux Myſteres du ſalut pour le cœur & pour l'eſprit, voilà tout le ſyſtême de la Religion. Humilions donc notre eſprit à la conſidération de toutes nos miſéres ; élevons notre cœur au-deſſus de ce qui paſſe, à la conſidération de notre immortalité.

Mais quoi ! vous m'écoutez ſans m'entendre, vous me liſez & vous reſtez dur, le monde vous enſorcellé encore, & livré à toutes les fadaiſes de la vie, vous traitez mes principes de chiméres, & mes conſeils de viſions ; cependant parmi plus d'un million d'hommes qui m'ont paſſé ſous les yeux, je n'ai connu que trois ou quatre Profeſſeurs publics d'incrédulité. Ils avoient aſſurément tout le ſçavoir du monde & l'éloquence la plus inſinuante : auſſi ont-ils fait d'aſſez bons Ecoliers. Mais, aux aproches de la mort, qu'eſt devenuë leur Philoſophie payenne ? J'ai eu la conſolation de les voir déteſter leur morale impie ; & les yeux baignés de larmes, reclamer tendrement la miſéricorde du Dieu dont ils avoient ſi long-tems & ſi follement affecté de mépriſer la juſtice. Ne faiſons point ſottement les eſprits forts ſur une matiere auſſi déciſive, puiſqu'il n'eſt perſonne qui ne deſavouë à l'agonie, & qui ne regrette infiniment cette prétenduë force d'eſprit. Mais, que dis-je, ce n'eſt pas force d'eſ-

prit, c'eſt foibleſſe de cœur ! Prenons le parti le plus ſûr, raiſonnons dès aujourd'hui comme nous voudrions bien raiſonner quand nous nous trouverons ſeul à ſeul avec Dieu. Mon Dieu, éclairez-moi, pénétrez-moi, & que des idées extravagantes & impies ne me conduiſent jamais à debiter *dans la Chaire de peſte*, la morale du démon.

Je mourrai. Quelle foule de réfléxions dans la néceſſité de mourir ! Nos grands Prédicateurs n'ont rien de plus pathétique. La mort eſt le plus commun & le plus inévitable de tous les événémens ; pourquoi donc faut-il toute l'éloquence & tout l'art d'un Confeſſeur habile pour nous y préparer ? Je crois en deviner la raiſon. On dit du matin au ſoir aux enfans, aprenez à vivre ; on ne leur dit jamais, aprenez à mourir.

Cependant nous commençons à mourir dès que nous commençons à vivre. Ecoutons Madame Deshoulieres pour la derniere fois. La femme forte peut, en toute occaſion, donner à l'homme foible une leçon de vertu. Je ne ſçai ſi nos plus grands Orateurs ont des traits ſur la mort auſſi pathétiques que les maximes ſuivantes.

Que l'homme connoît peu la mort qu'il aprehende
Quand il dit qu'elle le ſurprend !
Elle naît avec lui, ſans ceſſe lui demande
Un tribut dont en vain ſon orgueil ſe défend.
Il commence à mourir long-tems avant qu'il meure.
Il périt en detail imperceptiblement.
Le nom de mort qu'on donne à notre derniere heure
N'en eſt que l'accompliſſement.

Cette premiere réfléxion nous avertit que nous mourons tous les jours, mais elle ne nous aguerrit pas contre les frayeurs de la mort, & c'eſt l'objet de la ſeconde maxime :

D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir ?
Lâche, regarde-la, ſans changer de viſage ;
Songe que ſi c'eſt un outrage,
C'eſt le dernier à recevoir.

Méditons donc ſans ceſſe la néceſſité de mourir ; *ſtatutum eſt* : & pour nous y préparer, connoiſſons le peu de valeur de toutes les choſes créées. En effet, nous voyons tomber à chaque inſtant quelque choſe de nous, & preſque tout ce qui nous environne. Il ſemble que le monde ſe renouvelle tous les cinquante ans, & à cinquante ans nous ne trouvons preſque plus perſonne de tous ceux dont le commerce nous flatoit tant à vingt. Nous perdons tous les jours quelqu'un de nos avantages, & quelque partie de nous-même ; nous ſommes expoſés à une infinité d'infirmités & de malheurs ; & malgré cette expérience journaliere, ſi propre à nous détacher de la vie, nous ne voulons point aprendre à la quitter. Accoûtumez à ne regarder la mort que dans le lointain, il ſemble, quand il faut nous y exhorter, qu'on nous annonce un prodige : ne cherchons point ailleurs la ſource de tous les égaremens de notre eſprit, & de toute la corruption de notre cœur. Je ſuis perſuadé que la méditation de la mort eſt ce qui peut le plus ſur le cœur de l'homme. S'il penſoit à mourir d'auſſi bonne heure & avec la même attention qu'il penſe à vivre, il raiſonneroit plus juſte & ſe conduiroit mieux.

Prévenu, dans ma tendre jeuneſſe, de ce préjugé ſi faux, ſi funeſte, & pourtant preſque général, que cinquante ou ſoixante ans de vie étoient une eſpece d'éternité ; ſemblable aux enfans qui regardent une piſtole comme une fortune inépuiſable, je croyois que l'homme raiſonnable ne pouvoit faire un meilleur uſage du tems, que d'en employer la premiere moitié à aprendre à vivre, & la derniere à aprendre à mourir. Détrompé par ma propre expérience, je jette les yeux ſur ces cinquante ans, que je croyois éternels, je ne trouve plus qu'une ombre

fugitive. Cette seule raison de la rapidité du tems, me fait sentir que la science de la mort devroit être l'étude de toute la vie.

Ne tombez pas dans la même erreur, ornez-vous l'esprit, cultivez vos talens, arrangez vos affaires, songez à votre famille, tout cela est dans l'ordre; ce sont les Loix ou l'usage local de la petite Bourgade par où vous passez. Mais bien-tôt vous habiterez un autre hémisphere, infiniment étendu, & vous y vivrez toujours. Ne regardez donc vos ménagemens temporels que comme une commission confiée à vos soins; remplissez-en les devoirs, recueillez-en les fruits: mais songez qu'elle peut être révoquée à tous les momens du jour; & que l'arrêt de votre mort est irrévocable. Aprenez donc une fois par jour à bien mourir. On ne peut étudier assez tôt ni trop long-tems, la seule science qui peut servir toujours.

La plûpart des hommes qu'on croyoit forts, montrent toute leur foiblesse à l'heure de la mort. Je sçai, & je voudrois sentir encore mieux, combien la crainte des jugemens de Dieu est salutaire; mais souvent cette crainte est un beau voile dont nous couvrons notre défaut de courage, & ce défaut procéde toujours du déréglement des mœurs; car enfin, à cent ans comme à vingt-cinq, il faudra être jugé, le compte en sera plus long & plus difficile. Plus d'occasions, donc plus de péchés, donc plus d'expiation. D'ailleurs, le sacrifice de la vie, dans le tems même que nous ne sçaurions la retenir, ne laisse pas d'être méritoire, sans quoi la résignation ne seroit pas une vertu. Ne confondons donc pas la crainte de la mort avec la crainte de Dieu; nous craignons un peu Dieu, mais nous aimons beaucoup la vie; & ce trop d'attache à la vie est, tout à la fois, le vice du cœur & de l'esprit.

Combien de gens pour qui elle eſt onéreuſe ! des infirmités continuelles, de grands malheurs, des iniquités criantes, une extrême vieilleſſe, mais ſur-tout le deſir ſincere de ne plus offenſer Dieu, tout cela devroit bien nous en détacher.

La mort, dit la Bruyere, n'arrive qu'une fois, & ſe fait ſentir tous les momens de la vie. Il eſt plus dur de l'aprehender que de la ſouffrir. Il n'y a pour l'homme que trois événemens, naître, vivre & mourir. Il ne ſe ſent pas naître, il oublie à vivre, & il ſouffre à mourir. Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre, après avoir médité profondement ce que c'eſt que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, à la maladie; ou de n'eſſayer des richeſſes, de la grandeur, des plaiſirs & de la ſanté, que pour les voir changer inviolablement & par la révolution des tems, en leurs contraires, & être ainſi le jouet des biens & des maux, l'on ne ſçauroit gueres à quoi ſe réſoudre. La nature nous fixe & nous ôte l'embarras de choiſir : & la mort qu'elle nous rend néceſſaire eſt encore adoucie par la Religion.

Quand je penſe à une foule de malheurs réunis & compliqués, que la prudence ne ſçauroit prévoir, & que l'honneur ne devroit pas craindre, je ne comprends pas qu'on puiſſe tant aimer la vie; mais une triſte expérience nous aprend tous les jours que la nature, toute foible qu'elle eſt, ne ſe rend qu'à peine : & quand enfin la Religion & la raiſon réuniſſent toutes leurs forces pour déterminer l'homme, la crainte des jugemens de Dieu vient à ſon ſecours. Cette crainte eſt bien fondée, j'en conviens, mais trop ſouvent elle ne ſert que de prétexte à cacher celle qu'on a de ceſſer de vivre. Les enfans du ſiécle, dit le Pere Bourdaloue, laiſſent voir aux aproches de la mort toute leur foibleſſe : ils ſont deſolés, parce

qu'ils n'ont pas assez de force pour se résoudre à quitter la vie.

Les jugemens de Dieu sont bien formidables, mais aussi sa miséricorde est infinie. Tous les jours j'entends chanter, *Deus omnipotens*; mais à côté d'*omnipotens*, je trouve toujours *misericors*, toujours *veniæ largitor*, toujours *humanæ salutis amator*. Ce qu'il y a de plus sûr dans la vie, c'est que nous la perdrons; donc ce qu'on peut faire de mieux; c'est de s'attendre à la perdre: cependant personne ne l'attend, & tout le monde la craint. Cette inattention à la mort, quand on la croit éloignée, & la peur outrée qu'on en a quand on la croit prochaine, pourroient bien venir autant d'un défaut d'éducation que d'une foiblesse naturelle. On mene les enfans à une inhumation comme à un spectacle. Que nous perdions un frere, on commence par nous dire que notre part en devient meilleure. Comment une mere aprendroit-elle à son fils le grand art de bien mourir? cette seule idée la feroit mourir elle-même. Le pere de son côté ne lui remplit l'esprit & le cœur que de vuës pour le monde. Pavillon à faire, Parc à étendre, Terres voisines à acquérir, Charge, Régiment, Alliance, tout cela se répéte cent & cent fois par jour, & pas un petit mot sur la mort. La leçon est soutenuë de l'exemple. De-là un attachement démesuré aux choses de la vie, & pas la moindre réfléxion sur l'avenir. Cette maniere d'élever les enfans, est diamétralement opposée à la raison.

Au lieu qu'avec un soin fidèle
On devroit dès les jeunes ans,
La cultiver dans les enfans
Pour porter des fruits dignes d'elle.
On la remplit d'illusions,
De dangereuses passions,
D'espérance, de crainte vaines.

Et (L'Abbé Régnier.)

Cependant ce pere meurt avec un *infolio* de projets ; & le fils, qui les compte parmi les effets de la succeſſion, ne ſonge qu'à la recueillir toute entiere ; il ſe débarraſſe, le plutôt qu'il peut, d'une cérémonie qui lui paroît trop lugubre : un retour ſérieux ſur le même ſort qui l'attend, un ſouvenir amer, des images chagrinantes l'importuneroient trop ; il ſecouë ſa douleur prête à tomber d'elle-même, & bien-tôt le *Te Deum* ſuccéde au *De profundis*. Ce ſont de ces héritiers avides & ingrats, dont Boileau dit :

Qu'ils ſe ſont conſoler du ſujet de leur joïe.

J'ai déja dit que les premieres impreſſions ne s'effacent jamais. Un pere croit s'éterniſer dans ſa poſtérité, & y ſubſtituë trop d'attachement pour ce qui paſſe, & trop peu pour l'Eternité ; mais ſera-t-il tems de ramener votre fils à la vertu par la conſidération de ſa fin derniere, quand ſon cœur, ouvert à toutes les paſſions, & peut-être livré au deſordre, quand ſon âge, ſa ſanté, les ris folâtres, les vains amuſemens, & toutes les vuës mondaines dont vous avez obſédé ſon ame, lui feront regarder vos leçons comme l'effet d'une humeur chagrine ? Vous avez négligé de lui parler de la mort, & ce ſilence, plus meurtrier que la mort même, devient la cauſe premiere de ſa perte. Cette omiſſion perpetuë dans preſque toutes les familles, l'indolence criminelle qu'on a ſur l'avenir, & a bonne part à la réprobation des hommes. Peres de familles, pénétrez de bonne heure vos enfans de la néceſſité de la préparation & des ſuites de la mort ; prévenez-les, par préférence à tout, ſur la grande affaire du ſalut, ils feront honneur à la Religion & à la Nature.

Je dis plus, quand, par impoſſible, il n'y auroit point de Dieu, tous les biens de la vie ne ſeroient pas ſi précieux qu'une bonne mort. Cette

propoſition n'eſt point un paradoxe, toutes les grandes paſſions me fourniſſent dequoi la prouver. Repréſentons-nous la vie & la mort d'un ambitieux, d'un impudique, d'un avare, trois eſclaves de leurs deſirs. Le premier, par trop de goût pour les grands honneurs, n'a jamais connu la tranquilité intérieure, & meurt deſeſpéré, préciſément parce qu'il ne verra point la premiere promotion. Le ſecond, occupé toute ſa vie à ſatisfaire & à cacher ſa turpitude, ne connoît que la rage & la fureur, quand il faut quitter l'objet de ſon attachement. Et quelle eſt la ſituation de l'avare, quand il va ſe ſéparer de ſon coffre fort ? Tous trois ſe ſont dit au fond de leur cœur, il n'y a point de Dieu, auſſi n'en connoiſſent-ils pas d'autre que leur paſſion ; & voilà mon hypothèſe. L'un formoit des projets de grandeur ; l'autre méditoit une partie de débauche ; & le troiſiéme cachetoit le dernier ſac de mille francs, quand la mort, envelopée d'une fiévre maligne, s'eſt gliſſée dans leur chambre. Des regrets cuiſans & inutiles, ſont les ſeuls préludes du dernier ſoupir ; & la vivacité de leur paſſion fait leur réprobation, même avant qu'ils meurent. Au contraire, nous voyons mourir en paix & avec réſignation, ces hommes débonnaires & pacifiques, qui ont ſçu réprimer leurs deſirs, qui ont ſouffert patiemment & joui modérément, qui ont ſecouru les pauvres, qui ne ſe ſont regardés que comme les freres des autres hommes, qui ont fait de la juſtice & de la bonté les régles fondamentales de leur conduite, & qui ont apris de bonne heure à quitter le monde. Il eſt donc vrai que rien n'eſt plus à deſirer que de mourir de la mort des Juſtes, & qu'au jour de la mort le détachement eſt plus précieux que tous les biens, puiſqu'indépendamment de l'avenir, il corrige l'amertume de cet inſtant, for-

midable il eſt vrai, mais abſolument inévitable, & qui, par-là même, eſt pour les hommes ſans foi, le plus grand de tous les maux.

Pourquoi craignons-nous tant la mort, & pourquoi nous y attendons-nous ſi peu ? Si j'ai de la Religion, puis-je regarder la mort comme un mal, quand la ſeule voie de redonner à mon ame toute ſa ſplendeur eſt de la tirer pour toujours de ce tabernacle d'argile où elle étoit empriſonnée ? Non, un corps de foibleſſe & de péché, un corps qui ſera bien-tôt la nourriture des vers, ne doit pas contenir long-tems une ame immortelle. Je ſçai que toute chair eſt effrayée du coup qui va la détruire, & il eſt de la nature de ſe dérober au péril : mais il eſt inévitable ce péril, & je vois la faulx toujours levée ſur ma tête. C'eſt donc une raiſon nouvelle de me préparer de longue main à une action unique qui décide de mon Eternité, & à rendre ſans répugnance ce que je ne ſçaurois garder toujours.

Si l'on peſoit bien les peines & les plaiſirs, les agrémens de toute eſpece, & toutes les diſgraces de la vie, je doute qu'on y fût tant attaché. On trouve au moins cent miſérables contre un homme heureux. Le bonheur de ce monde eſt une eſpece de lotterie, tous les hommes, ſans exception, y mettent leurs deſirs, leur eſpoir, leur confiance, & très-peu de gens ont un billet noir. Une autre réfléxion, qui montre aſſez le vuide & le défaut du bonheur que nous cherchons, c'eſt que les gens que nous apelons les heureux du ſiécle, ſont preſque toujours ceux qui méritent moins de l'être. Je conviens qu'il eſt d'heureux & de dignes mortels, mais le nombre en eſt bien petit. Le plus grand bonheur joint au plus parfait mérite, eſt un aſſemblage preſque miraculeux, & la jouiſſance la plus complette de tous les biens réunis, paſſe comme un éclair ; il

n'y a donc pas de quoi s'attacher tant à la vie.

Par l'analyse d'un quart d'heure, on peut faire celle des plus longs jours. Le nombre des jours peut flater l'espérance de l'homme, mais il ne fait pas vraiment son bonheur. Le passé ne revient point, l'avenir est incertain; le quart-d'heure où je vis est le seul qui m'appartienne. La précision de Boileau est inimitable.

Le moment où je parle est déja loin de moi.

On ne peut donc mesurer tout le bonheur de l'homme avec quelque justesse, que sur la mesure d'un seul jour: & qu'est-ce enfin que le plus beau de tous les jours? Tel devoroit au premier service qui n'a pas vu l'entremets. Un autre meurt en passant son habit de nôces. Ces exemples sont familiers. Quoique tous nos jours se succédent, notre jouissance n'en est pas moins fixée à l'instant, pendant lequel seul on peut dire vraiment que nous vivons: En vérité, un si petit volume ne peut contenir que bien peu de choses. Ne comptons pour rien la durée du bonheur: souvent même sommes-nous trompés par l'espérance, qui est assurément le plus flateur de tous nos biens. Il est décidé que l'espoir pique plus que la jouissance du bien desiré, que la plûpart de nos biens & de nos maux ne sont que de fantaisie, & que souvent nous les confondons. Il est pourtant vrai que la vie n'est pas un mal, elle est même le principe de tous nos biens. L'homme est infiniment plus grand qu'une pierre, qu'un arbre, à plus forte raison heureux de n'être pas resté dans le néant. Mais à cette supériorité de l'homme sur tout ce qui est créé, Dieu a joint des assujettissemens. Il a voulu que l'animal raisonnable eût de la raison, & qu'il connût la vraie valeur des choses; il a voulu que sa créature sçût & pratiquât ce qu'elle doit à son Créateur; En-

fin, il a voulu que dès que l'homme commenceroit à vivre, il aprît à mourir.

Je crois que l'agrément le plus réel de la vie eſt de pouvoir ſatisfaire à nos vrais beſoins, non pas à toutes nos extravagances & à des beſoins chimériques qui ne ſont apelés tels que dans le Dictionnaire du ſot Orgueil & de la molle Volupté. Il faut être vétu, c'eſt une pénitence impoſée à toute la poſtérité du premier homme; mais le pinchina eſt auſſi chaud que le velours, & la toile auſſi fraîche que l'argent glacé; l'état & la condition ne ſervent que de maſque à l'Orgueil. Suprimons nos fantaiſies, refondons nos cœurs, & nous conviendrons que nous ne ſçaurions mieux faire pour le tems & pour l'avenir, que de regler notre conduite ſur nos devoirs, & notre dépenſe ſur notre fortune. Enfin, il faut manger tous les jours, & ſe chauffer l'hyver. Que ces deux beſoins deviennent des plaiſirs quand on les ſatisfait, ils n'en ſeront pas moins des preuves de l'infirmité humaine. Mais d'ailleurs, ôtez la cauſe, vous ôtez l'effet. Quand vous mourez, vous ne vous chauffez plus, vous ne mangez plus, mais vous n'avez plus ni froid ni faim. Que perdez-vous donc en mourant?

Quand j'ai propoſé le détail d'un ſeul jour pour porter un jugement plus ſain de toute la vie, je n'ai pas prétendu choiſir le jour le plus court & le plus ſombre de l'année; prenons au contraire le plus long & le plus brillant. A cinquante ans nos beaux jours ſont paſſés; on jouit encore de quelques reſtes, mais on compte les heures, on choiſit les ſaiſons: En vérité, tout ce qui décline, n'eſt pas beau. Au-deſſous de vingt ans l'animal vit, mais la raiſon ne vit pas encore; c'eſt donc entre ces deux âges qu'il faut choiſir le plus beau jour de notre vie, & le marquer par le plus flateur de tous les événemens. Ce

ſera, ſi vous voulez, une ſucceſſion importante, une faveur du Prince, une Charge honorable, ou un mariage avidemment ſouhaité. Dans tous ces cas, vous êtes forcé de convenir que votre plus grande ſatisfaction n'eſt pas dans la jouiſſance pour le quart-d'heure du bien qui vous arrive, mais dans l'eſpoir d'en jouir quelque-tems; & c'eſt pour cela que j'ai apelé l'eſpoir le plus flateur de nos biens.

Il eſt auſſi le plus ſéduiſant & le plus trompeur. Si vous croyiez n'avoir qu'un jour à vivre, vous ne concluriez point ce mariage, vous ne vous mettriez point en Charge, & la plus grande ſucceſſion ne vous flateroit gueres. Le bâton de Maréchal qu'on reçoit à l'agonie, honore fort une famille, & réjouit peu l'agoniſant. Ces principes étant bien conſtans, j'ai droit de conclure que le plus précieux bien de l'homme qui périt, eſt d'eſperer ce qui doit durer plus long-tems, & de l'homme immortel, ce qui doit durer toujours.

Or, ici les deux parties de l'homme, l'ame & le corps, ſont également intéreſſées à eſperer l'Eternité. Cet eſpoir nous rend la mort moins effrayante, & il nous fait préferer la ſolide gloire à ce faſte enchanteur que le monde avec tous ſes atours étale à nos yeux. Attendons donc toujours la mort, préparons-nous y dès l'enfance, craignons-là peu; mais craignons Dieu & l'aimons encore davantage. Voilà mon ſyſtême.

Il eſt fort aiſé à l'incrédule de nier l'Evangile, & toutes les prophéties qui l'ont précédé, il ne coûte rien de nier tout. Mais ſi je lui demande ce que l'Evangile contient de mauvais & de dangereux, & quelles preuves poſitives ou probables il a que ce n'eſt qu'une imagination, la réponſe n'eſt plus ſi aiſée; malgré ſon acharnement à ne pas croire, il ne pourra s'empêcher d'admirer

un établiſſement ſi ancien & ſi ſage ; & ſon eſprit ébranlé ne tarderoit guéres à ſe rendre, ſi ſon incrédulité n'étoit pas l'ouvrage de ſes mœurs. S'il entre un peu de ſéchereſſe dans ce que j'ai dit, c'eſt que pour convaincre l'incrédule, j'ai cru devoir preſſer le raiſonnement ſans m'attacher uniquement à la foi, qui ſeule pouvoit y mettre de l'onction. Grand Dieu ! ramenez les hommes aux bonnes mœurs & à une conduite ſage, ils reprendront bien-tôt de la foi.

Une preuve tirée de la nature & de l'expérience, que la raiſon n'a nulle part au trop d'attachement que nous avons pour la vie, c'eſt que l'homme de quarante ans eſt plutôt réſigné à la mort que celui de quatre-vingt. Le dernier, revenu à l'enfance, pleure comme un enfant de quitter une vie très-onéreuſe : le premier, au contraire, ſacrifie avec fermeté le plus grand nombre de jours que ſon âge lui promettoit, & tous les agrémens qu'il en pouvoit attendre. Cette différence n'a rien d'étonnant ; le bon eſprit commence la réſignation, & l'eſpérance l'achéve.

Que j'enviſage la mort des yeux de la nature ou des yeux de la Foi, je ne vois rien qui puiſſe juſtifier nos frayeurs. Par raport à la nature, elle eſt le terme de nos peines, & en ce monde les peines paſſent les plaiſirs. Par raport à la Foi, elle eſt le terme de nos foibleſſes & de nos miſéres ; & la vie la plus commode eſt le moyen le plus invincible du péché. Donc à tous égards il entre plus de lâcheté que de tendres ſentimens dans la crainte de la mort.

Je vous ai peint la vie par le plus beau de tous vos jours : ne vous dirois-je rien de tant d'événemens qui la rendent importune ? Le printems paſſe vîte, & l'hyver dure long-tems. Si Dieu vous avoit donné la plus aimable & la plus rai-

ſonnable femme du monde, & ſi, charmé de ſon mérite, vous la perdiez à vingt ans, la vie vous paroîtroit-elle le plus grand de tous les biens ? Je vous entends ; les exemples d'un mariage ſi précieux ne ſont pas communs. Hé bien, prenez donc une femme qui vous épargne la dépenſe des larmes ; vous en trouverez qui, dans le même cas, vous fourniroient plus d'un juſte ſujet de conſolation. Vous reſterez garçon, & vous vivrez à la Cour, c'eſt le centre de la politeſſe & la ſource des graces ? Vous allez peut-être faire encore le difficile, vous ne voulez point habiter des lieux où l'encens ne fume que ſur les autels de la diſſimulation & de la flaterie, & où l'on poſſéde à fond l'art de ſuplanter ſon ami en l'embraſſant : c'eſt donc Paris que vous choiſiſſez pour votre domicile ? point du tout encore, c'eſt un tumulte affreux ; le laquais ſurdoré y eſt confondu avec le Marquis ; on ne ſçauroit y vivre commodément ſans une dépenſe exhorbitante, & l'on y eſt expoſé à cent mille périls. Bon, nous commençons à nous entendre. Vous voilà donc guéri du fracas du monde, & c'eſt par où je voulois commencer. Pourſuivons, s'il vous plaît : je vous vois enfin retiré dans un coin de Province avec vos amis, vos voiſins & vos livres : vous vous contenterez de votre patrimoine, & vous lirez ſouvent *mihi parva rura*. O que nous avançons ! Encore un mot, & vous jugerez ſainement de la vie.

Vous avez tué une perdrix à trois doigts de votre Fief ? procès qui paſſera de vous aux vôtres. Le principal & l'acceſſoire, la forme & le fond, ce n'eſt jamais fait : vous mourez de chagrin, & l'on aſſigne votre héritier en repriſe d'inſtance. Votre argent eſt chez un Marchand ? il fait banqueroute. Vos revenus ſont des rentes conſtituées ? rembourſement ou réduction. Vous n'a-

vez que des fonds ? l'année devient ſtérile, & le Fermier inſolvable. Vous avez une Charge ? on vous taxe ou l'on vous ſuprime. Vous comptiez ſur un ami ? il vous abandonne, ou la mort vous l'enleve. Enfin, tout cela vous rebute, vous vous guériſſez l'eſprit ſur tout ce qui paſſe, & vous vivez ſeul. Vous voilà donc détrompé du monde, vous craignez moins la mort, & vous ne ſongez qu'à l'attendre. Voilà préciſément tout ce que je voulois de vous.

Mais prenez garde à un petit inconvénient. Dans le renoncement que je vous prêche, n'allez pas prendre l'humeur attrabilaire pour la droite raiſon, & une Philoſophie bizarre pour la Religion Chrétienne. Ayez ſoin de ſanctifier votre ſolitude, & de mettre vos peines à profit. D'ailleurs, on ne laiſſe pas que de trouver encore un peu de bon dans le monde. Il eſt quantité de femmes d'un mérite infini, & l'on trouve encore quelques hommes polis, vrais & judicieux. Quittez le monde en eſprit; mais vivez avec le monde ſans prendre un caractere dur, hétéroclite & dédaigneux.

Un plaintif de profeſſion eſt un fort ennuyeux perſonnage; & un Philoſophe bouru eſt un fort vilain Monſieur. Faites-vous donc une conduite uniforme, douce, polie & chrétienne, & que votre mépris pour les choſes de la vie ne ſoit pas le fruit de la ſeule raiſon. Vous pourriez en nourrir votre orgueil, au lieu de recueillir le fruit de la ſageſſe. Sur-tout ajoûtez au détachement du monde, une vigilance ſcrupuleuſe ſur vous-même. Vous ſçavez votre Horace, on a beau fuir les hommes, on ſe retrouve toujours, *quis exul patriæ ſe quoque fugit ?*

Je vous ai conſeillé plus d'une fois l'acquitement de vos dettes, & le bon ordre dans vos affaires. La matiere que je traitois ne regardoit

que la ſageſſe humaine : il n'étoit pas tems encore de vous faire ſentir combien ces précautions ſont néceſſaires pour pouvoir obtenir d'enhaut la grace de bien mourir. Mais nous voici vous & moi à cet inſtant critique, où il faut compter tout à la fois avec les hommes & avec Dieu. Enfin, le tems eſt venu, la derniere heure aproche. Hélas ! rien n'eſt ſi commun aujourd'hui que la mort ſubite ; cette idée fait trembler. Mais j'aime à croire que notre derniere maladie nous conduira juſqu'au ſeptiéme jour, peut-être au treize, ſi vous voulez même juſqu'au vingt-un. Tout le monde ne languit pas ſix mois au lit mortel, & encore combien en voit-on qui ſe font une habitude de languir, ſans en penſer plus efficacement à leur fin derniere ? Ah que ces derniers momens ſont chers ! Que l'emploi en eſt important ! De bonne foi, eſt-il tems alors d'uſer le peu qui en reſte à griffonner avec des Notaires, à arranger des papiers, à faire une liſte de tous ceux à qui on doit, à arrêter des comptes avec le Fermier, l'Ouvrier & le Marchand ? Combien de gens veulent s'expliquer avec le malade ? Mais les valets ne penſent qu'à eux : une famille allarmée craint que des importuns n'avancent le dernier ſoupir. La fille veut être reſervée à partage, le fils veut être inſtruit de l'état des choſes. A tant d'inquiétudes de toutes parts, à tant de mouvemens, le pauvre agoniſant, qui commence à balbutier, ne répond que par des ſignes, & il eſt obligé de ramaſſer les fragmens de ſa défaillance pour ſerrer la main de ſon Confeſſeur.

Concluez de-là qu'il eſt de déciſion pour votre ſalut, d'arranger par avance toutes vos affaires temporelles, de n'y laiſſer ni embarras ni confuſion, de ne point recevoir ſans quittance, de ne point emprunter ſans billet, de compter très-régulierement avec tout le monde, & de

ne point laiſſer de matiere à procès. Je ne parle pas de doubles emplois à rectifier, de clauſes frauduleuſes à réparer, ni de reſtitutions à faire : ce détail eſt réſervé aux fripons par état, ou à ces demi honnêtes gens, qui ſe font une ſageſſe du *bonus dolus*. Pour vous, ſoyez tous les momens du jour infiniment circonſpect ſur les moindres choſes de la vie, pour n'être pas obligé de ſacrifier vos derniers momens aux autres ; mettez-vous en état de n'en faire uſage que pour vous.

L'idée de la mort doit être alors votre ſeule affaire ; le ſiécle va finir pour vous, ne vous occupez plus des affaires du ſiécle. Les plus grands objets ne paroiſſent que des bagatelles, &, ſi vous avez été homme d'ordre, vous n'aurez plus de bagatelles à diſcuter : Ainſi, débarraſſé de tout ce qui auroit pû & dû vous diſtraire, vous ne ſerez point obligé de rendre trop tard juſtice à tout le monde ; vous ne ſongerez qu'à raſſurer l'ame inquiéte & la nature effrayée par le ſouvenir des bontés du Sauveur. Jeſus-Chriſt, comme homme, vous conſole encore, trois jours après il vous jugera comme Dieu : Et que pouvons-nous lui demander de plus conſolant, que la grace de pouvoir, par la contrition la plus vive & par le plus tendre amour, forcer ſon humanité ſainte à deſarmer ſa divinité.

Déjà le galant homme & l'homme de mérite ſont morts en vous, vous n'en avez plus beſoin : ainſi la perte n'eſt pas grande. Il reſte donc à mourir de vous, & l'honnête homme & l'homme de bien. C'eſt dans ce moment déciſif que ces deux qualités doivent ſe réunir & ſe confondre. Si la probité a produit la Religion, la Religion ſanctifiera la probité. Demandons cette grace au Médiateur, tâchons de la mériter par nos bonnes œuvres.

Si l'on reſſuſcitoit ſeulement pour dix ans ; l'ambitieux ſeroit bien humble, l'avare ſoulageroit bien les pauvres, on ne perdroit guéres de bons procès, & les jeunes gens ſeroient ſages : mais la chair ne reſſuſcitera qu'à la fin des ſiécles. On n'a point éprouvé les ſuites de la mort, on ne les a point méditées ; & comment aprendroit-on à mourir ? on ne ſe donne pas la peine d'aprendre à vivre. N'aprocherions-nous point de la conſommation des tems ? il ſemble que la méchanceté & la débauche n'ont plus rien à imaginer.

O ! vous qui pouvez par de bonnes mœurs & par vos talens, faire honneur à la Religion & à la Patrie, rapelez ſouvent à votre eſprit les douces leçons d'une éducation chrétienne ; puiſqu'enfin le monde veut ſe corrompre & vous corrompre avec lui, fendez la preſſe, retirez-vous à l'écart, & ne vous laiſſez point écraſer. La politeſſe vaut mieux que la groſſiereté, l'érudition mieux que l'ignorance. Un cœur pur, un eſprit droit & une conduite ſage, valent bien, même pour le tems, toutes les fanfaronnades de l'impiété. L'Hôpital à trente ans, & à la mort l'impénitence finale, c'eſt tout ce qui reſte du commerce des libertins.

Jeunes gens, pardonnez-le moi, je vous ai bleſſés en plus d'un endroit ; mais je ne l'ai fait que par zèle. Si, par la grace de Dieu, un petit dépit intérieur produiſoit en vous la réflexion, la réflexion le ſentiment, & le ſentiment l'amendement des mœurs, vous reviendriez à aimer & l'ouvrier & l'ouvrage. Prions tous les uns pour les autres, convertiſſons-nous : c'eſt le ſeul moyen d'attendre la mort ſans la craindre.

Fin de la ſeconde & derniere Partie.

77781886